



HAL
open science

Le parc national Uluru-Kata Tjuta, témoin d'une colonisation facteur d'évolution culturelle

Léa Civel

► **To cite this version:**

Léa Civel. Le parc national Uluru-Kata Tjuta, témoin d'une colonisation facteur d'évolution culturelle. Architecture, aménagement de l'espace. 2020. dumas-03097390

HAL Id: dumas-03097390

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03097390v1>

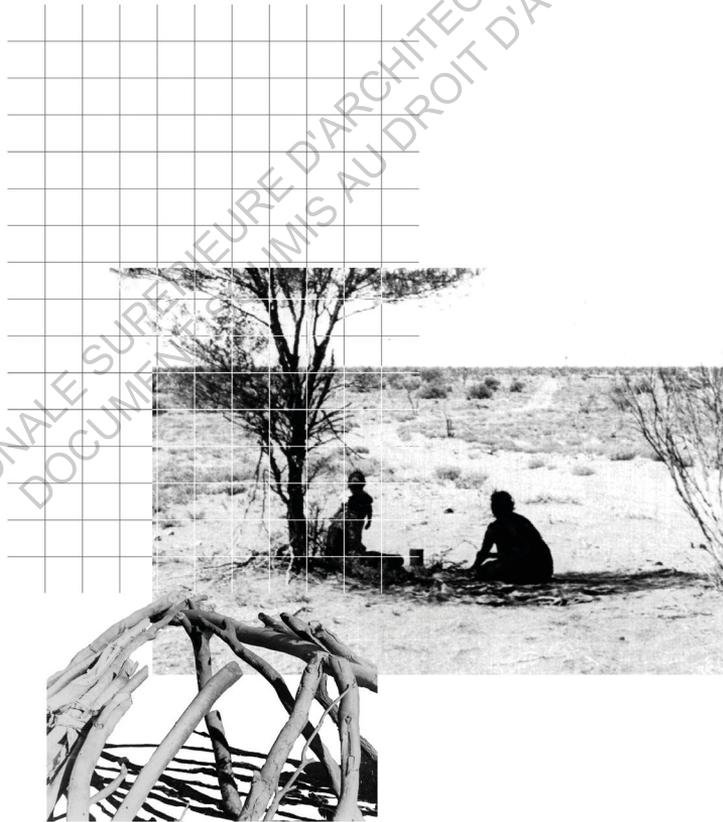
Submitted on 5 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE PARC NATIONAL ULURU-KATA TJUTA, TÉMOIN D'UNE COLONISATION FACTEUR D'ÉVOLUTION CULTURELLE

Léa Civel



ENSAV 2019 - 2020, HABITER LA VILLE, ICI ET AILLEURS,
DIRIGÉ PAR ROBERTA BORGHI & ANNE SYLVIE BRUEL

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

LE PARC NATIONAL ULURU-KATA TJUTA,
ILLUSTRATION DE L'ÉVOLUTION CULTURELLE
DÉCLENCHÉE PAR LA COLONISATION

Léa Civel

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier particulièrement Roberta Borghi & Anne Sylvie Bruel pour m'avoir accompagné tout au long de ce mémoire.

Je remercie également Gregory Burges, la scénographe Sonja Peter, Nugroho Utomo de l'agence Cox Architecture ainsi que Paul Memmott et Martha Coomber d'avoir pris de leur temps pour m'aider dans ma quête de documents et d'informations.

Sans oublier Audrey Arigon, François Moreau, Léa Pageau, Jasmine Khalafi et Pascal Civel pour leur soutien et leurs conseils.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

SOMMAIRE

Introduction		9
1	.Uluru et son environnement	12
Uluru, Tjukurpa & Anangu	.L'environnement : fondement de la loi Tjukurpa	17
	.Le mode de vie aborigène	24
2	.La colonisation & ses prémices	37
Domination de l'Homme Européen	.Re-modeler l'existant en fonction de l'Homme européen	42
3	.Familiarisation progressive aux infrastructures coloniales	53
La colonisation, facteur de mutation culturelle	.Acquisition des technologies mais résistance de la culture	55
	.Sédentarisation accélérée par les politiques de logements	58
	.Sédentarisation des Anangu	59
4	.Influence sur la culture en général	67
Influence de la culture aborigène sur l'identité de l'Australie	.Connaissances environnementales des aborigènes	70
	.Retour aux idéologies traditionnelles aborigènes dans les infrastructures	73
	.Logements pour aborigènes et architecture australienne post-moderne	80
Conclusion		93

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

INTRODUCTION

La colonisation façonne les territoires. Le mot « colonie » du latin « colere » signifie « mettre en culture ». Sous l'Antiquité gréco-romaine, ce terme est utilisé pour nommer un groupe de personne quittant leur région d'origine dans le but de cultiver une région délaissée. Aujourd'hui, la définition la plus courante de « colonisation » puise ses origines à l'époque où les Européens se sont implantés en Amérique. Le terme se démocratise quand les colons commencent à peupler et à mettre en culture les nombreuses terres récemment découvertes.¹ L'action de « mettre en culture » signifie plusieurs choses. Cette notion concerne à l'origine l'appropriation de l'environnement par l'exploitation de la terre. Le terme « culture » peut ici également faire écho à l'identité qui caractérise une civilisation. Par conséquent, « mettre en culture » peut être interprété comme l'action d'imposer la culture du colon au peuple colonisé.

La colonisation est un terme à connotation négative. Au regard du passé colonial de beaucoup de pays, sa mise en pratique n'a pas été des plus respectueuses envers les populations autochtones. En ce qui concerne l'Australie, la colonisation est considérée comme une invasion car elle est illégitime. Le droit international européen de la fin du XVIII^{ème} siècle régit la conquête des territoires. Le gouvernement britannique ne se plie pas aux règles imposées. Le pays est bâti sur un tissu de mensonge car l'argument de « Terra Nullius », autrement dit « la terre de personne », utilisé à l'époque par les britanniques est faux. Ils ignorent la présence des aborigènes et décrète que les terres australiennes ne sont pas habitées. C'est la raison principale qui explique que la colonisation australienne a si mauvaise réputation.

En dehors de cette vérité étouffée jusqu'en 1992, la colonisation renvoie aux répercussions humaines et environnementales qu'elle a eu sur le territoire. Nous nous concentrerons sur la manière dont la colonisation influence réciproquement la culture du peuple aborigène et celle des colons. J'adopte dans ce mémoire un point de vue non-moraliste sur la colonisation. Tout en traitant les côtés négatifs, je m'intéresse à ce qu'a pu apporter la colonisation et l'appréhende en tant que facteur de mutation culturelle.

¹ Le dictionnaire de l'Histoire - colonie, colonisation, colonialisme - Herodote.net [Internet]. [cité 10 janv 2020]. Disponible sur: https://www.herodote.net/colonie_colonisation_colonialisme-mot-13.php

Le mémoire traite de l'influence réciproque qu'ont les cultures l'une sur l'autre. La culture blanche et la culture aborigène se sont mutuellement influencées, mais les changements liés à la colonisation sont nettement plus visibles chez les aborigènes. Les anglais ont largement participé à la perte de l'identité aborigène. Cependant, à quelle proportion la colonisation y a-t-elle participé? Quel est l'impact de la colonisation sur le mode de vie traditionnel aborigène? Comment résiste-t-il au sein de la société occidentale australienne? La culture européenne a façonné une nouvelle culture aborigène hybride mais qu'en est-il de la culture australienne? Il est intéressant de retourner la problématique et de poser des questions sur les origines de la culture australienne. L'Australie a sa propre identité. Elle est en aucun cas comparable à la Grande-Bretagne, ou aux pays que les britanniques ont colonisé dans le passé. Alors quelle a été l'influence du mode de vie aborigène sur la culture australienne et comment se traduit-elle aujourd'hui? Comment les connaissances des aborigènes au sujet de l'environnement ont-elles été bénéfiques pour l'implantation des britanniques à l'époque? Comment sont-elles tout aussi bénéfiques actuellement au regard de la gestion écologique du territoire? Comment la relation qu'entretiennent les aborigènes avec leur environnement est-elle une inspiration pour de nombreux architectes australiens?

Pour répondre à ces questions, nous ciblerons un site en particulier qui se trouve au milieu des vastes plaines de sable rouge du désert australien. Le parc national de Uluru-Kata Tjuta est le point de départ de ce mémoire. En décembre 2017, je pars lors d'un long week-end dans le centre rouge australien. Un endroit incontournable, connu pour ses excroissances monumentales portant les noms de Uluru et Kata Tjuta. Lors de ce court séjour, j'ai la chance d'assister au coucher de soleil sur Uluru. Au même endroit se trouvent quelques bus touristiques. Trois ou quatre aborigènes vendant leurs toiles s'y trouvent également. Ils sont cernés par des dizaines de touristes. La scène me renvoie alors à des individus subissant à la fois l'économie australienne et la présence des touristes. Cette scène m'a marqué car à l'époque, mes connaissances sur le passé de l'Australie n'étaient pas aussi développées et l'image que je m'étais faite de la situation était très péjorative. Cet événement marquant est à l'origine de mes recherches sur le site. Je me suis intéressée à une partie du parc national et notamment à une communauté aborigène implantée au pied de la montagne appelée Uluru.

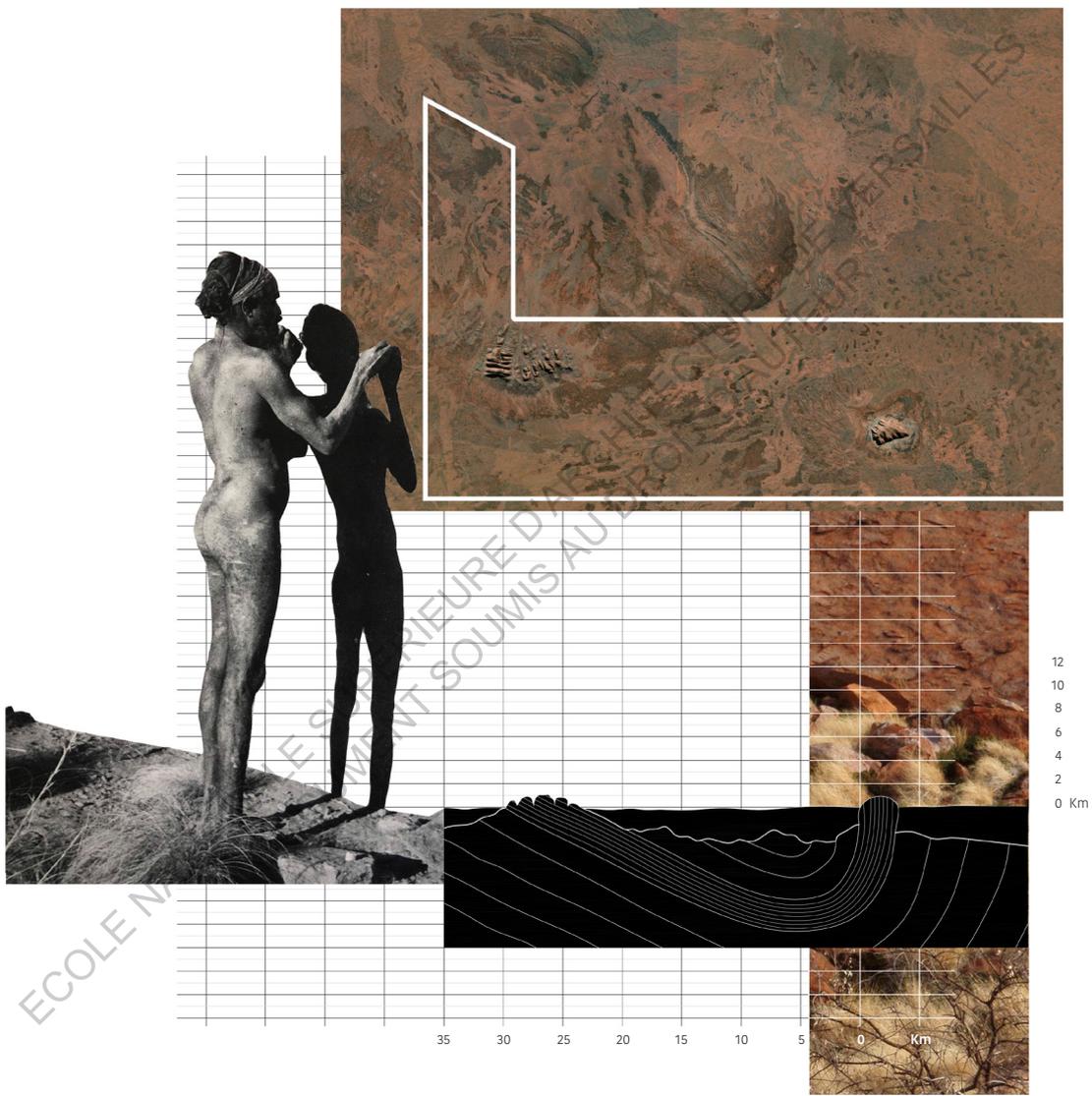
Puisque le mémoire traite de l'influence mutuelle des cultures. Il est important de contextualiser la problématique. C'est pourquoi le champ d'étude se déploie depuis la période pré-coloniale jusqu'à aujourd'hui.

Il semble judicieux de faire état de la situation initiale du site, notamment en dressant les grandes lignes qui le caractérisent. En avant propos le lecteur sera plongé dans le paysage naturel, culturel et social du lieu. Nous tenterons par la suite de saisir la place que l'environnement naturel prend dans la vie des aborigènes.

Le sujet abordera par la suite la problématique coloniale. La colonisation va avoir le rôle d'élément perturbateur dans l'équilibre de la civilisation aborigène. Les prémices de l'activité coloniale seront brièvement expliquées. Le mémoire se recentrera progressivement sur le site étudié tout en abordant au préalable l'histoire coloniale générale de l'Australie.

Nous développerons par la suite les raisons qui prouvent que la colonisation a été un facteur de mutation pour la culture traditionnelle aborigène. La culture aborigène s'est façonnée au contact des connaissances britanniques. Les changements majeurs seront mis en avant mais il s'agit également d'insister sur la résistance de cette culture qui perdure depuis des milliers d'années.

Enfin, l'analyse changera de protagonistes et s'intéressera à la culture australienne. L'Australie n'est pas la Grande-Bretagne et ainsi dire, les aborigènes n'y sont pas pour rien. Il est rare de regarder la colonisation dans le sens inverse. D'année en année, les britanniques au contact des aborigènes sont devenus australiens. Ils se sont imprégnés des comportements mais aussi de leurs connaissances en matière d'environnement. Le mémoire se terminera en mettant en évidence le caractère aborigène dans l'architecture australienne. Différents projets post-modernes seront mis en avant par leur prise de position sociale et environnementale. Ces projets montrent l'inspiration que constitue la culture aborigène pour de nombreux architectes australiens.



ULURU, TJUKURPA & ANANGU

ULURU ET SON ENVIRONNEMENT

Au milieu des étendues désertiques du centre de l'Australie se trouvent deux monuments sacrés nommés « Uluru » et « Kata Tjuta » par les habitants d'origine. L'étude se concentre sur Uluru, souvent appelé Ayers Rock par les australiens blancs. La montagne sacrée d'Uluru se situe sur les terres du Territoire du Nord d'Australie, à 450 kilomètres de la plus grande ville du secteur : Alice Spring. Cette montagne de grès est un endroit très spécial de par sa formation et sa symbolique. Depuis 1987, il est reconnu comme patrimoine mondial de l'UNESCO pour ses valeurs à la fois culturelles et naturelles.¹

Les deux monuments de Uluru et Kata Tjuta sont les éléments centraux du parc national qui porte leurs noms. Le parc national Uluru-Kata Tjuta couvre 1 326 kilomètres carrés de terres arides au centre de l'Australie. Le parc est aujourd'hui accessible par la route comme par les airs et une base touristique appelée Yulara a été construite en périphérie du site.

Uluru est une impressionnante montagne qui semble émerger de nulle part. Elle culmine à 348 mètres de haut et a une circonférence de 9,4 kilomètres.² Ce rocher si particulier par sa géologie est teinté d'un rouge qui change sans cesse. Au fil de la journée, la montagne prend tout un camaïeu de rouge, allant de l'orange, au brun, en passant par le rouge et le rose sombre. La couleur de la roche se réchauffe en début et en fin de journée avec le soleil levant ou couchant.

Les aborigènes justifient la formation de Uluru par leur religion. Les scientifiques l'expliquent d'une autre manière. Uluru se trouve dans une zone appelée : bassin d'Amadeus. Le bassin d'Amadeus est la résultante d'une dépression dans la croûte terrestre qui a eu lieu il y a environ 900 millions d'années.³ Le bassin, de temps en temps, se remplit d'eau et devient une mer peu profonde. Durant des millions d'années, des couches de sédiments sont venus tapisser le sol de ce bassin par accumulation de couche. Il y a environ 300 millions d'années la mer s'est asséchée. Les roches se sont pliées et fracturées. Les couches qui sont à l'origine horizontales se dressent à 90° et prennent leur position actuelle.

Fig. 1

L'environnement du parc :
Vue satellite avec les limites du parc
Uluru Kata Tjuta
Coupe schématique des couches
géologiques
Ancienne photographie d'un Anangu
Photographie de la flore présente sur
le site

1 Parks Australia [Internet], [cité 16 juin 2019], Disponible sur: <https://parksaustralia.gov.au/>

2 Ibid.

3 LESPAGNOL Georges, Sur le Caractère Désertique de l'Australie intérieure. Paris: Armand Colin; 1898, 57 p.

Uluru est considéré comme un iceberg, la partie visible des couches représenterait seulement 1/3 du monolithe. Ses couches s'étendent bien plus en profondeur.¹ Aujourd'hui, les seules empreintes rappelant la période glaciaire sont le lac salé Amadeus et Uluru qui est fait des restes de matière d'une ancienne montagne.²

L'Australie se compose d'environ 70% de terres arides, cependant les terres du désert central ont une situation particulière. Situées à plus de 1 000 kilomètres de n'importe quelles côtes, la température ne fluctue pas en fonction de l'océan. Il en résulte un réchauffement extrême du sol en journée et un refroidissement considérable la nuit.³ Les terres du désert central d'Australie sont des terres arides avec des précipitations très irrégulières. Les pluies torrentielles sont rares mais restent cependant nécessaires pour recharger les points d'eau. L'une des plus longues sécheresses s'étend de 1956 à 1965. Elle donne lieu à un assèchement des eaux permanentes. Des témoins expliquent que : «Les familles devaient marcher jusqu'à 50km par jour pour atteindre un point d'eau. Les personnes âgées, les infirmes et les enfants mouraient fréquemment en cherchant de l'eau et de la nourriture. »⁴ Cette période sèche est ancrée dans la mémoire collective car elle a touché beaucoup d'aborigène.

Avec des températures frôlant les 50°C, la présence d'eau est déterminante pour la survie des aborigènes. Les habitants des zones désertiques se procurent de l'eau dans les sources permanentes, les trous rocheux, les ruisseaux ou les nappes phréatiques. Ces lieux sont généralement bien connus des aborigènes et sont marqués par des gravures rupestres. La seule source permanente d'eau dans le parc national est nommée « Mutitjula » et se situe à la base de Uluru.⁵ C'est également le nom que prendra le village aborigène implanté sur le site dont on parlera dans le troisième chapitre.

Bien que le parc pâtisse du climat aride du désert, un nombre surprenant de plantes, d'oiseaux et d'animaux s'y est développé. Le parc abrite une végétation diversifiée allant de la forêt d'eucalyptus aux prairies de spinifex.⁶ Il existe notamment un type de chêne géant, source d'eau et d'ombre pour les Anangu. Ses racines puisent de l'eau dans les nappes phréatiques.

Le climat désertique de l'Australien n'est ni cyclique, ni régulier et c'est

1 Department of the Environment and Energy [Internet], Disponible sur: [https:// www.environment.gov.au/topics/national-parks/uluru-kata-tjuta-national-park/natural-environment/](https://www.environment.gov.au/topics/national-parks/uluru-kata-tjuta-national-park/natural-environment/)

2 ISAACS Jennifer, Desert crafts: Anangu Maruku Punu, Sydney: Doubleday; 1992, 149 p., p.14.

3 Department of the Environment and Energy [Internet], Disponible sur: [https:// www.environment.gov.au/topics/national-parks/uluru-kata-tjuta-national-park/natural-environment/](https://www.environment.gov.au/topics/national-parks/uluru-kata-tjuta-national-park/natural-environment/)

4 ISAACS Jennifer, Desert crafts: Anangu Maruku Punu, Sydney: Doubleday; 1992, 149 p., p.12.

5 Ibid.

6 Department of the Environment and Energy [Internet], Disponible sur: [https:// www.environment.gov.au/topics/national-parks/uluru-kata-tjuta-national-park/natural-environment/](https://www.environment.gov.au/topics/national-parks/uluru-kata-tjuta-national-park/natural-environment/)

entre autre ce qui complique l'implantation des britanniques sur le sol australien. Les habitants doivent faire face à de longues périodes de sécheresse comme abordé précédemment mais ils doivent aussi subir de fortes pluies. En 1974 la zone subit de fortes inondations. Les rivières débordent, les routes de terre deviennent impraticables pendant plusieurs jours mais cela permet à la végétation de faire le plein d'eau. En période de pluie, la démographie de la faune augmente, la végétation verdie et fleurie. Le paysage se transforme.¹

Anangu est le nom du peuple qui vit dans cet environnement si instable. Le terme « Anangu » signifie « peuple » ou « personne » en Pitjantjatjara.² Le terme reviendra donc régulièrement tout au long de cet écrit. Plusieurs tribus aborigènes s'identifient comme Anangu : les Pitjantjatjara, les Yankunytjatjara, les Luritja et les Ngaanyatjarra. Ces différentes tribus se sont regroupées de par la similitude de leur dialecte. Elles ont des langues différentes mais qui comprennent un tronc commun leur permettant de communiquer. Pour éviter toute consanguinité, les mariages se font entre les hommes appartenant à un groupe aborigène du nord et les femmes d'un groupe du sud ou inversement. Le principe étant de marier deux personnes appartenant à des tribus géographiquement opposées. Malgré leur identité singulière, ils se considèrent comme une seule et unique walytja, nom Anangu pour désigner une famille.

Les terres d'Anangu sont vastes et s'étendent sur une immense zone autour des montagnes Uluru et Kata Tjuta. La zone investie par les Anangu couvre environ un demi-million de kilomètres carrés. Les Anangu sont les propriétaires ancestraux du site sacré d'Uluru, il y vivent depuis au moins 30 000 ans. Le peuple Anangu est un peuple soudé dont l'histoire est connu par la plupart des australiens. Leur combat pour la préservation et la reconquête des terres reflète une partie importante du passé de l'Australie. Après vingt ans de combat pour leurs terres et leurs droits, les Anangu sont enfin considérés comme les propriétaires légaux d'Uluru aux yeux de la loi australienne.³ La restitution des terres aux propriétaires traditionnels en 1985 est un symbole important de la reconnaissance du peuple aborigène à l'échelle de tout le pays.

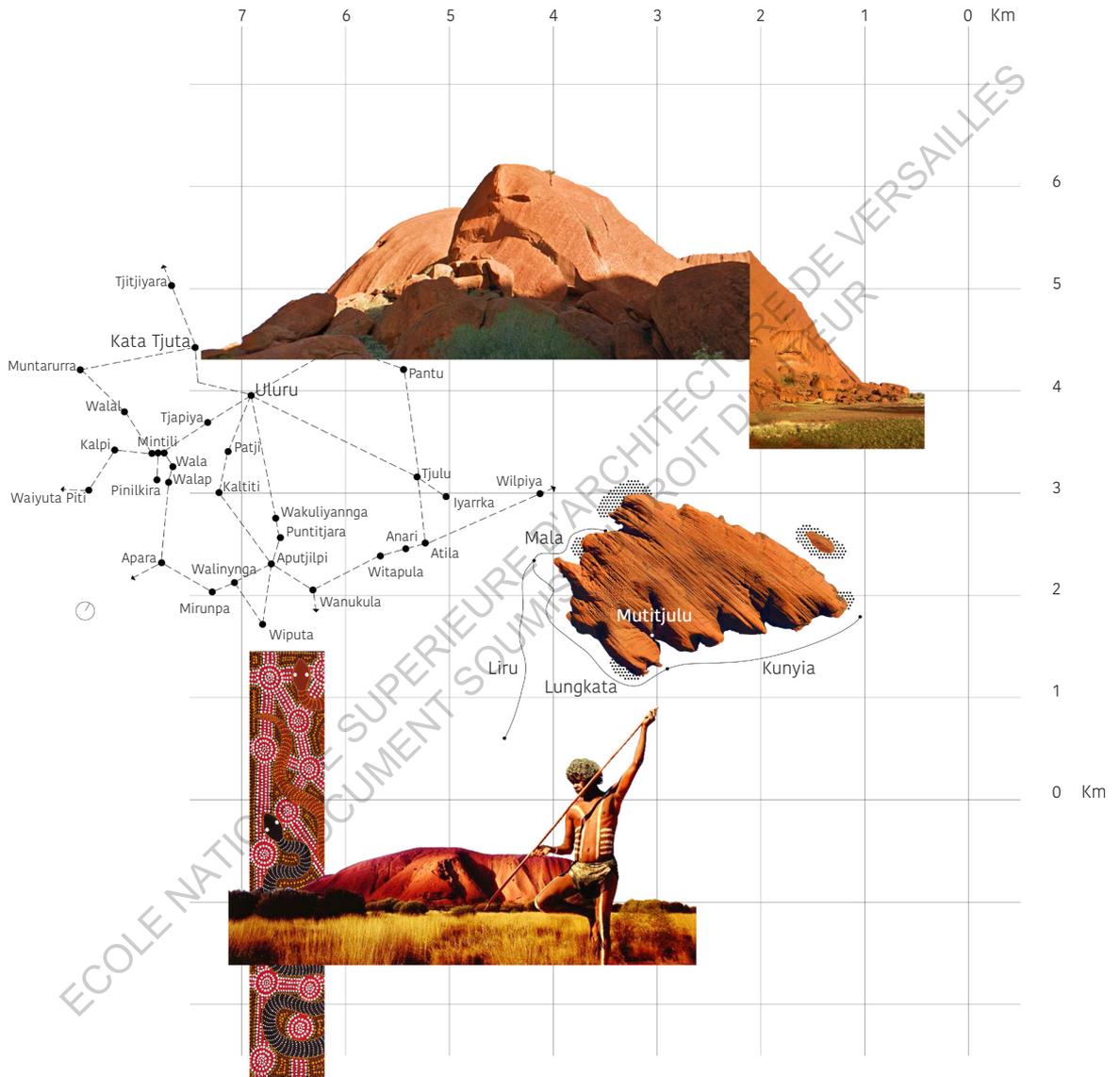
L'ENVIRONNEMENT : FONDEMENT DE LA LOI TJUKURPA

Depuis 1987, Uluru est inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO, en 1994 s'ajoute une caractéristique à son classement, le paysage culturel du parc. Les Anangu, de part leurs croyances, entretiennent une relation unique avec

1 ISAACS Jennifer, Desert crafts: Anangu Maruku Punu, Sydney: Doubleday; 1992, 149 p., p.12.

2 Ibid., p.8.

3 Ibid., p.1.



l'environnement naturel du site. Ils ont toujours été guidés par la loi ancestrale « Tjukurpa ». Ce terme a de nombreuses significations profondes et complexes. Comme toute autre religion ailleurs dans le monde, Tjukurpa est un guide sacré répondant à un ensemble de questions fondamentales au sujet de la vie, de la place de l'homme et de l'environnement. Tjukurpa détient plusieurs rôles dans la vie des Anangu. Il s'agit à la fois d'une religion et d'une philosophie de vie assurant ainsi une vie en harmonie avec les autres et avec l'environnement.¹

L'ensemble du mode de vie des Anangu repose sur Tjukurpa. « Quand on a un problème, on le regarde toujours à travers l'objectif de Tjukurpa. Tjukurpa est notre boussole morale pour la vie quotidienne et notre système de justice. »² Elle se compose d'un ensemble de règles dictant le comportement des Anangu vis à vis des Autres. Elle expose également comment ils doivent chérir la terre qui nous soutient.

L'attachement prononcé du peuple aborigène à ses terres est lié à tjukurpa. Elle est à l'origine de toute source d'eau et de nourriture nécessaire à la vie de l'homme Anangu.³ Elle explique la symbolique de chacun des éléments présents dans le paysage. Tout élément détient le statut de monument car il est directement connecté à la mythologie aborigène. Les Anangu n'ont pas besoin de bâtir leurs propres monuments religieux car ils trouvent la symbolique directement dans leurs terres. « Le parc démontre la relation symbolique intime entre l'homme et le paysage dans une culture dénuée de monuments. »⁴ Grâce à la symbolique présente dans les éléments naturels, les Anangu ont une vision du paysage différente de la notre. « Chaque arbre, chaque tache, trou et fissures a une signification. Ainsi, ce qui est pour un européen une terre vide peut être d'une richesse inestimable pour les aborigènes. »⁵ La religion des aborigènes consiste en la célébration constante du paysage ; d'où la place importante que l'environnement occupe dans la vie des Anangu et le respect qu'ils entretiennent pour la nature. Dans les zones arides d'Australie, les aborigènes ont pour habitude de se frotter avec la terre comme expression du lien étroit qu'ils entretiennent avec leur environnement.

Ainsi la loi sacrée donne tout son sens à la vie des Anangu et leur impose des devoirs envers leurs terres.

Les histoires de Tjukurpa sont transmises de génération en génération depuis des milliers d'années. Les personnes âgées transmettent ainsi toutes leurs

Fig. 2

La dimension sacré du site :
Vue satellite de Uluru avec les zones chargées en symbolique et les chemins liés aux ancêtres créateurs
Détail de Uluru représentant à gauche le visage de Liru et à droite les œufs de Kuniya
Peinture aborigène illustrant le combat entre Liru et Kuniya
Carte mentale du parcours des ancêtres créateur dans les environs de Uluru
Photographie d'un Anangu en pleine cérémonie de l'Inma

1 ISAACS Jennifer, Desert crafts: Anangu Maruku Punu, Sydney: Doubleday; 1992, 149 p., p.6.

2 Parks Australia [Internet], [cité 16 juin 2019], Disponible sur: <https://parksaustralia.gov.au/>

3 UNESCO, 447bis ICOMOS Parc national d'Uluru-Kata Tjuta [Internet], 1994 [cité 16 juin 2019], Disponible sur: <https://whc.unesco.org/fr/list/447/>, p.2.

4 Ibid., p.7.

5 RAPOPORT Amos, Australian Aborigines and the definition of place [Internet], Melbourne : Deakin University; 1980 [cité 28 déc 2019], 14 p, Disponible sur: <https://trove.nla.gov.au/version/26721518>, p.3.

connaissances à travers Tjukurpa. La loi ne se manifeste pas par des textes écrits mais se transmet plutôt lors de cérémonie. Elle se manifeste sous différentes formes comme la peinture, le récit oral, le chant, la danse ou la marche. Une histoire peut se conter ou se chanter en suivant des chemins sacrés s'étendant sur plusieurs centaines de kilomètres.¹ La pratique de Tjukurpa est complexe car différents acteurs sont en possession de différents degrés d'information. En fonction du genre, du statut, et de l'âge d'une personne, les connaissances liées à Tjukurpa ne sont pas les mêmes. L'apprentissage de la loi croit tout au long de la vie d'une personne. Une personne à l'âge avancé détient plus de connaissance qu'une personne à peine initiée.

Pour eux, il est évident que leur culture existe depuis toujours car elle est à l'origine de la création des paysages australiens.

Avant Tjukurpa, rien n'existait car toutes les terres, les paysages et tout signe de vie sont les conséquences directes de la loi sacrée. Les histoires de Tjukurpa expliquent comment par leurs actions et leurs interactions les ancêtres ont créé le monde tel qu'il est actuellement.² Lors de la genèse, des Êtres hybrides se sont réveillés, ils sont sortis du sol à des endroits précis. C'est à ce moment là que la Terre voit pour la première fois la lumière du soleil.³ Les ancêtres créateurs aussi appelés « ancêtres totémiques » se présentent sous forme d'humains, d'animaux ou de plantes voyageant à travers le pays. « A travers ces symboles, les aborigènes humanisent leur terre et leur paysage. »⁴ Pendant le pèlerinage des ancêtres, la surface de la Terre se modèle en fonction de leurs actions et leurs interactions. A la fin de leur voyage, les ancêtres créateurs meurent. Certains d'entre eux s'enfoncent dans les entrailles de la terre, tandis que les autres montent au ciel et deviennent des étoiles.⁵ Les itinéraires empruntés par les ancêtres dessinent un réseau qui s'étend sur tout le pays.

Les aborigènes sont parfaitement capables de représenter les chemins qu'ils ont emprunté. Certaines peintures aborigènes expriment ces réseaux à l'aide de cartes mentales.⁶ L'intersection de deux chemins parcourus par des ancêtres représente un nœud chargé en symbolique où se trouvera Tjukuritja.

1 Australian Government Parks Australia, Fact Sheet Uluru-Kata Tjuta National Park : Tjukurpa

2 Parks Australia [Internet], [cité 16 juin 2019], Disponible sur: <https://parksaustralia.gov.au/>

3 STREHLOW Theodor George Henry, Australian Association for the Study of Religions, Central Australian religion, Bedford Park: Australian Association for the Study of Religions; 1995, 64 p.

4 RAPOPORT Amos, Australian Aborigines and the definition of place [Internet], Melbourne : Deakin University; 1980 [cité 28 déc 2019], 14 p, Disponible sur: <https://trove.nla.gov.au/version/26721518>, p.4.

5 GO-SAM Caroll, The Mutitjulu experiment : a study of decentralised houses designed by Paul Pholeros - UQ eSpace [Internet] [BA Thesis], [Queensland]: The University of Queensland; 1997, p.84.

6 RAPOPORT Amos, Australian Aborigines and the definition of place [Internet], Melbourne : Deakin University; 1980 [cité 28 déc 2019], 14 p, Disponible sur: <https://trove.nla.gov.au/version/26721518>, p.6.

C'est ainsi que sont appelées les traces laissées dans le paysage par les ancêtres. Chaque relief, point d'eau, arbre ou animal témoigne de leurs péripéties.¹ Uluru par exemple est Tjukuritja, autrement dit il s'agit d'une preuve physique de leur passage. Il a été formé et façonné par les ancêtres créateurs et constitue un nœud essentiel pendant Tjukurpa.² Plusieurs ancêtres y sont passés et un grand nombre de mythes retrace l'évolution de cette montagne sacrée émergeant de nul part.

À Uluru, les cavités, les rochers, les points d'eau sont les corps, les armes et les conséquences liés aux grands ancêtres de la création. Certains sites autour de Uluru sont considérés comme sensibles car ce sont des sites extrêmement sacrés pour les Anangu. Les photos y sont dans l'ensemble interdites et certains lieux ne peuvent être parcouru par des non-aborigènes. L'accès aux sites peut être limité à certains hommes Anangu initiés, ou à certaines femmes, s'il s'agit d'un site sacré réservé aux femmes.³

Au creux de Uluru se trouve un point d'eau que les Anangu nomment « Mutitjulu ». Il s'agit non seulement d'une source vitale pour les aborigènes du secteur mais il est aussi un lieu chargé en histoire. Mutitjulu est la maison d'un serpent gardien de la source d'eau. Les Anangu disent que la voix du serpent rugit lorsque la fente creusé dans la montagne, telle une gouttière, alimente la source en eau.

Mutitjulu est aussi le site où s'est déroulée une grande bataille entre deux ancêtres : la femme python Kuniya et le serpent venimeux Liru. Les pythons Kuniya sont originaires de Uluru et vivent dans ses environs. Un jour, une femme python Kuniya qui voyageait loin de chez elle veut revenir sur ses terres d'origine. Elle est chargée de sept oeufs qu'elles portent autour du cou comme collier. Une fois qu'elle atteint Uluru, elle décide de disposer ses oeufs à la base de Uluru. Ces oeufs prennent la forme de monticule de rocher au sud-est de la montagne. Il s'agit d'un site sacré sensible et interdit au touriste. Un groupe de serpents venimeux se dirige vers elle et tue le neveu. Par vengeance, la femme python se rend à Mutitjulu où elle attaque le serpent Liru responsable de la mort de son neveu. Avec son bâton gravé, elle frappe d'un premier coup le serpent Liru, laissant sur sa tête la marque de son deuil et d'un second coup, elle l'acheva. Les traces de ce combat son visible sur Uluru. Des gravures laissées dans la roche sont présentes au-dessus du point d'eau de Mutitjulu.⁴

Une autre source d'eau au nord-ouest de Uluru est chargée en mythes,

1 DESCOLA Philippe, Musée du quai Branly (Paris), La fabrique des images: visions du monde et formes de la représentation, Paris: Somogy; 2010, 223 p., P.127.

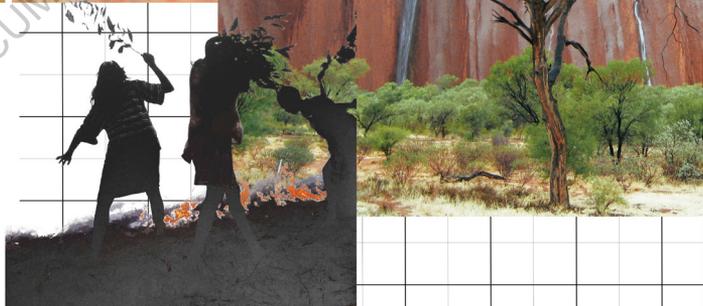
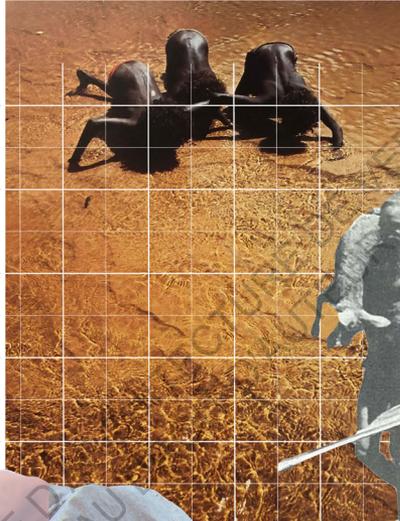
2 UNESCO, 447bis ICOMOS Parc national d'Uluru-Kata Tjuta [Internet], 1994 [cité 16 juin 2019], Disponible sur: <https://whc.unesco.org/fr/list/447/>, p.2.

3 ISAACS Jennifer, Desert crafts: Anangu Maruku Punu, Sydney: Doubleday; 1992, 149 p., p.18.

4 Ibid., p.22.



This rock is protected by the work of many.



le point d'eau de Kantju. Autour de celui-ci se trouvent des sites sacrés très importants pour les hommes Anangu. Dans les temps de la création, le peuple Mala vient du nord pour se rencontrer à Uluru pour leur inma. La cérémonie a déjà commencé lorsqu'un autre groupe d'hommes les invite à se joindre à leur propre inma. Les Mala se doivent se refuser car leur propre cérémonie a déjà commencé. L'autre groupe, offensé, rentre chez eux pour créer Kurpany, une créature noire semblable à un chien. Ils l'envoient par la suite chez les Mala dans le but de perturber leur inma. Dans cet affrontement, un homme Mala est tué et le reste du groupe est contraint de quitter le site pour finalement se réfugier plus au sud de Uluru. Cette altercation a laissé sur Uluru de nombreuses marques, stries, cavités et autres nervures.¹

Outre l'aspect symbolique de Tjukurpa, il s'agit également d'un indicateur important qui permet la gestion du paysage. Le respect de la loi Tjukurpa fait écho au profond respect de la terre. « Les Anangu pensent que s'ils veillent sur leurs terres, elles veilleront sur eux par la suite. »² Les Anangu se considèrent comme protecteur du patrimoine naturel laissé par leurs ancêtres. Leurs terres ont une valeur inestimable à leurs yeux car elle est à l'origine de leur identité culturelle.

Les Anangu sont généralement appelés « propriétaires traditionnels d'Uluru » mais ils se considèrent plutôt comme les gardiens de sites sacrés. En tant qu'Anangu, ils ont le devoir de faire respecter Tjukurpa sur leurs terres. Le paysage doit être conservé en l'état par respect envers les ancêtres créateurs. « Pour eux, ne pas protéger son propre territoire entraîne l'annihilation. »³

Le respect de la nature passe par son entretien. Il représente un point important dans la philosophie de vie des aborigènes.⁴ Bien que les Anangu soient nomades et qu'ils peuvent être confrontés à plusieurs écosystèmes pour subvenir à leurs besoins alimentaires, il leur est obligatoire de faire respecter les règles religieuses imposés par Tjukurpa dans leur territoire.⁵ Les méthodes ancestrales de gestion de la terre puisent leurs sources dans Tjukurpa. Un ensemble de légendes orales de la mythologie constituent un guide de gestion et d'entretien des terres sacrées.⁶ Les rituels traditionnels permettent de maintenir les espèces

Fig. 3

Tjukurpa, guide de survie et de gestion du parc :
 Photographie d'Anangu buvant dans une source
 Ancienne photographie d'un Anangu rentrant de la chasse
 Image d'un Anangu qui dit « Ce rocher est protégé par le travail de beaucoup de personnes. »
 Photographie de Uluru sous la pluie, réapprovisionnement des sources d'eau
 Photographie d'Anangu qui font usage du feu pour entretenir la flore

1 ISAACS Jennifer, Desert crafts: Anangu Maruku Punu, Sydney: Doubleday; 1992, 149 p., p.23.

2 Parks Australia [Internet], [cité 16 juin 2019], Disponible sur: <https://parksaustralia.gov.au/>

3 GREER Germaine, Les aborigènes : Un peuple sans destin, Courrier international, oct 2007;(887):p.32-36, p.33.

4 UNESCO, 447bis ICOMOS Parc national d'Uluru-Kata Tjuta [Internet], 1994 [cité 16 juin 2019], Disponible sur: <https://whc.unesco.org/fr/list/447/>, p.2.

5 MEMMOTT Paul, Gonyah, Goondie + Wurley: the Aboriginal architecture of Australia, St Lucia, Qld: University of Queensland Press; 2007, 412 p., p.5.

6 UNESCO, 447bis ICOMOS Parc national d'Uluru-Kata Tjuta [Internet], 1994 [cité 16 juin 2019], Disponible sur: <https://whc.unesco.org/fr/list/447/>, p.2.

naturelles et même dans certains cas de stimuler la repousse de végétaux. Les Anangu ont régulièrement recours au feu pour l'entretien de leurs terres. Ils ont mis au point une technique consistant à brûler les végétaux dans le but de gérer l'équilibre écologique du désert central d'Australie.

Horace Winitja témoigne de son expérience et expose un autre exemple lié à l'entretien des terres. Il explique le devoir que lui ont transmis les générations précédentes quant à la sauvegarde d'un point d'eau : « Je vais dans les trous rocheux, ceux que mon père et mes frères aînés m'ont appris. Je vais dans ces trous de roche et je les nettoie avec des pelles, puis je mets du bois dessus pour empêcher que les chevaux sauvages ne les salissent. C'est ce que m'a dit mon père. Je dois m'occuper de cette colline sacrée juste derrière nous à Katjikatjitjara. »¹ Il explique ensuite comment se pratique la chasse pour les Anangu et comment il se doit de transmettre ses connaissances au sujet de l'environnement. « Nous ne prenons qu'un seul malu² lorsque nous partons à la chasse, nous épargnions les autres. Si les gens viennent ici pour chasser, nous leur disons de faire la même chose. »³

Comme vu précédemment, Anangu détient plusieurs rôles en rapport à Tjukurpa. Il est à la fois le protecteur des terres sacrées mais aussi le moyen de transmission de cette loi. Il en va de son devoir religieux de garder certaines connaissances et certains sites sacrés secrets. Certains lieux ou certaines informations ne conviennent qu'aux hommes aborigènes, certains uniquement aux femmes aborigènes et d'autres uniquement aux personnes âgées. Le degré de transmission des connaissances Anangu aux non-aborigènes dépend lui aussi de la loi Tjukurpa.

Tjukurpa est un échange de bons procédés. Si les Anangu ont le devoir de protéger la terre de leurs ancêtres, Tjukurpa leur fournit le droit d'y vivre. La loi est un élément fondamental pour la survie des Anangu dans ce contexte aride du désert central. « Notre connaissance approfondie de la terre, du comportement et de la répartition des plantes et des animaux vient de Tjukurpa. »⁴

La loi sacrée comprend des leçons fondamentales sur la façon de survivre dans le désert. Les histoires de Tjukurpa sont aussi des cartes indiquant où se trouvent les ressources nécessaires à la vie des Anangu. Elle indique comment se déplacer. Elle informe les Anangu sur les saisons et elle leur indique les endroits assurants l'approvisionnement en eau et en nourriture. ⁵

1 ISAACS Jennifer, Desert crafts: Anangu Maruku Punu, Sydney: Doubleday; 1992, 149 p., p.13.

2 Un malu est un petit kangourou

3 ISAACS Jennifer, Desert crafts: Anangu Maruku Punu, Sydney: Doubleday; 1992, 149 p., p.13.

4 Parks Australia [Internet], [cité 16 juin 2019], Disponible sur: <https://parksaustralia.gov.au/>

5 UNESCO ANC for. Australian Aboriginal culture, [4th ed.], Canberra: Australian Government Publishing Service; 1974 [cité 10 janv 2020], 48 p, Disponible sur: <https://trove.nla.gov.au/version/14808049>, p.16.

Tjukurpa est une sorte de guide pour trouver de l'eau dans cet environnement si extrême dont parlait le début du chapitre. « Les Anangu considèrent que toutes les sources d'eau dans le parc sont causées par ou ont une association avec Tjukurpa. »¹ La loi Tjukurpa répertorie tous les points d'eau présents sur le secteur des Anangu. Chaque source permanente d'eau, trou de roche, ruisseau ou nappe phréatique nécessaires à la survie des aborigènes est présent dans Tjukurpa.²

D'autres moyens, pour s'hydrater en période de sécheresse, sont enseignés dans Tjukurpa. Un certain type de chêne géant présent dans le paysage aride du désert est une autre source d'eau pour les Anangu. Ses racines puisent son eau en profondeur dans les nappes phréatiques, ensuite l'eau remonte et se loge dans le tronc. Il est d'ailleurs surprenant d'entendre l'écho de l'eau en frappant contre l'arbre. Pour se procurer l'eau logé au creux de l'arbre, il faut y planter une lance et attendre que l'eau propre et consommable se déverse. Le gommier rouge présent en bordure de rivière est lui aussi une source d'eau. En coupant ses racines, il est possible d'y trouver de la sève à base d'eau.³

Les aborigènes vivent d'après le mode de vie chasseur-cueilleur dont les détails seront abordés dans la partie suivante. Tjukurpa enseigne aux Anangu à cueillir les graines et végétaux nécessaire à leur régime alimentaire. Certaines végétaux peuvent être consommés tel quel, tandis que d'autres sont transformés avant d'être mangés. Des graines peuvent être écrasées puis consommées sous la forme de pain. Comme mentionné précédemment, l'usage de feux contrôlés est courant chez les Anangu. Il est utilisé par soucis écologique mais il permet également de stimuler la semence de nombreuses plantes alimentaires qui germent par le feu. La terre brûlée favorise le développement des nouvelles pousses qui servent autant à l'alimentation des hommes qu'à celle de la faune environnante.⁴ Les végétaux sont essentiels à l'alimentation des Anangu mais peuvent aussi être utilisés à des fins médicinales. Tjukurpa enseigne comment guérir grâce aux plantes qui sont à la base des remèdes médicaux des aborigènes.⁵

Tjukurpa est le facteur qui a permis aux Anangu de s'adapter parfaitement à l'environnement extrême du désert. Les connaissances liées à Tjukurpa leur ont permis de vivre et se développer en tant que société nomade basée sur un mode de vie chasseur-cueilleur. « Les Anangu sont l'une des rares cultures où chasse

1 Department of the Environment and Energy [Internet], [cité 10 janv 2020], Disponible sur: <https://www.environment.gov.au/topics/national-parks/uluru-kata-tjuta-national-park/natural-environment/>

2 ISAACS Jennifer, Desert crafts: Anangu Maruku Punu, Sydney: Doubleday; 1992, 149 p., p.12.

3 Ibid.

4 UNESCO, 447bis ICOMOS Parc national d'Uluru-Kata Tjuta [Internet], 1994 [cité 16 juin 2019], Disponible sur: <https://whc.unesco.org/fr/list/447/>, p.4.

5 Australian Institute of Aboriginal and Torres Strait Islander Studies [Internet], [cité 16 juin 2019], Disponible sur: <https://aiatsis.gov.au/>

et cueillette étaient pratiquées. Leur adaptation est d'autant plus significative quand on constate que les colons n'ont pas réussi, dans le même environnement, à mettre en place un autre mode viable. »¹

LE MODE DE VIE ABORIGÈNE

En 1788, on estime que la population aborigène est de 250 000 à 300 000 individus. On compte entre 500 et 600 tribus composées elles-même de 100 à 1000 personnes. Ces tribus peuvent associer plusieurs groupes de 20 à 50 individus, rassemblant plusieurs familles, ces groupes sont appelés « bandes ».²

Chaque tribu occupe un territoire délimité par des frontières naturelles comme des rivières, des reliefs, des déserts. Ils sont parfaitement conscients de la place qu'ils occupent sur ce territoire. La taille de la zone occupée par une tribu dépend de la quantité de ressource naturelle disponible (plantes, animaux, eau, etc...) .³ Par exemple, les groupes vivant sur les terres arides du Red Centre occupent une surface plus importante que ceux vivant sur les terres fertiles du nord de l'Australie. Le climat du nord étant plus humide, il y est plus simple de trouver des denrées alimentaires. Les hommes sont chargés de la chasse des mammifères (kangourou, émeu, opossum, wombat,...), l'activité à l'époque leur prend l'ensemble de la journée. En parallèle, les femmes cueillent tous les végétaux nécessaires à leur alimentation et complètent la chasse faite par les hommes avec des animaux de petite taille. Elles sont également responsables de l'approvisionnement du camp en eau et en bois de chauffage.⁴

À l'origine, les aborigènes sont entièrement connectés à leur environnement de par leur croyance. Leur rythme de vie traduit aussi le lien étroit qu'ils entretiennent avec la nature car ils dépendent de la disponibilité des ressources naturelles. Le mode de vie chasseur-cueilleur les rendent dépendant des denrées alimentaires disponibles sur leur territoire. Il est vital pour les aborigènes de changer régulièrement de secteur après épuisement des ressources naturelles environnantes nécessaire à leur survie, d'où leur nomadisme. C'est un

1 UNESCO, 447bis ICOMOS Parc national d'Uluru-Kata Tjuta [Internet], 1994 [cité 16 juin 2019], Disponible sur: <https://whc.unesco.org/fr/list/447/>, p.1.

2 UNESCO ANC for. Australian Aboriginal culture [Internet], [4th ed.], Canberra: Australian Government Publishing Service; 1974 [cité 10 janv 2020], 48 p, Disponible sur: <https://trove.nla.gov.au/version/14808049>, p.6.

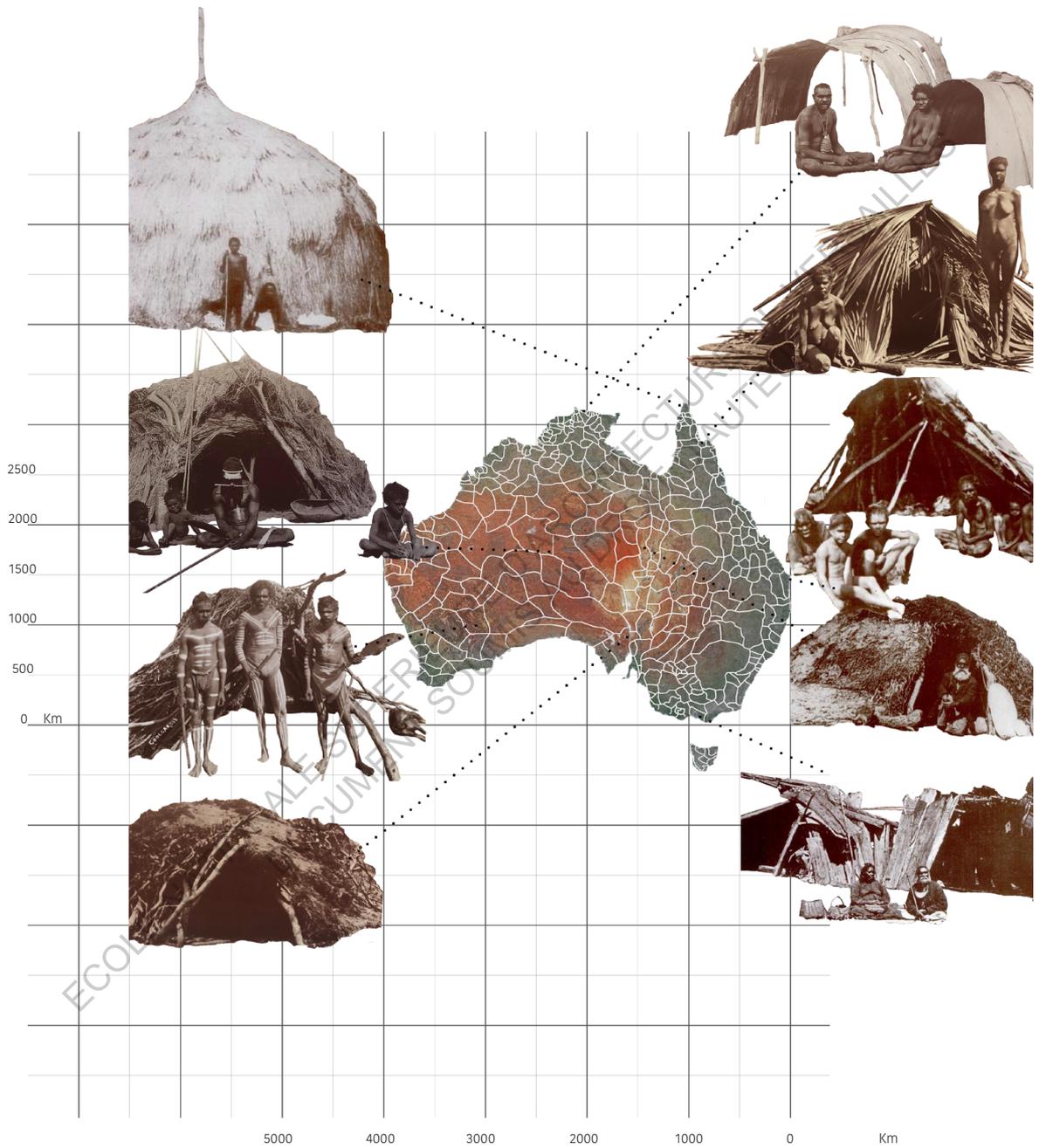
3 MEMMOTT Paul, Gonyah, Goondie + Wurley: the Aboriginal architecture of Australia, St Lucia, Qld: Univer- sity of Queensland Press; 2007, 412 p., p.5.

4 UNESCO ANC for. Australian Aboriginal culture [Internet], [4th ed.], Canberra: Australian Government Publishing Service; 1974 [cité 10 janv 2020], 48 p, Disponible sur: <https://trove.nla.gov.au/version/14808049>, p.8-10.

Fig. 4

Division du pays en régions et ethno-architecture :

Carte de l'Australie montrant la taille des régions en fonction du paysage
Anciennes photographies d'abris, différents en fonction des régions



des seuls peuples à n'avoir jamais fait appel à la production alimentaire.¹ Ils n'ont jamais essayé de domestiquer ni la faune, ni la flore indigène et ils se nourrissent simplement de la nourriture disponible autour d'eux. L'absence de l'agriculture chez les aborigènes se justifie par la nature du territoire australien qui est le continent le plus sec et avec des terres peu fertiles.² Effectivement, aujourd'hui encore, malgré les avancés techniques, les cultures restent compliquées à mettre en œuvre en Australie. L'absence d'agriculture chez les aborigènes n'est pas liée à un retard de civilisation mais reflète plutôt la compréhension totale du territoire. Comme dit précédemment, la vie des aborigènes est donc entièrement dépendante de leur environnement et cela justifie d'ailleurs leur style de vie nomade. Un camp aborigène est abandonné lorsque le gibier et les denrées végétales sont insuffisants, mais aussi lorsqu'ils manquent d'eau.³

Malgré le fait qu'ils n'ont jamais cherché à cultiver les espèces endémiques, ils ont une connaissance parfaite de celles-ci. Il est notamment courant dans leur culture qu'ils mettent le feu à leurs terres de manière intentionnelle, et ce, dans le but de stimuler la repousse de certains végétaux. « Les aborigènes d'Australie, qui n'en sont jamais arrivés au point de cultiver les ignames ni les plantes à graines, n'en ont pas moins anticipé divers éléments de l'agriculture. Ils ont « géré » leur terre en la brûlant afin d'encourager la croissance de plantes à graines comestibles qui poussent après les feux. »⁴ La style de vie aborigène est synonyme d'un équilibre entre la religion, la culture, la gestion des terres, l'habitat et l'environnement.

Au fil des saisons, de nombreuses bandes et tribus aborigènes se déplacent dans leur région respective. Elles établissent des camps provisoires, y vivent un certain laps de temps puis l'abandonnent. L'architecture temporaire qu'utilisent les aborigènes a été longtemps mal jugée par les premiers colons. Ils interprétaient la courte temporalité des abris comme une confirmation du manque de connexion ou d'attachement au lieu. Les bandes aborigènes occupent des lieux de manière saisonnière ce qui montre qu'elles détiennent des connaissances pointues au sujet de leur territoire. Les aborigènes ont su décrypter toutes les facettes du climat et de l'environnement australien; toutes ces connaissances se traduisent parfaitement dans leur habitat.⁵

1 DIAMOND Jared, De l'inégalité parmi les sociétés essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire, Vol. 1. Paris: Nouveaux Horizons; 2013, 695 p., p.86.

2 Ibid., p.319.

3 UNESCO ANC for. Australian Aboriginal culture, [4th ed.], Canberra: Australian Government Publishing Service; 1974 [cité 10 janv 2020], 48 p, Disponible sur: <https://trove.nla.gov.au/version/14808049>, p.12.

4 DIAMOND Jared, De l'inégalité parmi les sociétés essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire, Vol. 1. Paris: Nouveaux Horizons; 2013, 695 p., p.108.

5 MEMMOTT Paul, Gunyah, Goondie + Wurley: the Aboriginal architecture of Australia, St Lucia, Qld: University of Queensland Press; 2007, 412 p., p.8-11.

Le nomadisme est à l'origine de l'architecture temporaire utilisée à l'origine sur le continent australien. Comme énoncé précédemment, la temporalité de chaque camp dépend de la zone géographique et notamment de la disponibilité des ressources alimentaires.¹ On peut ainsi dire que l'énergie dépensée dans la conception des abris est proportionnelle aux ressources alimentaires présentes. En cas de ressources abondantes, les aborigènes construisent des camps plus élaborés et plus permanents, souvent occupés de façon saisonnière.

Les aborigènes voient leur habitat comme un élément matériel permettant de les protéger des intempéries climatiques. Il n'y a pas d'attachement aux constructions qu'ils dressent sur leurs terres. Les abris ne sont pas ornementés de décoration, de peinture ou de couleur. L'attachement et les souvenirs des aborigènes se concentrent sur le lieu de campement plutôt que sur l'architecture elle-même.

L'architecture traditionnelle aborigène est une architecture climatique dont la forme, la technique et les matériaux diffèrent selon les régions. Chaque tribu utilise un répertoire de plusieurs abris; les conditions météorologiques, la disponibilité des matériaux et la durée du séjour vont déterminer quelle est la typologie d'abris à construire. Quatre grandes catégories de constructions peuvent être dégagées : les brise-vents et les brises-soleils répandus sur le continent entier, les abris d'été semi-fermés pour les temps chaud et pluvieux du centre et du nord de l'Australie et les abris fermés pour le temps froid et humide du sud.² Chacune de ces constructions sont principalement destinées à un usage domestique. Dans le cas où les conditions météorologiques sont favorables, les aborigènes vivent en majorité à l'extérieur de leur logement et se contentent de structures minimales. En cas de complications climatiques, des systèmes architecturaux vont être utilisés pour y faire face.

Dans le nord du pays, les abris sont assez élaborés car le climat y est plus humide. Pendant la saison estivale, les aborigènes font face à de fortes pluies et la réponse architecturale à cette problématique climatique tient dans le revêtement extérieur de l'abri. Celui-ci se compose de grandes feuilles ainsi que de grandes écorces permettant l'étanchéité de l'habitat.³

Au sud du pays, dans la région froide et humide du lac Eyre, de la boue est mélangée à de l'herbe comme revêtement extérieur. Cette mixture permet de conserver la chaleur dans le logement et d'imperméabiliser l'abri en cas de fortes

1 DIAMOND Jared, De l'inégalité parmi les sociétés essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire, Vol. 1. Paris: Nouveaux Horizons; 2013, 695 p., p.320.

2 MEMMOTT Paul, Gunyah, Goondie + Wurley: the Aboriginal architecture of Australia, St Lucia, Qld: University of Queensland Press; 2007, 412 p., p.9.

3 UNESCO ANC for. Australian Aboriginal culture [Internet], [4th ed.], Canberra: Australian Government Publishing Service; 1974 [cité 10 janv 2020], 48 p, Disponible sur: <https://trove.nla.gov.au/version/14808049>, p.12.

pluies. De ce fait, en analysant les matériaux utilisés pour chacun des abris, il est assez simple de deviner leur localisation.

La simplicité de l'architecture aborigène contraste avec l'organisation spatiale du camp. La taille de celui-ci varie d'une famille à plusieurs centaines de personne. L'organisation des unités découle des coutumes comportementales et des codes moraux de la culture aborigène. Les déplacements autour des camps sont également limités par des comportements d'évitement et des motifs cérémoniels. La construction des abris se fait principalement par les hommes avec l'aide si besoin des femmes. Chaque famille construit son propre logement et y associe un ou plusieurs feu de camp en fonction de la surface de l'abri. La répartition des abris dans un camp reflète les relations qu'entretiennent les familles entre elles. Ces relations peuvent évoluer au fil du temps ce qui aura un impact sur l'organisation des prochains camps. En revanche, l'emplacement des lieux que l'on peut appeler « communautaires » ne changera pas. L'unité des hommes et celle des femmes sont obligatoirement mis à distance l'une de l'autre. L'unité des hommes va regrouper les jeunes non initiés, les hommes célibataires et certains aînés tandis que l'unité des femmes regroupe les femmes célibataires et les veuves non-remariées. Dans une grande tribu, les activités diurnes et nocturnes ne se déroulent pas au même endroit. En journée, une séparation de genre se fait et tout le monde se rassemble autour des unités dédiées aux hommes ou aux femmes. Tandis que la nuit, les parents et leurs enfants se retrouvent au sein de leur propre unité familiale.¹

Un camp est abandonné après épuisement des ressources aux alentours, il est laissé tel quel ou presque. Lorsque les gens quittent un camp et se dirigent vers un autre lieu, les abris sont généralement laissés debout. C'est ainsi que les abris livrés à eux-même feront face au temps et aux intempéries. Ils redeviendront de simples éléments naturels et les traces laissés par l'homme aborigène s'effaceront progressivement.

Comme dit précédemment, les colons ont des idées préconçues au sujet de l'architecture aborigène et remettent en cause les compétences de ceux-ci à cause de la nature rudimentaire des abris. Dans le désert central d'Australie, les quatre éléments architecturaux les plus utilisés sont le brise-vent, la plateforme de stockage, la structure d'ombrage et l'abri partiellement ou entièrement fermé. Neuf types d'abris sont identifiés, révélant ainsi un panel diversifié de construction répondant chacun à des caractéristiques environnementales ou culturelles.² Les

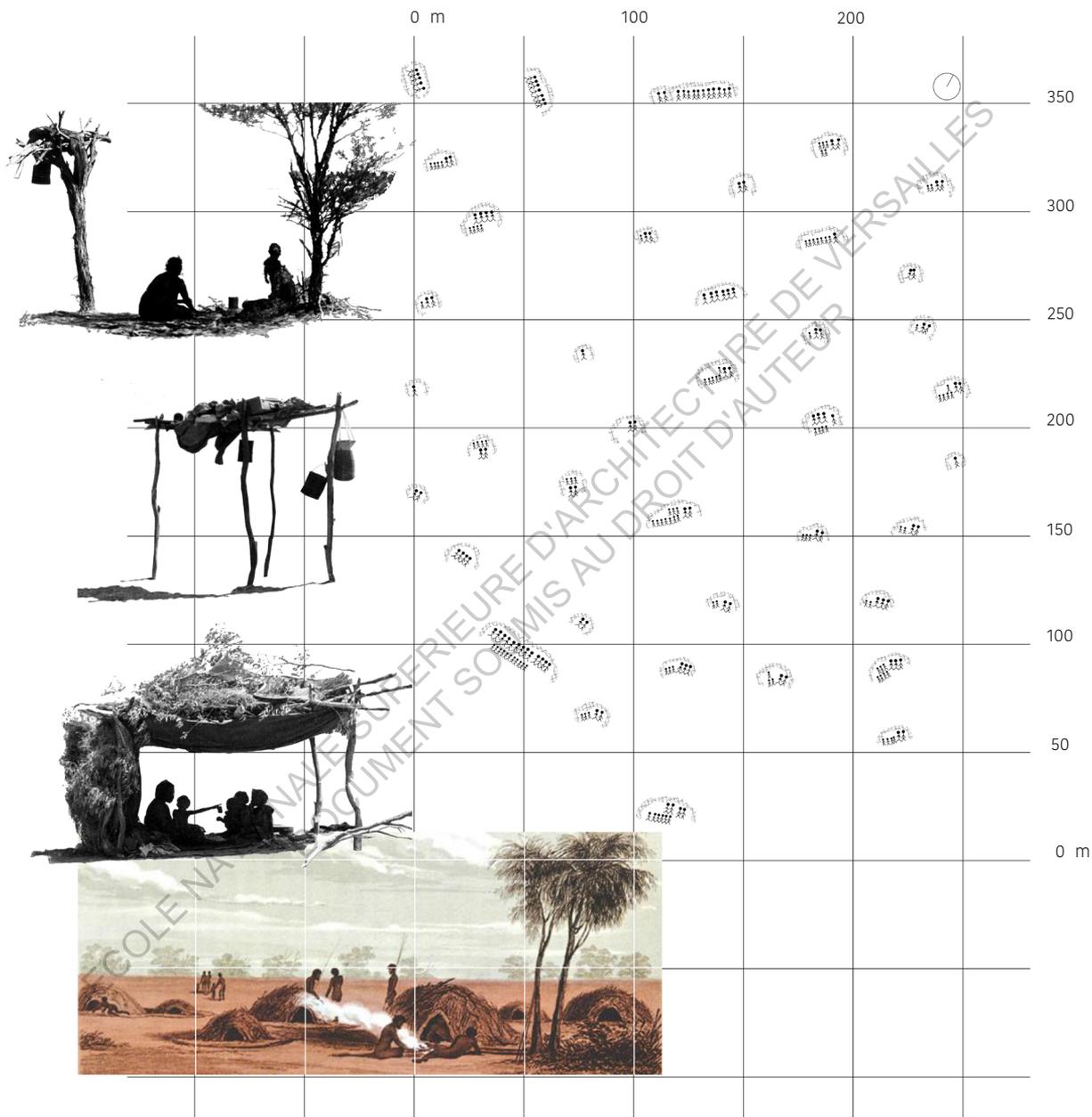
1 MEMMOTT Paul, Gonyah, Goondie + Wurley: the Aboriginal architecture of Australia, St Lucia, Qld: University of Queensland Press; 2007, 412 p., p.11.

2 GO-SAM Caroll, The Mutitjulu experiment : a study of decentralised houses designed by Paul Pholeros - UQ eSpace [Internet] [BA Thesis], [Queensland]: The University of Queensland; 1997, p.133.

Fig. 5

Organisation d'un camp aborigène traditionnel :

Schéma d'un camp de Pitjantjatjara
Photographies de différents systèmes architecturaux mis en place sur un camp
Image illustrant un camp aborigène



formes des abris vont dépendre de la taille, de la forme et de la longueur des sections de bois disponibles. L'architecture qui découle de ces huttes est une preuve de l'habileté des aborigènes à s'adapter totalement à l'environnement extrême australien.

Le brise-vent, aussi appelé « yuu » par les Anangu assure une protection contre la poussière et le sable transportés par le vent tout en permettant une surveillance visuelle. Il est utilisé seul si les conditions météorologiques le permettent. Il laisse le soleil pénétrer dans l'espace domiciliaire en journée tout en le protégeant des vents froids nocturnes. L'orientation des brise-vents, tout comme leur forme, dépend du vent. Le brise-vent prend la forme de demi-cercle, de croissant ou peuvent être de forme linéaire. La hauteur du brise-vent doit permettre à l'occupant de voir au-dessus assez facilement pour un soucis de surveillance et fait donc en moyenne 70cm de haut. Les matériaux utilisés sont des matériaux disponibles sur place, matériaux puisés de la flore environnante. Des arbustes ou des arbres peuvent servir de base à la construction et sont complétés par un amas de branchage ou de feuillage. Les emplacements des couchage sont creusés dans le sol et l'excédent de terre ou de sable est poussé vers la construction afin de consolider la structure.

Les aliments et objets s'ils ne sont pas stockés dans l'abri familial, sont stockés en hauteur, généralement dans les fourches des arbres. Cependant, des plateformes de stockage peuvent aussi être construites. Elles sont de simples structures permettant d'entreposer les aliments et certains biens à une hauteur d'environ 1.80m. Elles sont faites de branches de bois séchées et permettent de mettre à l'abri les ressources alimentaires. Ces ressources sont ainsi isolées des chiens présents sur le camp et des autres animaux de la faune.

Les structures d'ombrage sont aujourd'hui encore largement répandues en Australie. Les Anangu les utilisent surtout l'été. Elles servent d'espaces communautaires de groupe et constituent des lieux de rassemblements entre divers acteurs du camp.¹

« Wiltja » est le terme employé pour nommer l'abri traditionnel aborigène. Il est construit en cas de fortes pluies ou de campement long. Il est également parfaitement adapté à l'environnement chaud et venteux des déserts centraux. L'intérieur sombre du wiltja protège les habitants de la chaleur diurne et décourage également les mouches d'y entrer. A l'entrée de l'abri se trouve un feu qui réchauffe l'intérieur en cas de journée et soirée froide. La structure du wiltja se compose de branches fixées dans le sol et sont reliées entre elles au centre pour former un dôme. La forme circulaire permet de mieux appréhender

¹ MEMMOTT Paul, Gonyah, Goondie + Wurley: the Aboriginal architecture of Australia, St Lucia, Qld: University of Queensland Press; 2007, 412 p., p.33.

les bourrasques de vent. La hauteur de la structure est en moyenne d' 1,60 mètre et son diamètre peut faire jusqu'à 3,5m. La structure est, par la suite, recouverte d'une ou deux couche de spinifex, c'est une sorte de graminées endémiques à l'Australie centrale. L'épaisseur du revêtement extérieur est comprise entre 50 et 100cm.¹ Les spinifex se présentent comme des petits buissons et herbes sèches présents en grande quantité dans l'environnement aride du désert. Le spinifex joue le rôle de filtre pour que seul l'air pur pénètre au sein de l'abri.²

Les ménages se divisent en trois groupes : la famille nucléaire, le groupe des hommes célibataires et le groupe des femmes célibataires. La composition d'un camp est faite en moyenne de 75% de familles nucléaires. C'est à dire de famille composée d'un homme, d'une ou plusieurs femmes et d'enfants pré-pubères.

Une famille nucléaire type s'implante sur une zone attitrée que l'on va appeler « espace domestique ». Dans chacun des espaces domestiques se trouve une structure construite en fonction des caractéristiques citées précédemment. La zone domestique contient aussi un ou plusieurs foyers ainsi qu'une zone d'activité. La structure construite détient plusieurs fonctions. Elle constitue une protection contre les intempéries, un lieu de sommeil, un espace intime ainsi qu'un lieu de stockage pour les objets, la nourriture et l'eau. La taille de la construction dépend de la taille du ménage ou du groupe qu'il contient. La surface variant de 2 à 40 mètres carrés. L'intérieur de l'abri ainsi que l'espace domestique sont gardés propre. Le sol est régulièrement balayé avec des branches feuillue. Cette action crée une délimitation au sol faisant une distinction entre l'espace domestique et à le reste du camp.³ Cette limite immatérielle est importante car elle dissuade toute personne n'appartenant pas au ménage d'y entrer. Ainsi, un étranger ne doit pas entrer dans l'espace domestique sans avoir reçu l'invitation de la part d'un membre de la famille aussi informelle soit-elle. Dans certain camp, les personnes approchant d'un abri font savoir leur présence par des chants, des toux ou en parlant. Une réponse positive est nécessaire pour que ces personnes continuent à avancer.⁴

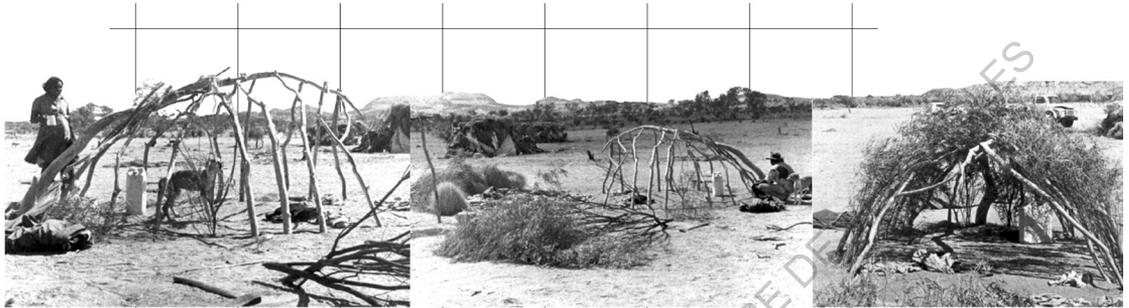
A l'intérieur de l'abri présent dans l'espace domestique se trouvent des zones de couchage. Il s'agit de niches peu profondes creusées dans le sol. Les couchages sont orientés perpendiculairement à l'abri, de préférence les pieds à

1 MEMMOTT Paul, Gonyah, Goondie + Wurley: the Aboriginal architecture of Australia, St Lucia, Qld: Univer- sity of Queensland Press; 2007, 412 p., p.224.

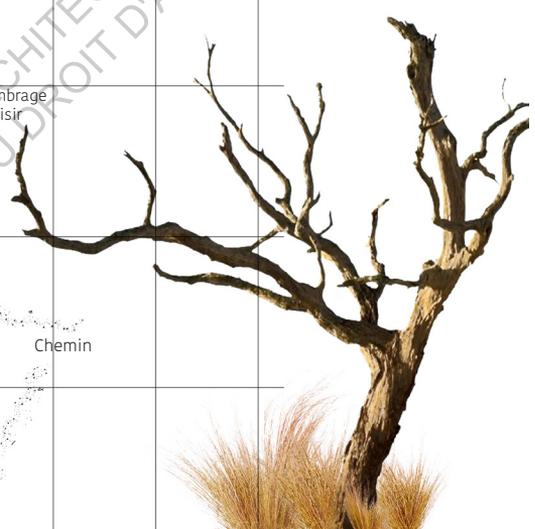
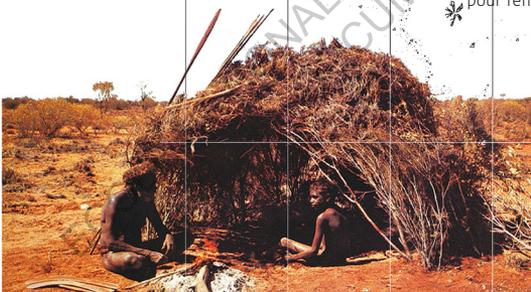
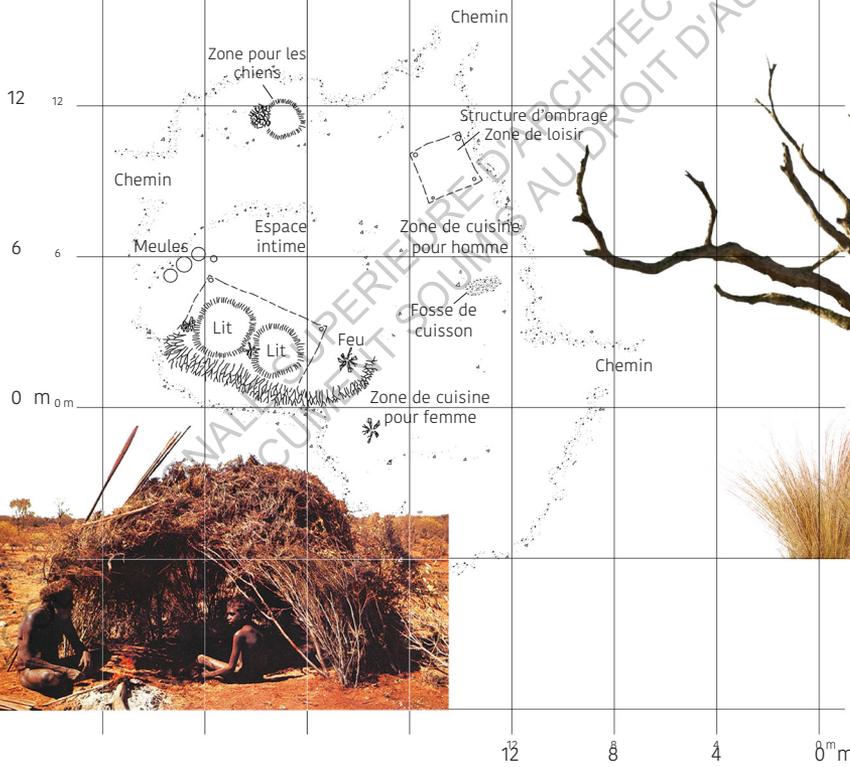
2 UNESCO ANC for. Australian Aboriginal culture [Internet], [4th ed.], Canberra: Australian Government Publishing Service; 1974 [cité 10 janv 2020], 48 p, Disponible sur: <https://trove.nla.gov.au/version/14808049>, p.12.

3 MEMMOTT Paul, Gonyah, Goondie + Wurley: the Aboriginal architecture of Australia, St Lucia, Qld: Univer- sity of Queensland Press; 2007, 412 p., p.33.

4 Ibid., p.32.



18 18



l'ouest et la tête à l'est. Cette disposition est censée faciliter les bons rêves et la santé spirituelle. La nuit, il est important d'éviter de quitter le foyer sous peine d'être exposé à des emprises malveillants, appelé aussi « Mamu ».

Dans l'espace domestique, un seul et unique foyer multi-usage peut être utilisé. Cependant il n'est pas rare de voir plusieurs foyers dispersés dans l'espace domestique surtout s'il s'agit d'un abri de grande dimension. Le foyer peut avoir plusieurs usages, il sert à la fois de chauffage, de feu d'alerte, de répulsif à insecte et d'éclairage. Il sert aussi aux rituels traditionnels comme la cuisson des aliments, la fabrication d'artefacts et la dissuasion des esprits malveillants. La nuit, les feux continuent de brûler et ce ne sont plus les marques au sol qui distinguent l'espace domestique de l'extérieur mais c'est la lumière du feu qui vient créer cette délimitation spatiale.

La principale zone d'activité se situe devant l'abri mais constitue une partie de l'espace domestique. Les zones d'activité sont divisées en fonction du genre, c'est à dire qu'on peut observer autour de l'abri des zones masculines ou féminines. Les zones masculines concernent les espaces où des tâches liées à la boucherie sont exécutées. Les zones féminines concernent quant à elles l'espace domestique, les extensions de l'abri ainsi que toutes les zones balayées et l'espace consacré aux chiens.

Les chiens occupent un rôle à la fois fonctionnel et relationnel. Ils protègent des intrus et aident pour la chasse tout en apportant une attention affectueuse aux habitants. Par temps froid, ils sont aussi une source de chaleur importante pour les aborigènes, utilisés alors comme oreiller ou couverture. Ils ont un rôle majeur dans la religion aborigène car ils constituent une figure symbolique ancestrales sacrés. Les chiens jouent aussi un rôle majeur dans l'application de Tjukurpa car ils préviennent des mauvais esprits qui sont invisibles pour l'Homme. Ils sont considérés par les aborigènes comme de réels acteurs du camp et il est fréquent que certains ménages construisent de petits wiltja pour leurs chiens. Ils se situent en face de l'abri principal en bordure de la zone d'activité.¹

La ségrégation des genres se ressent non seulement dans l'espace domestique mais également au sein du camp. En journée, les domiciles sont généralement abandonnés. La famille se divise pour rejoindre l'abri pour les hommes célibataires d'un côté et celui pour les femmes célibataires de l'autre. Ces deux camps sont des espaces de rassemblement pour tous les hommes et toutes les femmes du camp.

Les fonctions du camp pour les hommes célibataires sont multiples. Il est un dortoir la nuit pour les hommes célibataires, et devient en journée un salon

Fig. 6

L'espace domestique du wiltja :
Photographie de la construction d'une wiltja
Plan d'un abri et de ses environs
Arbre et végétation utilisés pour la construction
Ancienne photographie d'une wiltja et de ses habitants

1 MEMMOTT Paul, Gonyah, Goondie + Wurley: the Aboriginal architecture of Australia, St Lucia, Qld: University of Queensland Press; 2007, 412 p., p.41.

pour les hommes âgés. C'est aussi un point où convergent tous les hommes du camp en journée s'ils ne sont pas occupés à la chasse. Ils y pratiquent la danse, fabriquent des outils. Il représente un lieu où les hommes du camp débattent de sujet autour de Tjukurpa et des droits. Les hommes passent leur temps à discuter et pratiquer les activités liées à la vie religieuse aborigène.

À la différence du camp pour les hommes célibataires, celui pour les jeunes femmes constitue un lieu où les relations y sont très étroites. On y trouve beaucoup de lien mère et fille ou nièce et tante par exemple. C'est une ambiance moins formelle et plus familiale où des femmes ayant besoin de soutien émotionnel peuvent s'y réfugier. Les jeunes femmes non-mariées, les femmes divorcées âgées, les veuves, les femmes qui ont quitté le domicile familial à cause de dispute y vivent de manière plus ou moins temporaire. Les conversations s'articulent autour de la famille, des récoltes, de Tjukurpa et de la santé.

La division des tâches et de l'espace par le genre est la résultante d'un ensemble de règles comportementales. Ces règles se basent sur les liens de parenté. Les positions, les déplacements, les interactions sont prédéterminés par la nature de la relation entretenue entre deux acteurs du camp. Toute relation implique que les personnes concernées remplissent un certain nombre de devoirs comportementaux les uns envers les autres.¹ Par exemple, il existe des règles d'évitement entre les hommes et leur belle-mère ou encore entre les femmes et leurs frères.² Les règles touchent aussi au partage de la nourriture ou à l'accès de différents objets. Une femme Anangu a l'obligation de fournir de la nourriture et de l'eau à ses oncles. Certains ménages du groupe aborigène vont également être déterminés par ces règles. Il est fréquent que de jeunes femmes soient mariées aux vieillards pour leur apporter un soutien et les accompagner jusqu'à leur mort. C'est pourquoi à l'âge de 15 à 24 ans, les femmes sont généralement vite mariées alors que les jeunes hommes ne le sont que tardivement. Les jeunes filles se marient avant l'âge de 19 ans tandis que les jeunes hommes se marient plus tard car ils doivent achever tout un processus d'initiation culturelle.³

Les comportements traditionnels rythment non seulement la vie sur le camp, mais ils sont aussi déterminant quand à la longévité de celui-ci. L'une des raisons de l'abandon d'un camp est le décès d'un membre du groupe. Les Anangu pensent qu'après la mort, l'esprit du défunt erre dans son ancien camp, le démantèlement du camp permet d'éloigner son esprit. Si le camp reste en état, l'esprit s'attarde sur terre, il peut venir hanter ses proches dans leurs rêves et

1 MEMMOTT Paul, Gonyah, Goondie + Wurley: the Aboriginal architecture of Australia, St Lucia, Qld: University of Queensland Press; 2007, 412 p., p.28.

2 Ibid., p.29.

3 Ibid., p.25.

les solliciter à le rejoindre ce qui est synonyme de danger pour eux. La procédure suivante est appliquée pour dissuader l'esprit de les suivre et ainsi lui permettre de rejoindre le monde des esprits. Sous 24 heures, le camp est abandonné, les éléments brûlés et un nouveau camp est reconstruit sur un nouveau site d'implantation. Les rituels funéraires dépendent de l'âge et du statut social du défunt. Pour un nourrisson, seul sa propre maison et celles des voisins sont abandonnées car ce sont les seuls lieux impactés par sa présence. En revanche, dans le cas où le défunt était âgé et détenait un rôle important sur le camp, l'ensemble du camp est alors abandonné.

En juin 1933, un camp Pitjantjatjara, tribu s'identifiant comme Anangu, est relevé par le professeur Norman Tindale. Le camp comprend environ 250 membres regroupés en un total de 42 ménages, dont 28 familles nucléaires. Chacun des ménages s'organisent autour de son propre brise-vent orienté de manière à se protéger contre les vents froids du sud-est. Le camp s'étend sur environ 400 mètres et est implanté sur un site répondant à quatre facteurs déterminants pour les Pitjantjatjara. La présence d'eau qui est vitale pour l'homme mais qui permet également de capturer facilement les gibiers qui s'y approchent pour se désaltérer. Une quantité de bois de chauffage conséquente est nécessaire à la routine des aborigènes, tout comme une grande visibilité qui permet d'appréhender l'approche d'étrangers. Les Pitjantjatjara vont également préférer un sol sablonneux chaud plutôt qu'un sol rocheux ou argileux pour l'implantation de leur campement.¹

Ce premier chapitre est une immersion dans l'environnement naturel et culturel du parc national Uluru-Kata Tjuta. Il dresse la situation initiale du site et nous renseigne sur le mode de vie traditionnel des aborigènes. La place de l'environnement est le fil conducteur de cette première partie, cette dimension environnementale sera tout autant présente dans la suivante. Après avoir dressé un portrait général du site et de ses habitants traditionnels, le sujet se tourne maintenant vers la colonisation qui va jouer le rôle d'élément perturbateur

1 MEMMOTT Paul, Gonyah, Goondie + Wurley: the Aboriginal architecture of Australia, St Lucia, Qld: University of Queensland Press; 2007, 412 p., p.30.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

DOMINATION DE L'HOMME EUROPÉEN

L'acte de coloniser consiste dans un premier temps en la découverte de terres étrangères puis dans un second temps en l'investissement de celles-ci par un peuple tiers.

LA COLONISATION ET SES PRÉLIMINAIRES

Comme le dit Jared Diamond dans son livre *L'inégalité parmi les sociétés*, c'est Christophe Colomb qui est en quelque sorte à l'origine des mouvements de migration coloniale. En tant que grand explorateur il découvre l'Amérique, et permet par la suite la transposition du modèle de vie européen sur le territoire américain. Il explique ainsi que : « [...] la collision du Vieux Monde avancé et des sociétés du Nouveau Monde donc commence brusquement en 1492 avec Christophe Colomb [...] ».¹ Les notions de Vieux Monde avancé et de Nouveau Monde sont employées de manière régulière dans les ouvrages de Jared Diamond. Le Vieux Monde avancé se compose entre autre de l'Europe ainsi que d'une partie de l'Asie développée tandis que le Nouveau Monde se compose des sociétés indigènes comme les indiens d'Amérique ou les aborigènes d'Australie. Le mot « collision », est un terme fort que l'on emploie généralement dans le cadre d'un choc violent entre deux éléments. En employant ce terme, il sous-entend qu'il y a eu des répercussions et des dommages. La colonisation de l'Amérique par les européens est un événement historique qui occasionne une diminution de la démographie voir la disparition de la plupart des groupes indigènes d'Amérique.

Toutefois, le contact entre européens et indigènes le plus marquant de l'histoire est la première rencontre entre l'empereur inca Atahualpa et le conquistador espagnol Francisco Pizarro le 16 novembre 1532 à Cajamaraca. L'histoire raconte la colonisation du Pérou qui commence par la capture de l'empereur Atahualpa par Pizarro. Cette collision est historiquement importante car elle soulève la question suivante : comment les espagnols, en infériorité numérique et en territoire inconnu, réussissent à dominer le peuple inca dirigé par Atahualpa? Les facteurs déterminants la capture de Atahualpa sont les mêmes qui déterminent l'issue de la majeure partie des collisions entre colons et indigènes. Jared Diamond part du principe où nous sommes tous égaux à l'origine et nous sommes tous issus de mutations génétiques qui font de nous

¹ DIAMOND Jared, *De l'inégalité parmi les sociétés* essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire, Vol. 1. Paris: Nouveaux Horizons; 2013, 695 p., p.67.

des Hommes. L'inégalité sociétaire concerne plus les moyens et la technologie. Les sociétés ressentent le besoin de développer certaines compétences plutôt que d'autres, ce qui nous amène aux inégalités qui prédéterminent l'issue des conflits entre colons et indigènes. De manière générale, les européens ressentent plus le besoin de développer leur technologie ce qui leur donne l'avantage par rapport aux indigènes. « La nécessité est la mère de l'invention. »¹ Autrement dit, il y a invention lorsqu'un besoin demeure insatisfait. Dans le cas de Pizarro il est expliqué que « Ses atouts militaires résidaient dans les épées, les fusils et les chevaux. A ces armes, les troupes d' Atahualpa, sans animaux, [...] n'avaient à opposer que des gourdins de pierre, des lances-pierres et leurs courtépintes. »²

Cet événement marquant illustre les facteurs qui amènent les européens à coloniser de nouvelles terres plutôt que les indigènes à coloniser l'Europe. Les technologies militaires avancées comprenant les fusils, les armes en acier et les chevaux, la technologie maritime, les maladies propres aux Européens, l'organisation politique et l'écriture sont, en résumé, les facteurs qui permettent aux Européens de dominer les indigènes d'autres territoires.³

Pour ce qui est de l'Australie, la domination européenne se ressent dans la relation que les colons entretiennent avec les aborigènes. Ils les considèrent comme étant sous-développés d'un point de vue technologique ce qu'ils associent à un retard intellectuel. Jared Diamond, quant à lui, justifie ce retard technologique non pas par l'intellectuel de ceux-ci mais par leur culture singulière. « [...] les aborigènes d'Australie, considérés dans leur ensemble, partageaient des caractéristiques idéologiques qui expliquent leur retard technologique : ils étaient – ou sont – prétendument conservateurs et vivaient dans un passé imaginaire, dans le temps onirique de la création du monde, au lieu de se focaliser sur les moyens concrets d'améliorer le présent. »⁴

Beaucoup pensent à l'origine que les premiers Hommes à mettre le pied sur le territoire australien s'y sont retrouvés par accident. Il y a plus de 30 000 ans que les premiers humains, appelés maintenant aborigènes, ont colonisé l'Australie. Le peuplement de l'Australie est sans doute mêlé à la première extinction de masse de grandes espèces animales par les Hommes. Il est important de s'intéresser à la colonisation par les premiers Hommes et notamment aux éventuelles répercussions liées à celle-ci. Depuis l'installation des aborigènes en Australie, le pays « [...] ne possède pas de mammifères de grande taille : les

1 DIAMOND Jared, De l'inégalité parmi les sociétés essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire, Vol. 1. Paris: Nouveaux Horizons; 2013, 695 p., p.246.

2 Ibid., p.75.

3 Ibid., p.81.

4 Ibid., p.257.

plus gros, les kangourous, ne dépassent guère 50 kilos. Mais elle en a connus autrefois, notamment des kangourous géants, des marsupiaux de type rhinocéros [...]. Elle possédait également un oiseau coureur proche de l'autruche d'environ 200 kilos, mais aussi des reptiles d'une taille impressionnantes, [...]. Tous ces géants d'Australie (la mégafaune) ont disparu après l'arrivée des humains. »¹ Ces extinctions de masse peuvent se justifier par deux explications, soit par la chasse destinée à l'alimentation des aborigènes, soit par l'arrivée de nouveaux germes que les mammifères de grande taille n'ont pas supportés. Les faits sont à mettre en parallèle avec la colonisation Anglaise. Les colons britanniques sont régulièrement blâmés pour le dérèglement de la biodiversité qu'ils ont engendré à plusieurs niveaux en Australie. Nous pouvons dire maintenant que la première phase de dérèglement de la biodiversité en Australie a commencé avec l'arrivée des aborigènes. La seconde est la résultante d'une seconde vague de migration : la colonisation britannique.

Depuis toujours, les européens ressentent le besoin de conquérir le monde. L'Australie est un cas d'étude particulier car les terres qui la constituent sont investies par les anglais très tardivement. La côte Est de l'Australie a été découverte par l'explorateur portugais Cristovao de Mendonça, en 1522. Mais ce n'est que le 20 avril 1770 que pour la première fois, le sud-est a été atteint. C'est l'explorateur James Cook qui est à l'origine de cet exploit. Le début de la colonisation est marquée en 1788 par la construction d'un centre pénitencier. Jared Diamond explique que « [...] la première flotte amena en Australie ses premiers colons européens, des condamnés ainsi que les soldats qui les gardaient. Les cargaisons de condamnés continuèrent jusqu'en 1868 et, dans les années 1840, elles comprenaient la plupart des colons européens. »² Sydney est la première ville à avoir été fondée mais quatre autres noyaux sont dispersés afin d'implanter des centres carcéraux de condamnés britanniques. Ces noyaux sont concentrés sur des sites côtiers qui portent les noms de Melbourne, Brisbane, Perth et Hobart. Ces cinq noyaux déterminent la configuration des Etats d'Australie. Ils sont devenus les noyaux de cinq colonies, gouvernées séparément par la Grande-Bretagne. Ils deviennent plus tard cinq des six Etats de l'Australie moderne.³

Les cinq colonies se sont implantées sur les côtes australiennes puisque ce sont des lieux plus facilement accessibles, l'intérieur du pays quant à lui reste compliqué à dompter pour les britanniques.

1 DIAMOND Jared, De l'inégalité parmi les sociétés essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire, Vol. 1. Paris: Nouveaux Horizons; 2013, 695 p., p.41.

2 DIAMOND Jared, Effondrement: comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie, Paris: Gallimard; 2013, 873 p., p.445.

3 Ibid.

Quant au parc national Uluru-Kata Tjuta, les colons mettent 84 années à découvrir les deux monuments qui se situent à plus de 21.000 km de Sydney au milieu du désert australien.

Dans les années 1870, une série de bases sont construites afin de relier Adélaïde à Darwin par une ligne de télégraphe (Diagonale du nord-est au sud-ouest). C'est ainsi que la ville actuelle de Alice Spring, ville la plus proche du parc national est née. Deux ans après, l'explorateur européen Ernest Giles découvre Kata Tjuta et c'est seulement le 19 juillet 1873 que William Gosse devient le premier européen à atteindre Uluru. Pendant la deuxième moitié des années 1870 les explorations se multiplient afin de chercher des terres convenables pour les exploitations pastorales. Ils finissent par conclure que la zone est impropre à l'agriculture et à l'élevage. Après ce constat, seulement quelques scientifiques s'aventurent dans la région dans le but d'analyser les sols, les ressources minérales et de répertorier la faune ainsi que la flore présentent au sein de ce climat aride. En 1920, les terres autour de Uluru et Kata Tjuta, y compris celles qui font maintenant partie du parc national, sont déclarées comme réserve aborigène.

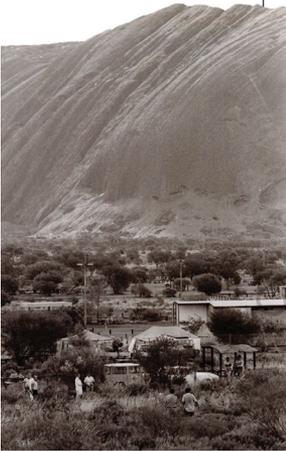
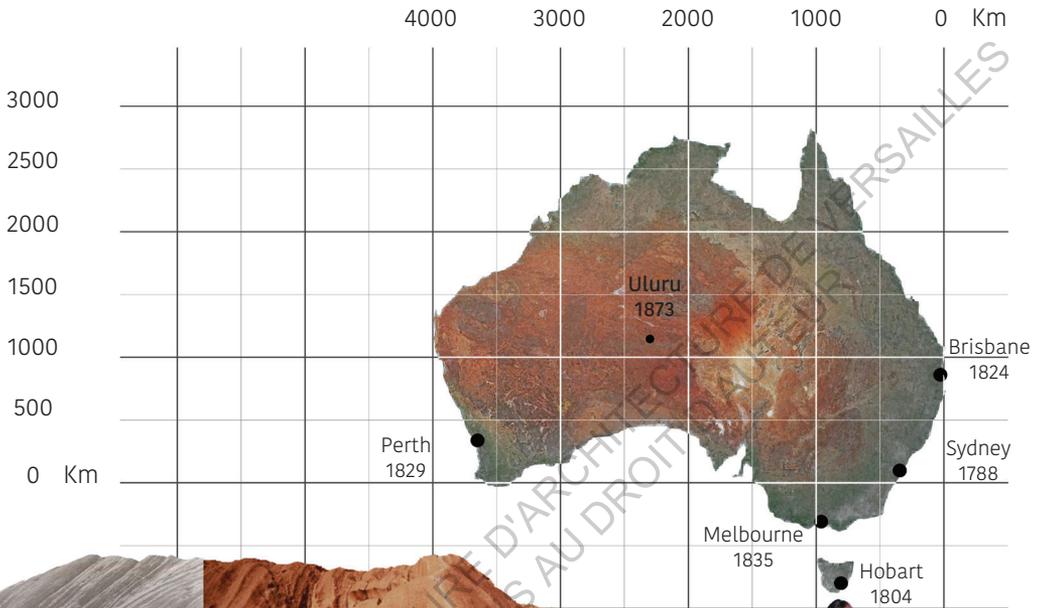
Dans les années 1930, des pasteurs essaient de s'installer près de la réserve. La sécheresse et le manque de pâturage crée un conflit avec les Anangu au regard de l'accès aux ressources. Les grandes sécheresses obligent les Anangu à désertifier la réserve pour se réfugier dans les villes et les propriétés pastorales. Les problèmes relationnels entre blancs et noirs sont conséquents et un aborigène tué par la police lors d'une altercation va effrayer beaucoup d'Anangu qui vont eux aussi quitter la réserve.

Dès 1936, une compagnie touristique va commencer à amener des touristes dans le secteur pour visiter Uluru et, dix ans après, la première route d'accès au monument est construite. Puis vient dans les années 1950 la création du parc national et s'ensuit le début des services de bus touristiques. Le rocher devient un symbole pour l'Australie, la visite d'Uluru est synonyme de pèlerinage pour les australiens. L'essor du tourisme pousse le gouvernement à amputer Uluru et Kata Tjuta de la réserve aborigène initiale et est maintenant géré par le gouvernement lui même. Puis les premiers baux d'hôtel sont accordés au sein du parc. La première piste d'atterrissage est construite à 30km au nord d'Uluru. Tout cet engouement autour du rocher décourage les Anangu. Ils sont poussés à vivre plus loin mais toujours en tant que chasseurs-cueilleurs nomades. A la fin des années 1950, une route est créée entre les deux monuments et la Kings Canyon Tours Company est fondée. Il s'agit de la première compagnie touristique qui propose des visites tout inclus. C'est en voyant la croissance touristique

Fig. 7

Progression coloniale sur le territoire australien :

Carte du pays avec les cinq premiers noyaux coloniaux
Photographies des constructions touristiques, de véhicules motorisés et de l'aéroport au pied de Uluru
Photographie de touriste sur Uluru



constante que dans les années 1970, les propriétaires traditionnels du site font part de leurs préoccupations concernant la profanation du site sacré d'Uluru. Ils demandent de l'aide au gouvernement pour sa protection.¹

RE-MODELER L'EXISTANT EN FONCTION DE L'HOMME EUROPÉEN

L'Homme européen, se sentant supérieur du fait de ses technologies plus avancées a toujours voulu dominer la nature en général ou les autres civilisations. Pendant des années les relations entre australiens blancs et aborigènes ont été compliquées. Elles sont aujourd'hui toujours sensibles. Un des leader aborigènes dans un discours affirme :

«Vous êtes les Nouveaux Australiens, mais nous sommes les Vieux Australiens. Nous avons dans nos artères le sang des Australiens d'origine, qui vivent dans ce pays depuis des milliers d'années. Vous n'êtes venu ici que récemment et vous nous avez pris de force nos terres. Vous avez presque exterminé notre peuple, mais il nous en reste suffisamment pour exposer le prétexte de votre revendication, en tant qu' Australiens blancs, à être une nation civilisée, progressiste, gentille et humaine ».²

Les relations entre colons et peuples autochtones débutent lors de la découverte de nouvelles terres par les européens. L'exploration de terres inconnues les conforte dans leur sentiment de supériorité. Ils ont l'occasion de comparer le développement des sociétés autochtones avec le leur. Leur supériorité européenne provient surtout du développement de certaines technologies comme la production alimentaire, l'industrialisation, la politique, l'alphabet et les armes. Les colons se sentent supérieurs au point où beaucoup d'australien blancs à l'époque, justifient ces inégalités de développement des civilisations par des propos racistes. « Quand on les interroge sur l' « arriération » culturelle de la société aborigène, beaucoup d'Australiens blancs ont une réponse simple : les insuffisances supposées des Aborigènes eux-mêmes. »³ Jared Diamond explique que de part la structure faciale des aborigènes ainsi que leur couleur de peau, « certains auteurs de la fin du XIX^e siècle y ont vu un chaînon manquant entre les singes et les hommes. »⁴ Il s'agit de la seule explication logique que donnent les colons anglais blancs à l'époque pour justifier la différence de développement

1 History of the park | Department of the Environment and Energy [Internet], [cité 10 janv 2020], Disponible sur: <https://www.environment.gov.au/topics/national-parks/uluru-kata-tjuta-national-park/culture-and-history/history-park>

2 PATTEN John Thomas, FERGUSON William, Aborigines claim citizen rights! : a statement of the case for the Aborigines Progressive Association / by J.T. Patten and W. Ferguson , Sydney: Publicist; 1938, 11p., P.3.

3 DIAMOND Jared, De l'inégalité parmi les sociétés essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire, Vol. 1. Paris: Nouveaux Horizons; 2013, 695 p., p.309.

4 Ibid.

entre les aborigènes et leur société.

James Cook découvreur des terres australiennes, est à l'origine de la colonisation de celles-ci et donc des répercussions qu'elle a eu sur les aborigènes. Or, malgré ce que l'on pense, James Cook n'est pas quelqu'un revendiquant la violence et la domination des peuples aborigènes.¹ Les marins, violents et souvent alcooliques, qui composent la flotte de l'explorateur apportent une image négative de la colonisation australienne. James Cook est un explorateur respectueux des aborigènes. Il n'hésite pas à sévir et punir l'équipage quand il est témoin de maltraitance ou de violences envers le peuple aborigène. Il cherche même à empêcher la propagation de maladies aux aborigènes en imposant des interdictions à ses propres hommes afin d'éviter l'infection des aborigènes. Les colons transportent également des animaux dans leur navire pour se nourrir bien sûr mais aussi en guise de cadeau aux peuples aborigènes. Richard Hough cite ce que James Cook écrit en juin 1773 à Ship Cove dans son journal des Maoris : « À notre honte de chrétiens civilisés, nous débauchons leur morale déjà trop encline au vice, et nous introduisons parmi eux des maux et peut-être des maladies qu'ils n'ont jamais connues auparavant et qui ne font que troubler cette heureuse tranquillité dont eux et leurs ancêtres jouissaient. Si quelqu'un nie la véracité de cette affirmation, laissez-le me dire ce que les autochtones de toute l'étendue de l'Amérique ont gagnée du commerce qu'ils ont eu avec les Européens. »²

Le contact avec les colons provoque diverses réactions chez les aborigènes. Un grand nombre d'entre eux suppose tout naturellement que les britanniques s'adapteront à leur mode de vie. C'est pourquoi, on ne note aucune tentative de leur part de repousser les envahisseurs. Les aborigènes leur proposent même de les aider et veulent leur montrer comment survivre dans la nature.³ Malgré le comportement pacifiste des habitants traditionnels, les relations entre colons et aborigènes sont d'office compliquées du fait de l'importation des composantes de la société européenne. Que ce soit d'ordre culturel, sanitaire ou moral, ces composantes affectent fortement le peuple aborigène. Jared Diamond écrit « L'Australie est aujourd'hui peuplée et gouvernée par 20 millions de non-aborigènes, pour l'essentiel d'origine européenne, [...]. La population aborigène a décliné de 80%, d'environ 300 000 à l'époque de la colonisation européenne à 60 000 en 1921. »⁴

1 FURNEAUX Tobias, Captain James Cook: A Biography by Richard Hough (1994) [Internet], [cité 16 juin 2019], Dispo- nible sur: <https://astrofella.wordpress.com/tag/tobias-furieux/>

2 HOUGH Richard, Captain James Cook, Hodder & Stoughton; 1784, 416 p.

3 GREER Germaine, Les aborigènes : Un peuple sans destin, Courrier international, oct 2007;(887):p.32-36, p.36.

4 DIAMOND Jared, De l'inégalité parmi les sociétés essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire, Vol. 1. Paris: Nouveaux Horizons; 2013, 695 p., p.330.

La réduction massive de la population aborigène commence de deux façons. Dans un premier temps, la colonisation européenne impacte sur le nombre d'aborigènes par l'introduction de maladies. Les aborigènes ne sont pas dotés du même système immunitaire et les nouvelles maladies introduites ont des répercussions majeures sur la démographie aborigène.¹

Dans un second temps, les relations entre colons et aborigènes deviennent tendues à partir du moment où les anglais s'implantent sur les terres aborigènes. Les colons vivent de façons européennes sans se préoccuper des aborigènes. Cela engendre des conflits d'intérêt autour de l'exploitation des ressources naturelles. Quand on pense aux aborigènes d'Australie on a tendance à les imaginer comme un peuple minoritaire reclus dans le désert à l'écart de tous. Cette image est liée au fait que les européens les ont exterminés involontairement ou volontairement. Ils les ont également chassé des régions les plus convoitées. Les colons, reproduisant leur schéma de culture britannique, ont besoin des zones les plus fertiles du territoire. Ces terres sont naturellement déjà occupées par les populations aborigènes qui pratiquent le mode de vie chasseurs-cueilleurs. La présence d'aborigène est vue comme un obstacle à l'activité des nouveaux arrivants et est source de conflits. Dans certains cas, l'installation des colons met en péril la survie des aborigènes, notamment pour l'accès à l'eau. En cas de monopolisation des points d'eau, les aborigènes se rebellent, car il s'agit d'un élément indispensable à leur survie. L'eau détient une symbolique importante dans leur religion. En cas de conflit, la manière la plus simple de procéder pour les colons est de tuer ou de chasser les aborigènes. Les plus pacifiste des aborigènes réalisent rapidement que leur seule chance de survivre est d'intégrer des exploitations pastorales et donc de se sédentariser.² Les seuls aborigènes qui réussissent à échapper à la pression des colons se situent dans des zones délaissées, qui sont pour les britanniques impossibles à dompter. Les Anangu, peuple du désert australien, n'ont pas eu de soucis quant à l'appropriation de leurs terres par les blancs. La problématique pour eux ne se pose que tardivement avec le développement du tourisme. Malgré l'absence totale de richesse dans le désert australien, les blancs ont quand même trouvé le moyen de perturber le site. Au début des années 1950, le gouvernement australien conclut un accord avec la Grande-Bretagne dans le but d'autoriser des essais nucléaires dans la zone. « Au total, une dizaine de test sont effectués entre 1953 et 1963. Afin de protéger les aborigènes des retombées nucléaires, une partie des Anangu du sud-

1 DIAMOND Jared, De l'inégalité parmi les sociétés essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire, Vol. 1. Paris: Nouveaux Horizons; 2013, 695 p., p.331.

2 MOIZO Bernard, GUILLAUME Henri, Être Aborigène aujourd'hui. Migrations, sédentarisation et changements identitaires dans le Nord-Ouest de l'Australie, Études rurales, 1990;120(1):p107-28, p.113.

ouest du désert a été déplacée dans une mission religieuse appelée Cundeelee, loin de leurs terres d'origine. » Une autre partie est cependant restée dans le désert et a été touchée par les retombées nucléaires. Cette « brume noire » a bien évidemment aussi contaminé la flore du secteur, élément important dans l'alimentation aborigène.¹

Les faits exposés auparavant montrent que les européens ne considèrent pas les aborigènes comme leurs égaux. Les colons n'ont jamais voulu faire l'effort de comprendre la multiplicité et la complexité de la culture aborigène.² Ils ont certes une civilisation plus développée mais ils ne l'ont cependant pas créée sur le sol australien.³ En effet, les anglais ont créé une société sur leurs propres terres en Europe puis ont importé sur le territoire australien les différentes technologies développées. « Tous ces éléments, ils les ont importés de l'extérieur : le cheptel, toutes les cultures, les techniques métallurgiques, les machines à vapeur, les fusils, l'alphabet, les institutions politiques et même les germes. Il s'agissait à chaque fois de produits finis, fruits de 10 000 ans de développement dans des milieux eurasiens. [...] Les européens n'ont jamais appris à survivre en Australie [...] sans la technologie eurasienne. » Pour une majeure partie des colons, les aborigènes ne sont que des Êtres sous-développés sans grand intérêt. Pour d'autres, il en est de leur devoir de les sauver de leur primitivité en les formant à la culture britannique et ce, dans le but d'éduquer ce qu'ils considèrent comme des « sauvages ».⁴ Effectivement, on ne parle pas du peuple aborigène comme « d'une société alphabétisée ni d'une société productrice de vivres ou industrielle. Mais il faut y voir le fruit direct des traits caractéristiques de l'environnement australien. »⁵ Les aborigènes ont eux, réellement créé des sociétés endémiques aux différentes régions d'Australie, ce qui n'est pas le cas des colons.

Les aborigènes ne sont plus les bienvenus sur les terres fertiles monopolisées par les colons blancs car ils ne leur sont d'aucune utilité. Quand les blancs ont continué à coloniser les terres australiennes, ils ont découvert des terres inadaptées pour l'agriculture mais exploitables pour l'élevage. C'est ainsi que beaucoup d'exploitations pastorales voient le jour. Ne supportant pas le climat aride et compte tenu du manque de travailleurs européens, les colons ont

1 MC Ali, The Spinifex People: Then and now [Internet], Right Now, 2019 [cité 11 déc 2019], Disponible sur: <http://rightnow.org.au/opinion-3/spinifex-people-then-now/>

2 GREER Germaine, Les aborigènes : Un peuple sans destin, Courrier international, oct 2007;(887):p.32-36, p.34.

3 DIAMOND Jared, De l'inégalité parmi les sociétés essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire, Vol. 1. Paris: Nouveaux Horizons; 2013, 695 p., p.332.

4 GREER Germaine, Les aborigènes : Un peuple sans destin, Courrier international, oct 2007;(887):p.32-36, p.32.

5 DIAMOND Jared, De l'inégalité parmi les sociétés essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire, Vol. 1. Paris: Nouveaux Horizons; 2013, 695 p., p.332.

besoin des aborigènes pour garder leurs moutons. De plus, ces derniers détiennent une pleine connaissance de l'environnement, du climat, de la faune et de la flore environnante.¹ Malgré la grande aide que prodigue la main d'œuvre aborigène, l'aspect social entre les deux camps est très particulier. « La situation raciale dans les stations pastorales imposait un système de ségrégation entre les autochtones et les européens. »²

« Les colons imaginaient qu'ils rachetaient une terre que les habitants d'origine n'avaient pas réussi à gérer de façon rationnelle et qu'ils pourraient la transformer en un nouveau Canaan. »³ Pourtant, comme énoncé dans le premier chapitre, la culture aborigène est en symbiose avec l'environnement australien. Le mode de vie chasseur-cueilleur et nomade des premiers habitants australiens tient compte tant des ressources renouvelables que du climat, ce qui contraste avec le mode de vie européen. Jared Diamond affirme que : « Lorsque le peuplement européen commença en 1788, l'Australie avait été peuplée pendant quarante mille ans par des aborigènes, qui avaient trouvé des solutions durables aux préoccupants d'environnement. »⁴ La culture britannique ainsi transposée sur un autre territoire inadapté à celle-ci a eu des répercussions négatives sur l'environnement du pays. L'Australie est un exemple rendant compte du déclin écologique et de l'altération des sociétés contemporaines, pour cause les australiens blancs ont un impact majeur sur l'environnement de leur pays.

Dès le début, la colonisation a été très compliquée de part les caractéristiques des terres australiennes. Les anglais ont longtemps importé de la nourriture car les cultures en Australie ne fournissent pas assez de denrées alimentaires. « La Grande-Bretagne dut envoyer des secours alimentaires aux colonies afin de nourrir les condamnés, leur gardes et leur gouverneurs. »⁵ Les terres australiennes sont si compliquées à dompter pour les britanniques que la production alimentaire en Australie se développe à partir de végétaux et d'animaux domestiqués importés. Ce n'est qu'à partir des années 1840 que l'Australie devient auto-suffisante et ne dépend donc plus des aides alimentaires britanniques. Ce début laborieux illustre les difficultés que les britanniques ont à apprivoiser les terres australiennes. Les relations amicales qu'entretiennent l'Australie avec la

1 DIAMOND Jared, Effondrement: comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie, Paris: Gallimard; 2013, 873 p., p446.

2 GO-SAM Caroll, The Mutitjulu experiment : a study of decentralised houses designed by Paul Pholeros - UQ eSpace [Internet] [BA Thesis], [Queensland]: The University of Queensland; 1997, p.64.

3 GREER Germaine, Germaine Greer: White Australians must embrace Aboriginal roots, The Guardian [Internet], 19 juin 2004 [cité 15 déc 2019]; Disponible sur: <https://www.theguardian.com/world/2004/jun/19/australia.bookextracts>

4 DIAMOND Jared, De l'inégalité parmi les sociétés essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire, Vol. 1. Paris: Nouveaux Horizons; 2013, 695 p., p.445.

5 DIAMOND Jared, Effondrement: comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie, Paris: Gallimard; 2013, 873 p., p445.

Grande-Bretagne, encore d'actualité, façonnent la politique australienne et de ce fait l'environnement du pays. Les anglais en arrivant sur des terres si différentes, cherchent à adapter le pays en fonction de leur culture d'origine. Or, ces valeurs britanniques se révèlent incompatibles avec l'environnement australien, certaines ont encore aujourd'hui des répercussions néfastes pour la biodiversité.¹ Le cas de la colonisation en Australie témoigne de l'importance d'importer certaines valeurs culturelles dans le but de recréer un environnement familier aux colons et ce, sans réfléchir à l'impact sur l'environnement. Afin de retrouver le confort acquis en Grande-Bretagne, il est essentiel pour les colons de réintroduire certains éléments comme l'élevage de moutons, les lapins et les renards, mais il est tout aussi nécessaire d'importer la végétation naturelle, les valeurs de la terre ainsi que l'identité britannique.

Les anglais importent en contrebande le mouton mérinos d'Espagne pour développer une production de laine australienne déjà omniprésente dans la culture anglaise. L'importation de mouton n'est pas adaptée à la nature du sol australien étant donné que l'élevage de mouton nécessite une surconsommation d'herbe. Elle engendre une exploitation minière² de la fertilité des terres, ce qui provoque l'épuisement de tous les éléments nutritifs présents dans le sol. Par conséquent, de nombreuses exploitations pastorales ont rapidement abandonnées leur site initial pour trouver d'autres prairies à convoiter. En résumé, la production de laine est inadaptée et est source d'une lourde dégradation de la terre.³

Il en est de même pour l'importation des lapins et des renards en Australie qui est synonyme de désastre environnemental. Ces deux animaux sont à l'origine de l'extinction ou du moins de la réduction démographique de la plupart des espèces de petits mammifères d'Australie. Depuis la prolifération des lapins, le gouvernement australien met tout en œuvre afin d'éliminer ou de réduire leur population. Des moyens coûteux sont mis en place afin de condamner leurs terriers pour réduire la population de lapin. C'est en introduisant une maladie, la myxomatose, qu'ils réussissent à réduire de 90% la population jusqu'à ce qu'ils s'accoutument et se reproduisent de plus belle.⁴

Les colonisateurs anglais n'appréciant pas la faune et la flore d'origine, cherchent à façonner le paysage australien en s'entourant de plantes et d'animaux européens qui leur sont familiers. Ils suppriment ainsi une partie de la végétation des terres australiennes dans le but de recréer un paysage plus

1 DIAMOND Jared, Effondrement: comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie, Paris: Gallimard; 2013, 873 p., p446.

2 Façon d'exploiter en épuisant les ressources comme s'il s'agissait de ressources vouées à s'épuiser.

3 DIAMOND Jared, Effondrement: comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie, Paris: Gallimard; 2013, 873 p., p447.

4 Ibid., p449.

britannique mais aussi afin d'utiliser les terres vierges de toute végétation à des fins agricoles. Cette volonté ne vient pas personnellement du peuple colonisateur mais plus des dirigeants. Jusqu'à il y a vingt ans, le gouvernement australien distribue des subventions afin d'encourager les propriétaires à défricher la végétation indigène de leurs terres. « Les fermiers et les hommes d'affaires pouvaient faire du profit en se contentant d'acheter des terres recouvertes de leur végétation naturelle et impropres à une agriculture durable, en défrichant, en plantant une ou deux céréales qui épuisaient les sols, puis en abandonnant la propriété. »¹ Ce fait montre assez bien le manque d'implication dans la lecture et l'analyse du territoire australien. Aujourd'hui, cette politique du défrichage a pour conséquence la raréfaction de certaines espèces de plantes reconnues comme uniques et en danger d'extinction. L'utilisation de bulldozer pour le défrichage de la végétation ainsi que la décomposition et la combustion de celle-ci produisent autant de gaz à effet de serre que les émissions totales dues aux véhicules à moteurs. Aujourd'hui, cette politique du défrichage est abandonnée mais l'Australie reste un pays défrichant énormément de végétation naturelle. Les conséquences liées au défrichage des terres sont un problème majeur qui touche autant l'appauvrissement des sols que la dégradation de la biologie marine. Le déversement des sols endommagés dans les eaux fluviales et côtières tue progressivement la Grande Barrière de corail, élément constituant un maillon de la biodiversité d'une valeur inestimable.²

Les européens en débarquant en Australie ont vu du potentiel avec les forêts verdoyantes, les océans gorgés d'une grande biodiversité et les vastes terres planes qui, de prime abord, ont l'air adapté à l'agriculture européenne. Or, ce que les anglais ne comprennent que tardivement, c'est que les ressources naturelles qui sont à l'origine abondantes se renouvellent très lentement à cause des terres peu fertiles. L'ancienneté des sols fait qu'ils ont pour la plupart perdu leurs éléments nutritifs. Depuis l'arrivée des colons britanniques, le peu de sols fertiles contribue de manière disproportionnée à la production agricole du pays. Cette faible proportion de terrains fertiles finit privé de leurs nutriments en raison de leur surexploitation. Afin de pallier à ce problème, les nutriments naturellement présents dans le sol sont remplacés artificiellement par des engrais. Par exemple, dans le sud-ouest de l'Australie, se trouve une zone agricole céréalière où les sols sont d'apparence très infertiles. « En réalité, la ceinture céréalière australienne est un gigantesque pot de fleurs dans lequel le sable ne fournit que le substrat physique et où il faut ajouter tous les éléments nutritifs. »³ Cette manière

1 DIAMOND Jared, *Effondrement: comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*, Paris: Gallimard; 2013, 873 p., p449.

2 Ibid., p.457.

3 Ibid., p438.

compulsive d'exploiter les ressources est la résultante des habitudes d'exploitation minière australienne. Le principe de l'exploitation minière consiste à puiser des ressources non-renouvelables jusqu'à épuisement de celles-ci.¹ Aujourd'hui, tandis que l'exploitation minière s'oppose à l'exploitation de ressources renouvelables. Les australiens exploitent toujours leurs principales ressources renouvelables (les forêts, le poisson et les terres arables) comme des ressources « minières ». La conséquence directe de cette surexploitation est l'épuisement complet des ressources renouvelables. La surexploitation étant supérieure à la vitesse de renouvellement des ressources, les forêts et les océans finissent par s'épuiser. Depuis la colonisation britannique en 1788, les colons ont défriché 40% des forêts existantes, 35% de celles-ci sont en partie endommagées et seulement 25% sont restées intactes. Malgré ces statistiques, le défrichement des forêts continue et dans certaines régions, il a même « [...] augmenté de 800% en seulement 3 ans (2014 - 2016 Végétation indigène bulletin scolaire) »² Il en est de même pour les ressources maritimes australiennes, comme précisé précédemment, les ressources naturelles en Australie ont une capacité de renouvellement plus lente que la normale. Toute la biodiversité étant reliée, en cas de surexploitation des terres, elles sont de moins en moins fertiles et ainsi la production des océans est plus faible car elle dépend elle-même de l'apport nutritifs des terres. C'est ce qui se passe en Australie depuis l'arrivée des colons, quand une découverte de ressource exploitable a lieu, tous les efforts se concentrent sur celle-ci jusqu'à sa disparition. « L'histoire de l'Australie est marquée par la pêche marine trop intensive : on exploite comme une mine un stock jusqu'à ce qu'il tombe à des niveaux faibles et dès lors dénués d'intérêt économique; puis on découvre une nouvelle pêche et on l'exploite jusqu'à ce qu'elle disparaisse elle aussi au bout de quelque temps. »³

Pour façonner le paysage, les australiens blancs adoptent des politiques d'immigration afin de contrôler la démographie du pays. La densité démographique de l'Australie est très faible en comparaison avec les pays asiatiques à proximité qui sont eux, surpeuplés. Après la Seconde Guerre Mondiale, les australiens, traumatisés par leurs conflits contre les Japonais ont adopté une politique d'immigration. Cela a permis d'ouvrir les frontières et d'augmenter la population du pays en attirant des immigrés en Australie dans les années 1950 et 1960. Une fois de plus, les australiens veulent contrer le cycle naturel des choses, ils n'ont pas su traduire et comprendre la faible densité du territoire. Quand on lit les

1 DIAMOND Jared, Effondrement: comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie, Paris: Gallimard; 2013, 873 p., p.435.

2 MORRIS Kaleesha, We are people of the past, present and future | [Internet], [cité 10 janv 2020], Disponible sur: <https://indigenous.com.au/we-are-people-of-the-past-present-and-future/>

3 DIAMOND Jared, Effondrement: comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie, Paris: Gallimard; 2013, 873 p., p.464.

différents faits énumérés précédemment, on peut comprendre que la faible densité de peuplement du territoire est en corrélation avec le cycle de renouvellement des ressources. « Etant donné les réserves d'eau limitées et le potentiel limité de production alimentaire, elle n'a pas la capacité de supporter une population significativement plus nombreuse. »¹

Lorsque les britanniques arrivent sur le sol australien et constatent le retard technologique des habitants traditionnels, ils ne prennent pas en compte leur présence. Ils traduisent ce retard comme la résultante de l'absence d'intelligence et de ce fait n'essaient pas de comprendre leur culture. Lorsqu'ils se rendent compte de la complexité de la culture aborigène et que « [...] ces peuples constituaient environ sept cents communautés linguistiques, ces groupes ne représentaient déjà plus que quelques poignées d'individus. »² L'Australie se caractérise singulièrement par son peuple initial, sa géographie, son climat, sa géologie, sa faune, sa flore et tout ce qui la compose. Les colons britanniques voient en l'Australie le prolongement de la Grande-Bretagne et tentent d'imposer à l'Australie une culture qui n'est pas la sienne. Jared Diamond qualifie l'Australie comme étant « [...] plus britannique que la Grande-Bretagne elle-même, par son architecture et ses attitudes. »³ L'importation de la culture britannique a laissé des séquelles sur les sols et les océans australiens. Le sur-pâturage des moutons, la prolifération des lapins, le défrichage, l'épuisement nutritif et les politiques adoptées ont eu de graves répercussions sur l'équilibre environnemental australien. Kaleesha Moris, grande activiste aborigène affirme que : « L'Australie a un «taux d'extinction [espèce] exceptionnellement désastreux qui est le plus élevé au monde pour les mammifères.»⁴ La transposition de la culture anglaise sur le territoire australien rend compte de l'inacceptation de l'environnement australien par les anglais. La répartition démographique en atteste : «[...] l'Australie est le pays le plus urbain au monde : 58% de sa population est concentrée dans cinq grandes villes. »⁵ Les australiens blancs essaient de vivre dans les terres mais finissent par fuir de plus en plus l'environnement australien. « Les colons se sont maintenant retirés sur la plage où ils ont initialement débarqué ; l'intérieur reste indomptable.»⁶

1 DIAMOND Jared, Effondrement: comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie, Paris: Gallimard; 2013, 873 p., p454.

2 GREER Germaine, Les aborigènes : Un peuple sans destin, Courrier international, oct 2007;(887):p.32-36, p.34.

3 DIAMOND Jared, Effondrement: comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie, Paris: Gallimard; 2013, 873 p., p452.

4 MORRIS Kaleesha, We are people of the past, present and future

5 DIAMOND Jared, Effondrement: comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie, Paris: Gallimard; 2013, 873 p., p444.

6 GREER Germaine, Germaine Greer: White Australians must embrace Aboriginal roots, The Guardian

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



LA COLONISATION, FACTEUR DE MUTATION CULTURELLE POUR LES ABORIGÈNES

Les deux chapitres précédents apportent une compréhension du Parc National Uluru-Kata Tjuta, de la culture Anangu ainsi que du passé colonial de l'Australie. Ce chapitre restreint le champ de vision afin de traiter la colonisation comme facteur de mutation culturelle. Il est évident quand on regarde la situation actuelle des aborigènes d'Australie que la mutation culturelle a été plus grande de leur côté plutôt que du côté des australiens. Cette partie traite de la nouvelle culture hybride des aborigènes qui a certes subi d'énormes changements mais dont il reste des habitudes culturelles encore bien ancrées

Cette partie traite de la résistance du mode de vie des Anangu qui va générer une hybridation culturelle. Afin de faire face aux changements amenés par les colons britanniques les aborigènes se modèlent une nouvelle culture hybride. L'essence de cette nouvelle culture résulte de nombreuses années d'influence occidentale, à travers l'initiation aux technologies et à l'architecture occidentale. Comme énoncé dans le chapitre précédent, les britanniques ont eu des effets néfastes sur les aborigènes. Après cette vague de colonisation inhumaine, un retour de conscience a lieu dans les années 1980. S'en suit un désir d'accompagnement du peuple aborigène dans leur transition culturelle. Le terme d'« hybridation » employé dans cette partie rend compte de la résistance de la culture aborigène qui doit appréhender la culture anglo-australienne puis s'y adapter. Malgré l'impact lié aux différences culturelles majeures, les Anangu réussissent à maintenir quelques grandes lignes de leur mode de vie.

FAMILIARISATION PROGRESSIVE AUX INFRASTRUCTURES COLONIALES

Les aborigènes ont côtoyé plusieurs infrastructures que les européens ont importées. C'est au contact de ce nouvel environnement que les aborigènes se familiarisent progressivement avec l'architecture et les technologies anglo-saxonnes. Les missions religieuses tiennent un rôle important dans la mutation culturelle aborigène. Une mission religieuse est un camp offrant de multiples avantages pour les aborigènes. Elles constituent, en premier lieu, une protection vis à vis des australiens malintentionnés. Les conditions de vie sont également un argument majeur pour les aborigènes car elles y sont meilleures. De grands abris, des sanitaires ainsi que de l'eau courante sont disponibles pour tous. Une

Fig. 8
Illustration de la nouvelle identité
aborigène

Photographies montrant l'évolution de
l'habitat aborigène
Photographie de trois aborigènes avec
des technologies importées
Photographie d'un camp à proximité
d'une exploitation pastorale
Tableau d'une mission religieuse

école est aussi mise à disposition et permet aux enfants ainsi qu'aux adultes qui le désirent de recevoir les bases de l'éducation anglaise.¹ Néanmoins, certaines missions sont plus synonymes d'endoctrinement et de travaux forcés. Il y est encouragé la création de jardin et c'est ainsi que les aborigènes apprennent à cultiver leur nourriture au lieu de la cueillir. Les missions encouragent également l'abandon de la culture traditionnelle.² De ce fait, chez les aborigènes : « L'éducation catholique a remplacé la discipline des rites initiatiques et l'étude de la nature. »³ Germaine GREER insiste sur le fait que les missions participent à l'effacement de la culture aborigène. Aujourd'hui, la nouvelle génération est incapable de survivre avec les simples ressources de la terre tandis que les hommes qui ont gardé la capacité de chasser, pêcher et cueillir inspirent le respect. Afin d'illustrer l'influence des missions religieuses dans la culture aborigène, prenons l'exemple du déplacement des Anangu suite aux essais nucléaires des années 1950. Comme abordé dans le précédent chapitre, une partie du peuple Anangu est forcée de quitter leurs terres en raison d'essais nucléaires. La culture et le mode de vie aborigène subissent de lourdes séquelles suite au transfert des Anangu dans des missions religieuses. C'est au début des années 1980 que les anciens Anangu constatent les effets néfastes de la culture anglo-australienne (alcool, malbouffe, disparition progressive de leur culture) sur leur peuple. Ils quittent la mission et reviennent sur les terres traditionnelles.⁴ Les aborigènes qui ont fréquentés les missions ont une influence sur ceux des exploitations pastorales car ils ont conservé une vie cérémonielle très active en comparaison avec les aborigènes employés en station pastorale qui eux ont perdu la plupart des rituels traditionnels au fur et à mesure de leur sédentarisation.⁵

En dépit de leur sédentarisation, de plus en plus accrue, les aborigènes continuent à pratiquer la mobilité et résident à plusieurs endroits, les exposant à de nombreuses architectures et à des opportunités d'emploi. En 1965, malgré les mauvaises conditions de vie et de travail.⁶ Plus d'un tiers de la population aborigène fait parti d'une exploitation pastorale ou agricole.⁷ De nombreux Anangu résidant à Mutitjulu font le choix d'intégrer de façon périodique des

1 MOIZO Bernard, GUILLAUME Henri, Être Aborigène aujourd'hui. Migrations, sédentarisation et changements identitaires dans le Nord-Ouest de l'Australie, Études rurales, 1990;120(1):p107-28, p.118.

2 NOYCE Philip, Rabbit Proof Fence, Becker Entertainment; 2003.

3 GREER Germaine, Les aborigènes : Un peuple sans destin, Courrier international, 30 oct 2007;(887):p.32-34.

4 MC Ali, The Spinifex People: Then and now [Internet], Right Now, 2019 [cité 11 déc 2019], Disponible sur: <http://rightnow.org.au/opinion-3/spinifex-people-then-now/>

5 MOIZO Bernard, GUILLAUME Henri, Être Aborigène aujourd'hui. Migrations, sédentarisation et changements identitaires dans le Nord-Ouest de l'Australie, Études rurales, 1990;120(1):p107-28, p.118.

6 Ibid., p.114.

7 GO-SAM Caroll, The Mutitjulu experiment : a study of decentralised houses designed by Paul Pholeros - UQ eSpace [Internet] [BA Thesis], [Queensland]: The University of Queensland; 1997, p.60.

exploitations pastorales. On parle ici de période car ces mouvements dépendent des saisons. Durant les bonnes saisons, les Anangu ont peu d'intérêt à résider de manière permanente dans des exploitations pastorales. Tandis qu'en période de sécheresse prolongée, s'étendant parfois sur plusieurs années elles constituent une aide utile à la survie de la tribu. Le mode de vie pastorale offre une certaine liberté, un meilleur régime alimentaire et un salaire supérieur aux autres emplois disponibles. C'est en intégrant ce genre d'exploitation que le processus de mutation culturelle commence. Leur mode de vie se modifie progressivement en s'exposant aux nouvelles technologies et à une nouvelle culture. Les peuples aborigènes sont confrontés à l'architecture conventionnelle. Certaines exploitations pastorales autorisent les femmes Anangu à entrer en tant que domestiques dans le foyer familial. Ceci leur permet de s'imprégner de l'architecture anglo-australienne. Il est évident que ce genre d'expériences est facteur de changement culturel pour certains aspects de la vie traditionnelle. Cela explique en partie l'attrait de nombreux groupes aborigènes pour les maisons conventionnelles.¹ Malgré l'influence qu'ont eu les missions religieuses et les exploitations pastorales, les Anangu veulent conserver leur culture. Quand ils en ont l'occasion, ils quittent les infrastructures européennes pour retourner à leur mode de vie traditionnel et transmettre Tjukurpa aux nouvelles générations.²

ACQUISITION DES TECHNOLOGIES MAIS RÉSISTANCES DE LA CULTURE

Au-delà d'être confronté à l'architecture anglo-australienne qui les encouragent à se sédentariser, de nombreux aborigènes sont confrontés aux technologies occidentales par le biais de leur emploi pastoral. Par conséquent, ils acquièrent des connaissances en tant qu'éleveurs, mécaniciens, jardiniers, bouchers, cuisiniers, cavaliers et domestiques. Les femmes effectuent des travaux domestiques comme préparer les repas, nettoyer le foyer, faire la lessive, le repassage.³ Les aborigènes font preuve d'une grande capacité d'adaptation. « En outre, les populations qui, il y a peu de temps encore, étaient technologiquement primitives – comme les aborigènes d'Australie et les Néo-Guinéens – maîtrisent sans difficulté les techniques industrielles pour peu que l'occasion leur en soit donnée. »⁴ Malgré l'exposition aux comportements occidentaux, la culture aborigène

1 GO-SAM Caroll, The Mutitjulu experiment : a study of decentralised houses designed by Paul Pholeros - UQ eSpace [Internet] [B.A Thesis], [Queensland]: The University of Queensland; 1997, p.3.

2 UNESCO, 447bis ICOMOS Parc national d'Uluru-Kata Tjuta [Internet], 1994 [cité 16 juin 2019], Disponible sur: <https://whc.unesco.org/fr/list/447/>, p.3.

3 GO-SAM Caroll, The Mutitjulu experiment : a study of decentralised houses designed by Paul Pholeros - UQ eSpace [Internet] [B.A Thesis], [Queensland]: The University of Queensland; 1997, p.60.

4 DIAMOND Jared, De l'inégalité parmi les sociétés essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire, Vol. 1. Paris: Nouveaux Horizons; 2013, 695 p., p.16.

persiste et les aborigènes ne s'accaparent pas les habitudes occidentales après leur travail, en rentrant sur le camp. La zone désignée pour le camp d'aborigène se situe généralement à une certaine distance de la ferme pastorale. Leurs conditions de vie dans les exploitations pastorales dépendent des propriétaires de l'exploitation et des moyens qu'ils déploient pour leurs employés aborigènes. La réglementation du gouvernement impose aux exploitants de fournir un abri minimum pour ses employés. Malgré cela seulement trois exploitations sur trente le fournissent. Dans le cas où des logements corrects sont fournis aux aborigènes, ils sont utilisés uniquement dans le but de stocker leurs effets personnels. Les aborigènes vont les occuper uniquement par temps humide. Caroll Go-Sam écrit dans sa thèse que : «[...] les habitudes de sommeil suivaient normalement la ligne traditionnelle avec tous les membres de la famille blottis au sol avec des chiens éparpillés entre eux»¹ Ce fait montre que le lien qu'entretiennent les Anangu avec leur environnement reste toujours essentiel dans leur quotidien. Dans la majorité des exploitations pastorales, les employés aborigènes conservent leurs abris et leurs habitudes traditionnelles.

Les aborigènes au contact de la culture britannique importée ne ressentent pas le besoin de posséder toutes les technologies occidentales. Un tri est fait pour certains acquis technologiques qui ne sont pas pertinents pour eux. Les aborigènes ont un rapport avec les objets particuliers car ils ont tendance à ne pas être attaché à l'aspect matériel des choses. Pour cause, leur mode de vie nomade les oblige à se déplacer avec le strict nécessaire. S'il ne s'approprie pas certaines technologies ce n'est pas lié à un déficit intellectuel, puisqu'on a vu précédemment qu'ils se forment rapidement auprès des australiens blancs. Il s'agit donc d'un choix délibéré de leur part. « Les peuples autochtones étaient exposés à tous les styles de vie européens. »² et s'ils choisissent de ne pas adopter certaines technologies c'est tout simplement parce qu' «[...] ils n'aspiraient pas à une existence matérialiste. »³ Le mode de vie traditionnel des chasseurs-cueilleurs n'est pas adapté à la société de consommation actuelle car il ne permet pas l'accumulation de biens. Il est donc courant de voir des vêtements abandonnés, des matelas dégradés, des radiocassettes cassées ou des voitures calcinées autour des communautés aborigènes. Ce qui peut paraître paradoxal quand on pense que les aborigènes se considèrent comme gardiens de leur terre. Mais il est vrai que : « Ce mode de vie ne reconnaît pas la valeur (purement

1 GO-SAM Caroll, The Mutitjulu experiment : a study of decentralised houses designed by Paul Pholeros, 1997, p.52.

2 Ibid., p.62.

3 Ibid.

conceptuelle) de l'argent. »¹

Et Germaine Greer nous donne un exemple surprenant :

« Un jour, Emily Kngwarreye² demanda à l'un de ses clients de lui donner une voiture pour son neveu, en paiement de l'un de ses tableaux. Le client accéda à sa requête, et Emily Kngwarreye offrit la voiture à son neveu. Trois semaines plus tard, le client apprit que le neveu avait vendu la voiture neuve pour 300 dollars australiens seulement. Irrité, il demanda à Emily Kngwarreye les raisons du geste de son neveu. "Il n'avait besoin que de 300 dollars", lui répondit-elle. Le capitalisme n'est pas en mesure d'appréhender des gens comme eux – sauf pour faire de l'argent sur leur dos. Signalons que, aujourd'hui, un tableau d'Emily Kngwarreye vaut bien plus qu'une voiture. Mais elle avait pourtant choisi de vivre les derniers mois de sa vie sur son lit de fer, à l'abri d'une bâche, loin du confort de la société de consommation, dans son propre pays. »³

L'exemple cité illustre le décalage entre les deux cultures, l'une matérialiste et l'autre non. Les aborigènes au contact d'une culture étrangère restent fidèles aux grandes lignes dictées par leurs traditions.

La voiture en revanche est un élément hautement considéré par les Anangu car elle fait écho à un aspect majeur de la culture aborigène : la mobilité. Elle est l'élément le plus convoité de la technologie européenne. L'homme aborigène pense l'habitat comme un réseau plus que comme un seul et unique domicile. Depuis 1975, l'accès aux véhicules motorisés leur permet de se rendre de communauté en communauté plus simplement. La voiture aide également les petits groupes tribaux à se regrouper lors de rassemblements culturels importants. « Les données sur la population de Mutitjulu indiquent que les personnes qui utilisent des véhicules à moteur conservent encore des schémas de forte mobilité par rapport aux modes de vie plus sédentaires de leurs homologues occidentaux. »⁴ La voiture constitue un atout pour la mobilité du peuple aborigène. Elle simplifie aussi la chasse des kangourous et, de ce fait, facilite l'accès à la nourriture.

Toutes les technologies ne sont pas adoptées par les Anangu, en revanche certains matériaux sont facilement intégrés à leurs habitudes. Les matériaux naturels sont en partie remplacés par des produits européens manufacturés

1 GREER Germaine, Les aborigènes : Un peuple sans destin, Courrier international, 30 oct 2007;(887):p.32-36, p.36.

2 Artiste célèbre et reconnue pour son art aborigène australien contemporain.

3 GREER Germaine, Les aborigènes : Un peuple sans destin, Courrier international, 30 oct 2007;(887):p.32-36, p.36.

4 GO-SAM Caroll, The Mutitjulu experiment : a study of decentralised houses designed by Paul Pholeros, 1997, p.97.

pouvant s'intégrer aux systèmes ethno-architecturaux traditionnels. Des matériaux tel que la tôle, les barres de fer, la toile, le bois usiné sont progressivement intégrés dans l'architecture aborigène.¹ Par exemple, l'intégration innovante de bâches en plastique dans la construction de wiltja est une petite révolution architecturale. Cette technologie occidentale permet de compléter l'ingéniosité des constructions traditionnelles en leur apportant une meilleure imperméabilité, une accélération du processus de construction et une prolongation de la durée de vie de la structure.² Le wiltja mélangé à la technologie occidentale a longtemps été le type d'abri le plus répandu avant l'impératif gouvernemental de fournir aux aborigènes des abris fixes.

SÉDENTARISATION ACCÉLÉRÉE PAR LES POLITIQUES DE LOGEMENTS

A partir des années 1950, des politiques concernant l'égalité des droits des aborigènes se succèdent. Mais ce n'est qu'en 1967 qu'ils obtiennent la citoyenneté et reçoivent certains droits fondamentaux comme l'accès aux aides sociales et l'égalité salariale.³ Le retour de conscience des australiens blancs fait que les problèmes de santé publique des aborigènes sont enfin pris en compte.

La situation des aborigènes après la colonisation n'a fait que se dégrader. Le déclin de leur état de santé dans les colonies et les exploitations pastorales deviennent une des préoccupations politiques du gouvernement. En 2010, selon l'Australian Institute of Health and Welfare, l'espérance de vie des aborigènes était inférieure de 11,5 années chez les hommes et de 9,7 années chez les femmes par rapport au reste de la population. De nombreux facteurs sont en cause : les difficultés d'accès aux soins, les addictions diverses, la dé-sociabilisation liée au chômage et les conditions précaires de logement (surpopulation, insalubrité, absence de sanitaire,...)⁴ La situation de la majorité des aborigènes est considérée par l'État comme précaire car ils se logent dans des abris auto-construits, pratique généralement utilisée par des sans-abris. Le premier chapitre traitant de la culture et de l'ethno-architecture aborigène prouve qu'ils ne se considèrent pas comme sans-abris.

L'État décide en 1976 de restituer une partie des terres aux habitants

1 MEMMOTT Paul, Gonyah, Goondie + Wurley: the Aboriginal architecture of Australia, St Lucia, Qld: University of Queensland Press; 2007, 412 p., p.17.

2 GO-SAM Caroll, The Mutitjulu experiment : a study of decentralised houses designed by Paul Pholeros - UQ eSpace [Internet] [BA Thesis], [Queensland]: The University of Queensland; 1997, p.133.

3 MOIZO Bernard, GUILLAUME Henri, Être Aborigène aujourd'hui. Migrations, sédentarisation et changements identitaires dans le Nord-Ouest de l'Australie, Études rurales, 1990;120(1):p107-28, p.119.

4 HAMEL Gwénaëlle, Situation des Aborigènes australiens : inégalités sociales et réponses politiques, Informations sociales, 30 juill 2012;n° 171(3):p70-8.

traditionnels et nombreux sont ceux qui retournent vivre sur leurs terres ancestrales. Puis, fin des années 1970, le gouvernement applique des politiques de logement. Il propose de mettre en place des villages communautaires dans lesquels les habitants ont l'opportunité de développer des entreprises avec l'aide financière de l'État.¹ Le gouvernement australien s'engage également à fournir des maisons au peuple aborigène dans le but d'améliorer leur niveau de vie.² Néanmoins, aussi positives qu'elles ont pour but de l'être, les politiques de logement encouragent les aborigènes à se désengager de leur culture. Les comportements sociaux et identitaires sont menacés par l'urbanisme et l'architecture d'influence occidentale. La culture australienne blanche éloigne toujours un peu plus les aborigènes de leur culture initiale. Certains groupes aborigènes résistent cependant à la pression politique et réussissent à conserver de nombreuses valeurs culturelles. Pour les autres, les politiques de logement accélèrent le processus de mutation culturelle. Le gouvernement invite différents acteurs, comme des architectes et des organismes aborigènes à aider pour l'application de cette nouvelle stratégie. Cependant, le choix de logements proposés aux Anangu est assez limité.³

LA SÉDENTARISATION DES ANANGU

La plupart des membres de la communauté de Mutitjulu vivaient auparavant aux alentours du parc. C'est à la fin des années 1960 que des hommes âgés et leurs familles commencent à pratiquer une forme de résidence plus permanente à Mutitjulu.⁴ En 1986, une étude réalisée par le CLC⁵, compte 22 ménages au total dont 19 dans la communauté de Mutitjulu et 3 à Yulara, le village touristique situé au Nord du Parc National. Il ressort que différents types de structures d'habitation sont utilisées. Entre 1986 et 1987, les six premières maisons commandées par l'État et pensées par l'architecte Paul Pholeros sont construites. Elles viennent s'ajouter à des cabanes en fer ainsi qu'à des wiltja. La majorité des logements à l'époque ne disposaient pas d'équipement tel que l'eau courante, l'électricité et des sanitaires ce qui n'est plus vrai actuellement. L'apport de ces équipements débute avec la commande publique des six premières maisons. L'accès à l'électricité encourage les Anangu à se familiariser avec un ensemble d'équipements importés tel que le lave linge, les téléviseurs,

1 MOIZO Bernard, GUILLAUME Henri, Être Aborigène aujourd'hui. Migrations, sédentarisation et changements identitaires dans le Nord-Ouest de l'Australie, Études rurales, 1990;120(1):p107-28, p.119.

2 GO-SAM Carroll, The Mutitjulu experiment : a study of decentralised houses designed by Paul Pholeros - UQ eSpace [Internet] [B.A Thesis], [Queensland]: The University of Queensland; 1997, p.57.

3 Ibid., p.134.

4 Ibid., p.95.

5 Central Land Council, autrement dit le conseil central du territoire.

le chauffage et la lumière. Ces deux derniers étaient à l'époque obtenus grâce au feu présent dans chacune des wiltja.

Aujourd'hui, la communauté de Mutitjulu se sépare en deux parties. Une partie à l'ouest est appelée « Rangerville », elle loge les rangers qui s'occupent du parc. L'autre partie constitue la grande majorité de la communauté. Elle mélange tous les types de métiers. Les rangers peuvent être blanc, aborigène ou métisse. Ils vivent dans des logements de fonction fournis par le gouvernement australien. L'ensemble des personnes habitant la communauté vivent en harmonie les uns avec les autres ; aucun problème de racisme n'est relevé. Martha Coomber, du bureau au service des visiteurs vit à Rangerville. Elle est blanche mais s'identifie comme aborigène du Queensland. Elle est mariée à un ranger qui est quant à lui Anangu. D'après son témoignage, aucune forme de ségrégation raciale existe, la division spatiale du village est plus d'ordre professionnel. Une partie de Mutitjulu qu'ils appellent « Mutitjulu Heights » est composée de logement de fonction pour les employés au service de la communauté. Les médecins, infirmiers, professeurs y vivent. Les logements sont également accessibles pour un Anangu occupant un emploi communautaire.¹

Des infrastructures communautaires sont regroupées dans la partie au nord du village. On y trouve un magasin général, une école primaire, une garderie, un centre de loisir, un garage, un centre d'éducation pour adulte, un centre de santé et un poste de police. Des équipements sportifs sont mis à disposition des Anangu, un terrain de tennis, un terrain de basket, un ovale de football et dernièrement une piscine municipale a été construite. Malgré la loi Tjukurpa qui est toujours d'actualité dans la communauté des Anangu, il est étonnant de voir qu'une église fait partie des infrastructures majeurs de la communauté.

L'inscription des enfants aborigènes en établissement scolaire est devenu obligatoire pour les Anangu. Néanmoins, des efforts sont faits pour préserver les coutumes traditionnelles, y compris les langues traditionnelles. Les élèves utilisent le Pitjantjatjara comme première langue. Les établissements scolaires soutiennent, dans l'ensemble, une éducation connectée aux valeurs des Anangu.² A partir du collège, les filles et les garçons entrent dans des établissements séparés car la culture Anangu encourage la séparation des sexes.

Dans la communauté de Mutitjulu, toutes les constructions se ressemblent, à l'exception des maisons conçues par Paul Pholeros. Martha Coomber témoigne : « Toutes les maisons semblent avoir le même vieux design

1 COOMBER Martha, Entretien au sujet de la communauté de Mutitjulu, 2019.

2 Mutitjulu community | Australian Institute of Aboriginal and Torres Strait Islander Studies [Internet], [cité 10 janv 2020], Disponible sur: <https://aiatsis.gov.au/exhibitions/mutitjulu-community>

Fig. 9

Construction de Mutitjulu et rapport à l'environnement :

Photographie d'un Anangu peignant à l'extérieur

Photographie de l'école pour adulte

Vue satellite de Uluru et de la communauté de Mutitjulu

Vue satellite de Mutitjulu montrant l'organisation et les infrastructures

Publicité « Kindstrand »

Assemblage de photographies qui montre l'évolution du logement en cas de manque de place.

4 3 2 1 0 km



0 km



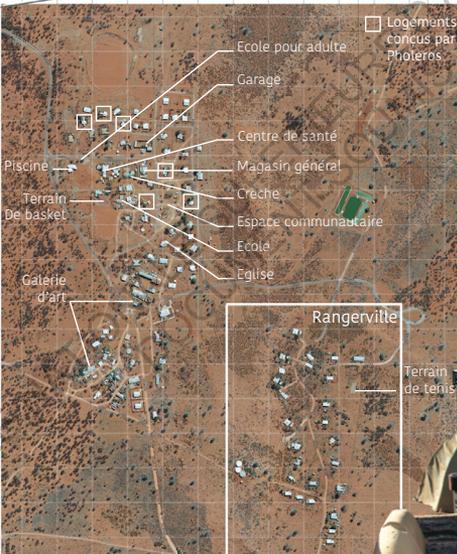
1

2

3

4

1000 800 600 400 200 0 m



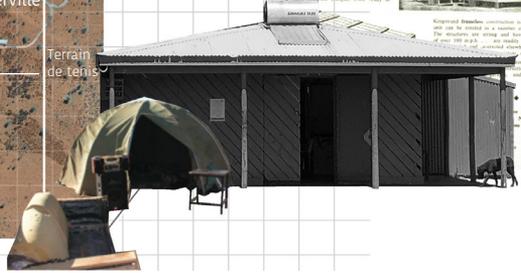
ECOLE

KINGSTRAND
the frameless building with the load bearing walls

Goes up FAST!
NO COLUMNS
NO FRAME WORK

Goes up EASILY!
WITH ONLY A SPANNER AND A SCREWDRIVER

Kingstrand Buildings constructed in 100% aluminium and can be erected in a matter of minutes during the summer hot season and have inherent load capacity of over 1000 kg/m² - can readily resist fire, wind and other building



de boîte. Ma propre maison est une maison construite en parpaing standard pas cher. Elle se compose de deux chambres, d'une salle de bain, de WC, d'une douche à l'arrière et d'une cuisine, salle à manger combinée à l'avant. »¹ Les bâtiments de la communauté sont tous similaires. Ils se composent d'un mélange de murs en maçonnerie et de mur de remplissage en tôle ondulée type « Kingstrand ». La première génération de maisons métalliques préfabriquées est appelée « Kingstrand ». Ce type de construction est facile et rapide à construire. Le témoignage de Martha Coomber confirme que les constructions de Mutitjulu sont similaires aux maisons classiques australiennes.

Malgré la sédentarisation des Anangu dans des maisons conventionnelles, certains aspects de leur culture persistent au fil du temps. Ils conservent notamment une forte connexion avec leur environnement. En 2008, la proportion d'aborigène vivant à l'extérieur des grandes villes était de 68%, dont 44% vivaient dans le «bush» et 24 % dans des régions éloignées voir très éloignées.² Quant à la manière de vivre dans la communauté de Mutitjulu, le Report of Unwankara Palyanyku Kanyintjaku, (étude sur l'environnement et la santé publique des Anangu datant de 1987)³ révèle que 80% des Anangu passaient 70% de leur temps à l'extérieur et ce malgré l'acquisition de logement. L'étude observe aussi que 50% de toutes les maisons comprenaient des petites wiltja à l'extérieur de celles-ci. Ils conservent l'habitude de dormir dehors en certaines occasions, que ce soit en période de deuil ou en cas de surpopulation du logement. Quand les Anangu reçoivent de la famille provenant des communautés voisines, ils érigent des abris temporaires autour de la maison.⁴

Le domaine spirituel reste fortement ancré dans les habitudes de vie des Anangu. Les rites de sorcellerie ont une influence capitale dans la manière d'habiter des aborigènes. Les comportements d'habitation et les déplacements sont affectés par les esprits invisibles présents dans la culture aborigène.

La sorcellerie peut avoir un effet oppressant sur les habitants d'une maison, en particulier quand il s'agit des zones humides. Elles ne doivent pas être trop éloignées de la maison car cela donnerait lieu à un manque de contrôle et des ablutions pourraient être faites à des fins de sorcellerie. Il en est de même pour les mouvements des enfants qui doivent être limités la nuit pour ne pas être sujet aux esprits malveillants. C'est pourquoi les Anangu préfèrent souvent ne pas

1 COOMBER Martha, Entretien au sujet de la communauté de Mutitjulu, 2019.

2 HAMEL Gwénaëlle, Situation des Aborigènes australiens : inégalités sociales et réponses politiques, In- formations sociales, 30 juill 2012;n° 171(3):p70-8.

3 GO-SAM Caroll, The Mutitjulu experiment : a study of decentralised houses designed by Paul Pholeros - UQ eSpace [Internet] [B.A Thesis], [Queensland]: The University of Queensland; 1997, p.160.

4 COOMBER Martha, Entretien au sujet de la communauté de Mutitjulu, 2019.

avoir de sanitaires à distance du foyer.¹

En ce qui concerne les rituels de deuil, il s'agit d'un processus long et compliqué nécessitant l'abandon du lieu de décès. Cette pratique culturelle nous renvoie au mode de vie nomade des aborigènes et à leur rapport avec l'environnement. La sédentarisation les oblige à trouver des alternatives et à modifier leurs habitudes. Les rituels funéraires sont toujours d'actualité mais on y retrouve des rappels occidentaux. Par exemple, pour certaines tribus : « Lorsqu'un membre de la communauté décède, il est enterré avec tous ses biens, quelle que soit sa valeur économique - par exemple, bateau, télévision ou magnétoscope. Cela est en grande partie lié à la croyance dominante de la connectivité des mondes vu et invisible, ainsi qu'au désir de rompre tout lien entre le défunt et le vivant. »² En temps normal, le décès d'une personne du groupe aborigène est synonyme de déménagement. La sédentarisation contraint les aborigènes à évoluer en particulier par rapport à ce rituel, difficilement remplaçable. La communauté de Mutitjulu a recours à un certain nombre de stratégies afin de remplacer cette pratique culturelle. Certaines de ces pratiques actuelles consistent notamment en l'abandon de la maison pendant une certaine période mais tout en la réoccupant dans le futur. Pendant cette période de deuil, les aborigènes retrouvent leur mode de vie traditionnel et vivent dans des tentes.³ D'autres actions peuvent être exécutées suite au décès d'une personne, comme repeindre la maison, la céder à une autre famille sans lien avec le défunt. Les Anangu peuvent aussi avoir recourt à l'enfumage de la maison et au balayage des empreintes de la personne décédée. Dans chacun des cas précédemment cités, l'abandon de la maison reste nécessaire, cependant : « La période d'absence dépend des normes locales, qui peuvent varier de quelques semaines ou mois à quelques années. »⁴

La sédentarisation des Anangu a fait disparaître l'architecture traditionnelle aborigène. Les wiltja ne sont plus aussi courantes qu'avant. Elles sont parfois construites lors d'expédition de chasse, de cérémonies ou de deuil. Elles sont généralement construites à l'aide de nouveaux matériaux. Elles peuvent même être complètement remplacées par des tentes plus modernes. La sédentarisation est aussi synonyme de réduction de denrées naturellement présentes dans la nature. Le fait de ne plus être nomade encourage l'abandon du mode de vie chasseur-cueilleur et les aborigènes sont à la recherche d'autres moyens pour se procurer de la nourriture. Martha Coomber, habitante de Mutitjulu

1 GO SAM Caroll, Working with and against Indigenous design paradigms, ArchitectureAU, oct 2008;97(5);p53-8.

2 Ibid.

3 COOMBER Martha, Entretien au sujet de la communauté de Mutitjulu, 2019.

4 GO-SAM Caroll, The Mutitjulu experiment : a study of decentralised houses designed by Paul Pholeros - UQ eSpace [Internet] [B.A Thesis], [Queensland]: The University of Queensland; 1997, p.105.

nous informe qu'actuellement, la presque totalité de la nourriture provient du supermarché présent sur place. Le reste constitue le peu de chasse que les hommes continuent à pratiquer avec leur fusil et leur véhicule. Ce qui est intéressant c'est que les Anangu malgré l'influence anglo-saxonne ne développent pas de cultures agricoles. Les aborigènes entretiennent depuis toujours un rapport particulier avec la terre. Ils préfèrent néanmoins se procurer de la nourriture au magasin plutôt que de cultiver la flore qui a permis leur survie depuis tant d'année.¹

Les Anangu ne survivent plus uniquement en chassant et en cueillant leur nourriture. La chasse et la cueillette ne sont pas pour autant abandonnées et sont actuellement devenues des loisirs. Ces activités sont toujours pratiquées suivant la loi du Tjukurpa, spécialement la chasse, la mise à mort et la manipulation des animaux.

En ce qui concerne l'artisanat traditionnel Anangu, les savoirs concernant la fabrication des outils et autres artefacts aborigènes ne se sont pas perdus. La conception de ces objets est toujours d'actualité. La persistance de l'artisanat Anangu est important car il montre encore toutes les connaissances environnementales des aborigènes dans cette région extrême.² Malgré leur parfaite réalisation et leur grande valeur, les objets ne sont cependant plus utilisés dans le quotidien des Anangu. Ils sont vendus dans la galerie « Maruku Arts and Crafts » de la communauté. La résistance culturelle des Anangu se traduit ici par leur détermination à faire reconnaître leurs connaissances culturelles et leur expertise au sujet de l'environnement du site.³

Au-delà de l'abandon progressif du mode de vie traditionnel, les Anangu ont aussi remis en question la pratique de cérémonies autour de Uluru. Depuis sa découverte, le site sacré d'Uluru attire la curiosité de milliers de touristes australiens et étrangers. En 1962, les chiffres enregistrés sont de 5 462 visiteurs, depuis le nombre ne cesse de grimper en flèche et actuellement plus de 400 000 touristes visitent le parc national de Uluru-Kata Tjuta chaque année.⁴ Le parc national est l'interface entre la culture occidentale et la culture aborigène. Contrairement aux autres communautés isolées du désert, les Anangu ont dû faire face à la problématique du tourisme. La dynamique du Mutitjulu est grandement influencée par les activités touristiques et par la gestion du parc national. Dans ce contexte, les Anangu vivent et travaillent tout en conservant leur statut de défenseur des terres traditionnelles.⁵ L'affluence touristique dans les 1970 et 1980

1 COOMBER Martha, Entretien au sujet de la communauté de Mutitjulu, 2019.

2 ISAACS Jennifer, Desert crafts: Anangu Maruku Punu, Sydney: Doubleday; 1992, 149 p., p.1.

3 Mutitjulu community | Australian Institute of Aboriginal and Torres Strait Islander Studies [Internet], [cité 10 janv 2020], Disponible sur: <https://aiatsis.gov.au/exhibitions/mutitjulu-community>

4 GRIMA Joseph, Architecture in Extreme Environments 2, Domus, mai 2004;(870):p36-41.

5 GO-SAM Caroll, The Mutitjulu experiment : a study of decentralised houses designed by Paul Pholeros - UQ eSpace [Internet] [B.A Thesis], [Queensland]: The University of Queensland; 1997, p.96.

a peu d'intérêt pour les Anangu et engendre même de nombreux problèmes. Des visiteurs et opérateurs touristiques dé-crédibilisent l'intégrité des sites sacrés aborigènes et ne tiennent pas compte des connaissances culturelles de leurs terres.¹

1985 est une date clé pour les aborigènes puisque c'est l'année où les terres traditionnelles sont rendues aux « propriétaires traditionnels ». Le parc national Uluru-Kata Tjuta devient officiellement la propriété des Anangu aux yeux de tous. Les propriétaires traditionnels qui ont été forcés de quitter le parc national reviennent s'installer au pied de Uluru. Depuis ce moment là, ils ne cessent de se travailler à la restauration des terres. Les installations touristiques sont contraintes à être déplacées à l'extérieur des limites du parc, dans un village touristique appelé Yulara. Actuellement la culture aborigène prime sur le reste et la communauté dirige tous les travaux qu'ils soient majeurs ou mineurs dans le parc.²

Il est vrai que la présence de milliers de touristes a changé la vie des Anangu. Aujourd'hui, ces derniers rencontrent des difficultés à pratiquer leurs cérémonies traditionnelles sur le site avec autant de spectateur autour d'eux. Mutitjulu est devenu une sorte d'oasis pour les aborigènes. Cette communauté est inaccessible à toute personne ne détenant pas l'autorisation préalable d'accès au village. Malgré l'importance que Uluru représente dans la mythologie de beaucoup de groupes aborigènes ce monument n'est plus autant visité par ceux-ci. Les Anangu se tournent maintenant vers d'autres lieux sacrés pour perpétuer leurs traditions. Il existe une multitude de sites cérémoniaux dispersés sur le territoire australien. Ce fait montre une fois de plus leur motivation à faire perdurer leur culture si singulière.

L'étude de la communauté Anangu permet de constater la perte progressive de l'identité aborigène. Néanmoins, malgré l'accoutumance à la culture australienne blanche, force est de constater que la culture aborigène résiste. L'influence en terme d'infrastructure, de technologie ou de politique sont à l'origine de l'étouffement de la culture présente depuis plus de 30 000 ans sur les terres australiennes Il est important d'insister sur le fait que certaines grandes caractéristiques de l'identité aborigène persistent. Avec la première génération d'architectes aborigènes du début du 21ème siècle, l'identité aborigène dans l'architecture australienne n'est pas prête de s'éteindre. Le concept des logements aborigènes est une inspiration non négligeable. « Les bâtiments

1 Mutitjulu community | Australian Institute of Aboriginal and Torres Strait Islander Studies [Internet], [cité 10 janv 2020], Disponible sur: <https://aiatsis.gov.au/exhibitions/mutitjulu-community>

2 GO-SAM Carol, The Mutitjulu experiment : a study of decentralised houses designed by Paul Pholeros - UQ eSpace [Internet] [B.A Thesis], [Queensland]: The University of Queensland; 1997, p.96.

étaient utilisés comme peau, comme prolongements vivants et respirant du corps. Quelle que soit la forme qu'ils adoptaient, ils étaient réceptifs, flexibles, sensibles et en constante évolution. Ce concept est toujours applicable aujourd'hui et de nouvelles technologies peuvent être adoptées à son service. »¹ La philosophie aborigène est tout autant une inspiration pour la nouvelle génération d'architecte d'origine aborigène que pour les architectes australiens blancs.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

¹ MEMMOTT Paul, Gonyah, Goondie + Wurley: the Aboriginal architecture of Australia, St Lucia, Qld: University of Queensland Press; 2007, 412 p., p.304.

INFLUENCE DE LA CULTURE ABORIGÈNE SUR L'IDENTITÉ DE L'AUSTRALIE

Le deuxième chapitre fait ressortir les difficultés que rencontrent les colons à conquérir le territoire. « L'ignorant [le colon] n'a pas demandé au savant [l'aborigène] quel chemin prendre ni comment survivre. En conséquence, tous les pionniers ont souffert et un nombre inconnu d'entre eux ont péri. »¹. Le désert est un paysage hostile et particulièrement dangereux quand on ne le maîtrise pas. Les aborigènes au contact des colons n'ont pas de réaction malveillante. Ils pensent naïvement que les nouveaux arrivants vont s'adapter à leur mode de vie. Les aborigènes proposent même de leur venir en aide et de les former à la survie en territoire australien. « Ils leur proposèrent de les aider à trouver de la nourriture, de leur montrer comment survivre en étudiant et en vénérant la nature. »². Si la plupart des explorateurs et colons britanniques n'ont pas tenu compte du savoir des aborigènes, d'autres acteurs se sont appropriés certains aspects de leur culture et de leurs savoirs. L'influence des aborigènes sur les britanniques commence dès le début de la colonisation de l'Australie. Comme l'expose cette sous-partie, l'impact de la culture aborigène sur les australiens blancs est plus ou moins consciente.

INFLUENCE SUR LA CULTURE EN GÉNÉRAL

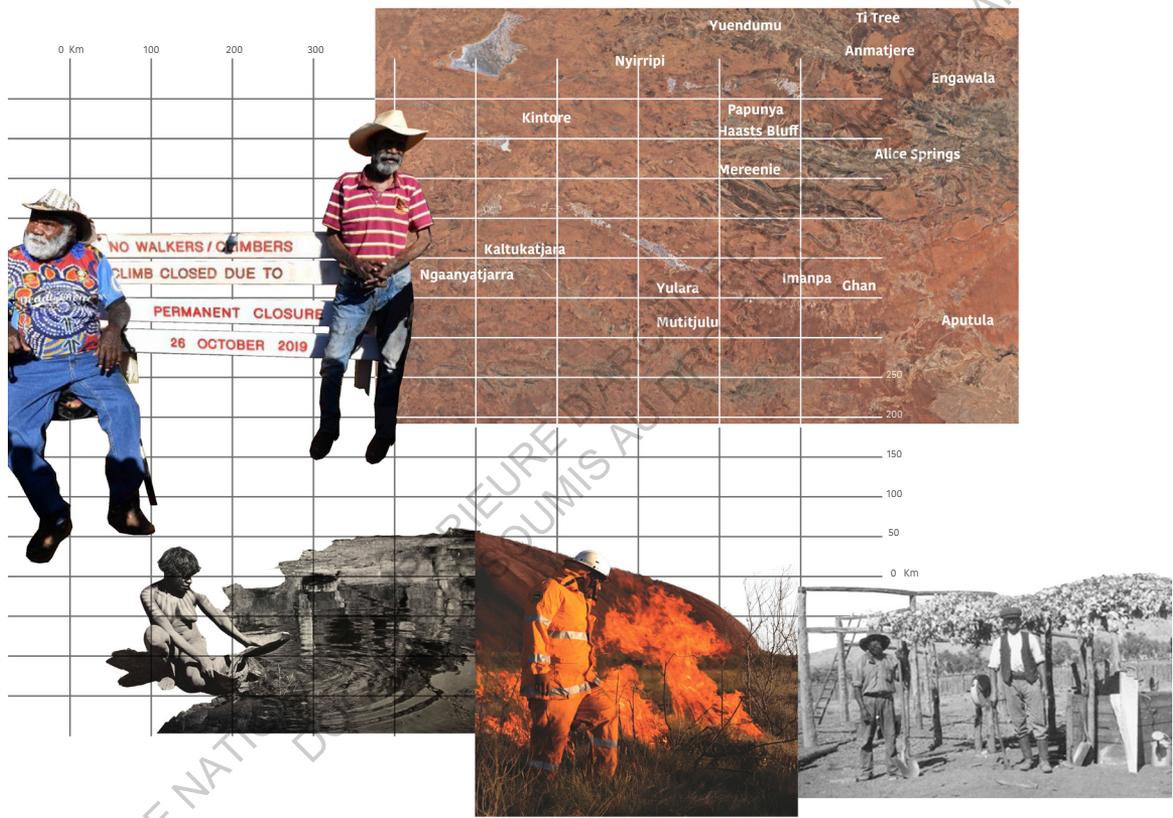
On peut dire que la culture australienne est également une culture hybride. Germaine Greer insiste sur le fait que l'Australie n'est en aucun cas comparable à la Grande-Bretagne ou aux autres pays colonisés par les britanniques. D'après son point de vue, une culture importée sur un nouveau territoire est façonnée par l'influence de la culture indigène. Pour ce qui est de l'Australie, c'est le peuple aborigène qui a fortement influencé le mode de vie australien. La culture australienne est un entre-deux. « Les Australiens, malgré la politique officielle de multiculturalisme, ne sont pas vraiment cosmopolites, mais ils ne sont pas non plus britanniques. »³

L'accent australien est un des éléments marquant de la culture du pays. Il est unique et ne résonne pas comme dans les autres pays anglophones. « L'an-

1 GREER Germaine, Germaine Greer: White Australians must embrace Aboriginal roots, The Guardian [Internet], 19 juin 2004 [cité 15 déc 2019]

2 GREER Germaine, Les aborigènes : Un peuple sans destin, Courrier international, 30 oct 2007;(887):p.32-36, p36.

3 GREER Germaine, Germaine Greer: White Australians must embrace Aboriginal roots, The Guardian [Internet], 19 juin 2004 [cité 15 déc 2019]



ECOLE NATI D
RIEURE D
DUMIS AL

ALLES

glais australien est parsemé de mots aborigènes; l'intonation et l'accent indubitables portent l'empreinte de l'Aboriginalité. »¹ En effet, « les larges voyelles plates, les diphtongues complexes et les nasalités murmurantes de l'anglais australien parlé doivent nous venir des langues aborigènes. »² Il en est de même pour l'attribution de la nomination du territoire. Un grand nombre de sites ou de villes portent des noms rappelant la phonétique aborigène. Yanununbeyan, Tidbinbilla et Wollongong sont trois exemples parmi tant d'autres de noms propres aux sonorités aborigènes.

Outre les sonorités linguistiques qui leur sont uniques, les australiens se démarquent par leur comportement. Il est fortement probable que le comportement des anciens britanniques soit influencés par cette culture aborigènes si résistante. Les nouvelles générations australienne deviennent plus non-matérialistes. De nombreux parents témoignent : « [...] leurs enfants sont devenus «sauvages», ils n'ont aucune ambition, ne convoitent aucun bien de l'homme et sont heureux de suivre où que se trouvent les vagues, vivant par et pour le moment, [...]. »³

Les australiens ont la réputation d'être une population désinvolte, vivant en milieu urbain mais se ressourçant en milieu naturel. Ils ont dans l'ensemble un contact fréquent avec l'environnement extérieur. Malgré le climat souvent extrême et instable, les activités en plein air sont récurrentes et font partie de leur culture. Pendant leur temps libre, ils parcourent les parcs nationaux, les montagnes, les forêts, les rivières, les plages et défient les océans. Les pratiques du surf, de la randonnée ou du vélo sont largement démocratisées chez les australiens les plus jeunes mais aussi chez les personnes plus âgées. De manière générale, les espaces naturels accessibles sont équipés de tous les éléments nécessaires aux pique-niques : tables, bancs, éléments de cuisson électrique, poubelles, etc... . Il est très fréquent de se balader dans un parc et d'assister à une fête familiale autour d'une table de pique-nique. Il est tout aussi courant pour eux de passer leur week-end à camper près d'une rivière et à s'y baigner toute la journée. Que se soit par rapport aux activités en plein air ou au fait de camper sur des sites naturels, le lien entre australiens blancs et aborigènes est ici assez lisible

La colonisation, à ses débuts, est hermétiques à la culture aborigène. Cependant à la fin du 20ème siècle le peuple australien fait preuve d'un retour

Fig. 10

Prise en considération des savoirs aborigènes :

Vue satellite des environs de Uluru, mise en évidence des noms

Photographie de deux Anangu autour de la pancarte interdisant l'ascension de Uluru

Ancienne photographie d'une Anangu près d'une source d'eau

Photographie d'un ranger entretenant la flore de manière traditionnelle

Ancienne photographie d'un colon aidé par un aborigène pour construire un abri, rappelant les wiltja traditionnelles

¹ GREER Germaine, Germaine Greer: White Australians must embrace Aboriginal roots, The Guardian [Internet], 19 juin 2004 [cité 15 déc 2019]

² Ibid.

³ Ibid.

de conscience. L'acceptation progressive de la culture aborigène a lieu. Une des preuves de la reconnaissance des aborigènes par les australiens blancs et par le monde entier est l'inscription du parc national à la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO. Le parc Uluru- Kata Tjuta est reconnu par son paysage naturel exceptionnel mais aussi pour son paysage culturel aborigène.¹ Uluru est maintenant un monument national pour les australiens blancs. La montagne est une fierté tant par sa formation géologique incroyable que par l'histoire aborigène du pays qu'elle représente.

L'acceptation tardive de la culture implique un changement dans la gestion des parcs nationaux. Les actions des australiens blancs dépendent actuellement de la culture aborigène. L'escalade du Uluru est une pratique irrespectueuse de la loi Tjukurpa. La main courante fixée à la montagne la défigure et le chemin emprunté par les touristes pour accéder au sommet est extrêmement sacré car il retrace le même chemin suivi par les ancêtres Mala.² La profanation de la montagne sacrée par l'ascension des touristes représente un combat majeur pour les aborigènes. Le combat est officiellement remporté en octobre 2019, preuve du respect de plus en plus grandissant envers les propriétaires traditionnels. Seuls 13% des touristes ont effectué l'ascension de Uluru en 2019.³ Ces statistiques montrent que l'intégration de la culture aborigène était conséquente et ce même avant l'interdiction gouvernementale.

En dehors de l'ascension du Uluru qui est aujourd'hui officiellement interdite, d'autres sites sacrés secrets sont clôturés et interdits. « Bien que ces lieux soient sans doute riches d'éléments archéologiques et artistiques, leur caractère religieux les rend inaccessible à toute recherche ou interprétation. »⁴ Au vue de la loi, quatre sites chargés en symbolique pour les Anangu sont maintenant protégés. Aujourd'hui, la religion aborigène est enfin prise en compte et dans certains cas elle prime même sur le reste.

CONNAISSANCES ENVIRONNEMENTALES DES ABORIGÈNES

Gregory Burges, architecte ayant travaillé aux côtés des Anangu, exprime l'admiration qu'il a envers les peuples aborigènes. « Avec enthousiasme et humilité, nous devons apprendre de la sagesse intégrée à la nature de ce qui reste

1 UNESCO, 447bis ICOMOS Parc national d'Uluru-Kata Tjuta [Internet], 1994 [cité 16 juin 2019], Disponible sur: <https://whc.unesco.org/fr/list/447/>, p.7

2 ISAACS Jennifer, Desert crafts: Anangu Maruku Punu, Sydney: Doubleday; 1992, 149p., p18

3 Australie : Cette fois c'est fini, Uluru ne sera plus accessible à partir de samedi [Internet], 20minutes, 2019 [cité 3 janv 2020], Disponible sur: <https://www.20minutes.fr/monde/2636443-20191025-australie-fois-fini-uluru-plus-accessible-partir-samedi>

4 UNESCO, 447bis ICOMOS Parc national d'Uluru-Kata Tjuta [Internet], 1994 [cité 16 juin 2019], pDisponible sur: <https://whc.unesco.org/fr/list/447/>, p4

des cultures autochtones du monde, en particulier les aborigènes australiens. Ces cultures autochtones peuvent nous rappeler de nombreuses choses importantes concernant la vie : en communauté, la nature et le cosmos.»¹

Les colons ont depuis toujours des difficultés quand à leur implantation sur le sol australien. « Nos expériences [...] me firent toucher du doigt combien il était difficile de construire une société humaine en Australie. [...] De tous les continents, l'Australie est de loin le plus sec, le plus petit, le plus plat, le moins fécond, dont le climat est le plus imprévisible et qui est biologiquement le plus pauvre. »² Tout est si différent de la Grande-Bretagne que l'importation de la culture britannique a un impact considérable sur l'environnement du pays. Dans les terres isolées de tout, les conditions de vie des européens, établis dans des stations pastorales ou des missions religieuses, sont extrêmement difficiles. « On comptait beaucoup sur la main-d'œuvre autochtone pour rendre ces stations viables. »³ Les connaissances des aborigènes sur cet environnement hostile sont essentielles à la survie des européens. Certains auteurs qualifient même la main d'œuvre aborigène comme étant « [...] vitale pour le développement de l'industrie de l'élevage. »⁴ Si une grande majorité des européens sous-estiment et ignorent le savoir aborigène, d'autres en revanche se sont laissés convaincre par leur mode de gestion des ressources naturelles.

Jared Diamond expose la gestion de la ferme pastorale de Bill Macintosh dans son livre Effondrement. C'est un cas particulièrement intéressant étant donné que dans un premier temps il applique la manière britannique puis dans un second temps opte pour une exploitation cyclique du pâturage. Autour de 1937, la végétation se fait extrêmement rare; par soucis de préservation des pâturages essentiels à l'élevage de moutons, « [...] il a adopté une pratique de « broutage cellulaire » : il ne permet pas aux moutons de brouter seulement les plantes plus comestibles [...].»⁵ En d'autres termes, le pasteur divise son pâturage puis stock ses moutons sur un premier pâturage. Après épuisement des ressources végétales, il passe au second et ainsi de suite. Ce mode opératoire rappelle étroitement le mode de vie nomade de chasseur-cueilleur; gérant leurs ressources de manière cyclique.

1 BURGES Gregory, Towards an Ecology of Culture, A+U. mai 1997;(320):102-11.

2 DIAMOND Jared, De l'inégalité parmi les sociétés essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire, Vol. 1. Paris: Nouveaux Horizons; 2013, p.306.

3 GO-SAM Caroll, The Mutitjulu experiment : a study of decentralised houses designed by Paul Pholeros - UQ eSpace [Internet] [B.A Thesis], [Queensland]: The University of Queensland; 1997, p.59.

4 MOIZO Bernard, GUILLAUME Henri, Être Aborigène aujourd'hui. Migrations, sédentarisation et changements identitaires dans le Nord-Ouest de l'Australie, Études rurales, 1990;120(1):p107-28, p.114.

5 DIAMOND Jared, Effondrement: comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie, Paris: Gallimard; 2013, p.469.

L'exemple précédent est l'illustration parfaite du savoir total que possèdent les aborigènes sur leur environnement. L'écologie est aujourd'hui plus que jamais un sujet déterminant à prendre en compte pour l'avenir. Il est intéressant de prendre exemple sur ce peuple qui sacralise la nature et tout ce qui la compose. C'est également l'opinion de Germaine Greer : « Il est peut-être déjà trop tard pour nous pour inverser la dévastation infligée par les whitefellas [australiens blancs] en l'espace de 200 ans, mais il faut tenter de limiter les dégâts. Reconnaître la terre comme une fiducie sacrée ne serait pas un mauvais point de départ. »¹ Les catastrophes écologiques en Australie sont la suite logique du comportement des colons.

La surexploitation des ressources, la pollution et l'étalement urbain en sont des exemples. Les aborigènes n'ont jamais cessé de vouloir transmettre leurs connaissances environnementales. Les colons n'ont pas tenu compte du savoir et de l'expérience des aborigènes. Il est judicieux de se calquer sur leur vision de l'environnement, de sacraliser la nature et de l'écouter. « La terre est la source de tout; si nous la déchirons et la vendons, nous périrons avec elle, ou bien continuerons notre manière européenne agitée de dévaster le pays ou la planète de quelqu'un d'autre. »²

Le retour de conscience des australiens blancs conduit à la prise en compte de l'impact écologique qu'ils ont sur l'environnement, notamment sur le parc national Uluru-Kata Tjuta. Le combat des Anangu a permis le retour des méthodes traditionnelles de gestion de l'environnement du parc. Comme vu dans le premier chapitre, ils détiennent des connaissances précises de l'écologie australienne, proches de celles des scientifiques. Les objectifs du parc sont la réhabilitation du paysage culturel ancien. La résistance des Anangu permet qu'en 1973 les hébergements touristiques soient déplacés à l'extérieur du parc pour des raisons écologiques.³ D'autres dégradations plus contemporaines liées à la piste d'aviation et aux routes sont réparées afin de retrouver l'état initial du parc.

Le programme de gestion du parc est voté au début des années 1990. Il vise à prendre en compte les connaissances qu'ont les Anangu sur l'écosystème de la zone désertique. « La connaissance Anangu des espèces animales et végétales est une contribution fondamentale aux recherches actuelles entreprises

1 GREER Germaine, Germaine Greer: White Australians must embrace Aboriginal roots, The Guardian [Internet], 19 juin 2004 [cité 15 déc 2019].

2 Ibid.

3 UNESCO, 447bis ICOMOS Parc national d'Uluru-Kata Tjuta [Internet], 1994 [cité 16 juin 2019], Disponible sur: <https://whc.unesco.org/fr/list/447/>, p.4.

dans le parc »¹ La culture Anangu est au cœur des actions visant à réintroduire des espèces indigènes disparues depuis l'arrivée des britanniques.

La réintroduction du brûlage contrôlé traditionnel pratiqué par les Anangu permet d'éviter « [...] les dégâts irréversibles des incendies sauvages qui se produisaient à l'époque de l'interdiction de cette pratique. »² La pratique du brûlage a permis de réparer certains dommages écologiques liés à la gestion des terres par les australiens blancs des cinquante dernières années.

INFRASTRUCTURES TOURISTIQUES : RETOUR AUX IDÉOLOGIES TRADITIONNELLES ABORIGÈNES

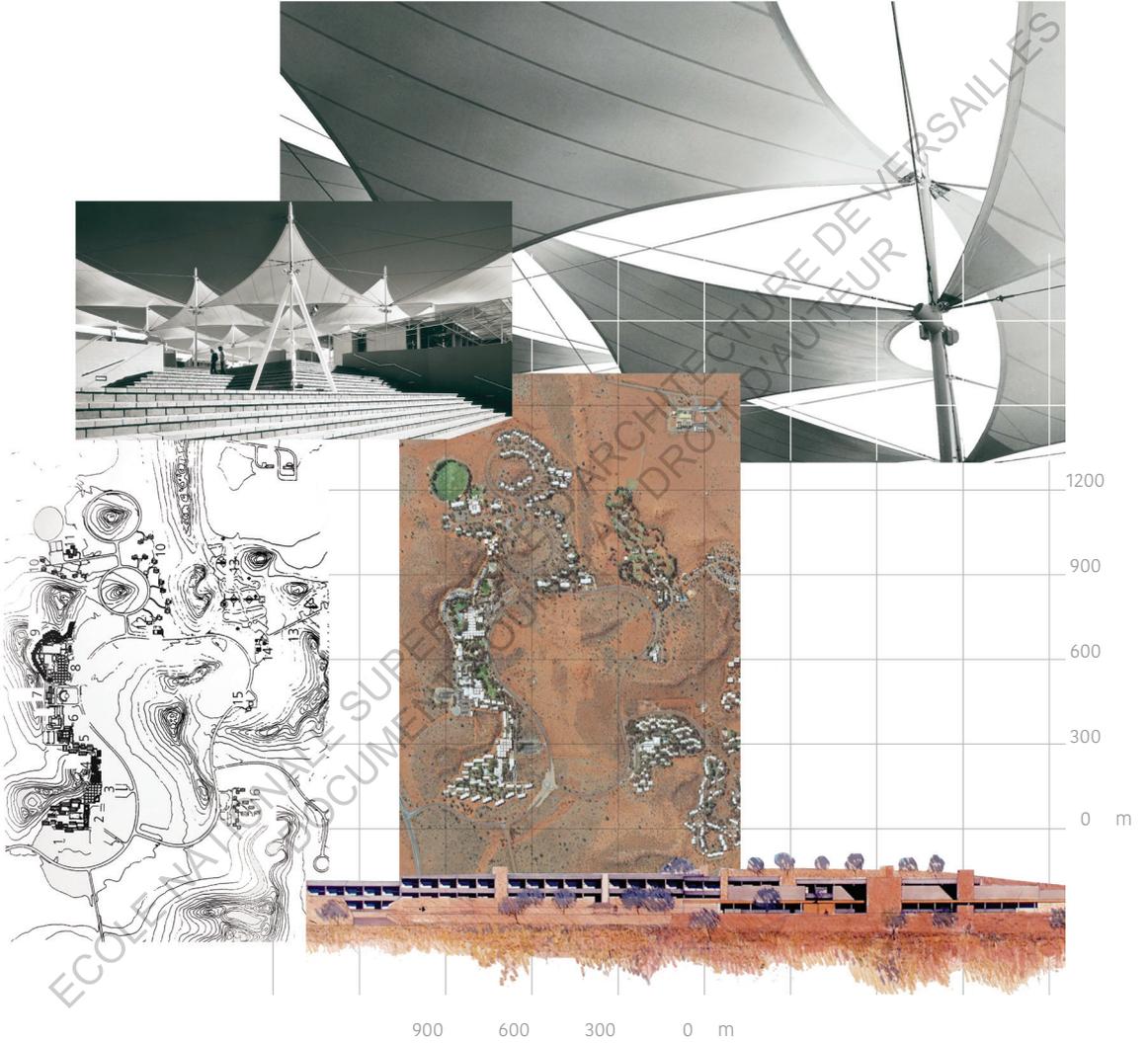
En terme d'écologie, le mode de vie des aborigènes d'Australie est en symbiose avec l'environnement, leurs constructions le sont également. L'architecture aborigène est une architecture climatique dont la symbolique reste complexe à cerner pour les occidentaux. De nombreux travaux contribuent à la compréhension de l'architecture des communautés aborigènes. Les difficultés dans la lisibilité des comportements culturels persistent. Des architectes australiens blancs ont tenté de mêler l'architecture conventionnelle occidentale et la culture aborigène. Les grandes thématiques qui en ressortent tournent évidemment autour de l'environnement. L'environnement est présent dans le quotidien des australiens. Il n'est pas surprenant que : « Parmi les architectes, il y en a un nombre extraordinaire qui sont nés dans la brousse, ou dont les parents sont originaires de là-bas, où qui ont un attachement personnel important à la nature »³ Malgré l'influence du paysage sur les architectes, on peut supposer que les grandes lignes de l'architecture australienne contemporaine découlent de l'architecture vernaculaire. Il s'agit non pas de copier l'aspect visuel de cette ethno-architecture mais plutôt d'en comprendre le fonctionnement.

Les infrastructures contemporaines du parc liées au tourisme ont un traitement spécial. Yulara est le village touristique situé au nord du parc Uluru-Kata Tjuta. Il est pensé par l'architecte australien Philippe Cox et ses partenaires. Il est construit au début des années 1980. Le complexe s'inspire de notions environnementales, tant au sujet du développement durable, des énergies passives que de l'implantation dans le paysage. « Pour nous, il serait étrange de ne pas rassembler

¹ Ibid., p.1.

² UNESCO, 447bis ICOMOS Parc national d'Uluru-Kata Tjuta [Internet], 1994 [cité 16 juin 2019], Disponible sur: <https://whc.unesco.org/fr/list/447/>, p.6.

³ Griggs M, McGregor C, Australia Council, Design Arts Board. Australian built: a photographic exhibition of recent Australian architecture responding to the place. Sydney: Design Arts Board of the Australia Council; 1985. 100 p.



tout ce qui représente la culture et le paysage australiens et d'essayer de les évoquer à travers l'architecture. »¹

L'implantation du projet se fait de manière organique car il vient se greffer sur le relief existant. Les architectes de chez Cox Architecture organisent les logements le long de l'axe principal qui suit le contour naturel du site.² Le village touristique est un projet précurseur dans le domaine du développement durable. Il utilise des moyens techniques durables, comme la présence de panneaux solaires sur les toits, la collecte et l'utilisation des eaux de pluie, la réutilisation des eaux usées pour irriguer les espaces extérieurs. Des toiles tendues sont utilisées pour créer de l'ombre, elles sont comme le prolongement des bâtiments. Elles rappellent l'ombre projetée des nuages ainsi que la légèreté des structures d'ombrage utilisées dans l'architecture traditionnelle aborigène.³ L'usage de structure d'ombrage est largement démocratisé dans le village touristique de Yulara. Les toiles tendues constituent un élément architectural permettant le refroidissement des espaces extérieurs. Une architecture climatique est valorisée dans le but de ventiler un maximum les bâtiments et réduire l'usage de climatiseur. Les bâtiments sont pensés en tant qu'entités autonomes. Ce projet s'est avéré influent dans le développement d'une architecture environnementale adéquate pour le futur, un peu à la manière de l'architecture vernaculaire.⁴

Les logements que Cox Architecture conçoit 20 ans après. Un ensemble de logement de luxe pouvant contenir jusqu'à trente personnes s'aligne le long d'une crête de sable isolée au nord-est de Uluru.⁵ Chaque studio se compose d'une boîte surplombée d'une toile tendue rappelant des tentes de campement. Les deux éléments sont dissociés par soucis d'isolation thermique et phonique. Un vide est laissé entre le plafond de la pièce et la toiture en toile tendue. Le rôle du voile est de protéger le logement de toutes les intempéries et également de générer de l'ombre.

Le défi principal du projet consiste surtout en la conception de logements touristiques en adéquation avec les conditions imposées par les Anangu. Avant l'accord des aborigènes pour cette nouvelle construction à l'écart de Yulara, de longues négociations avec la communauté de Mutitjulu sont menées. La principale condition imposée par les Anangu est que « [...] dans un délai de quatorze

Fig. 11

Projet de Yulara, Philip Cox :

Photographies des voiles utilisées comme structures d'ombrage
Vue satellite du projet

Plan d'insertion du projet dans la topographie

Élévation du projet, reprenant les teintes du paysage

1 COX Philip, Cox Architects, Mulgrave, Vic.: Images; 2000, 272 p., p.14.

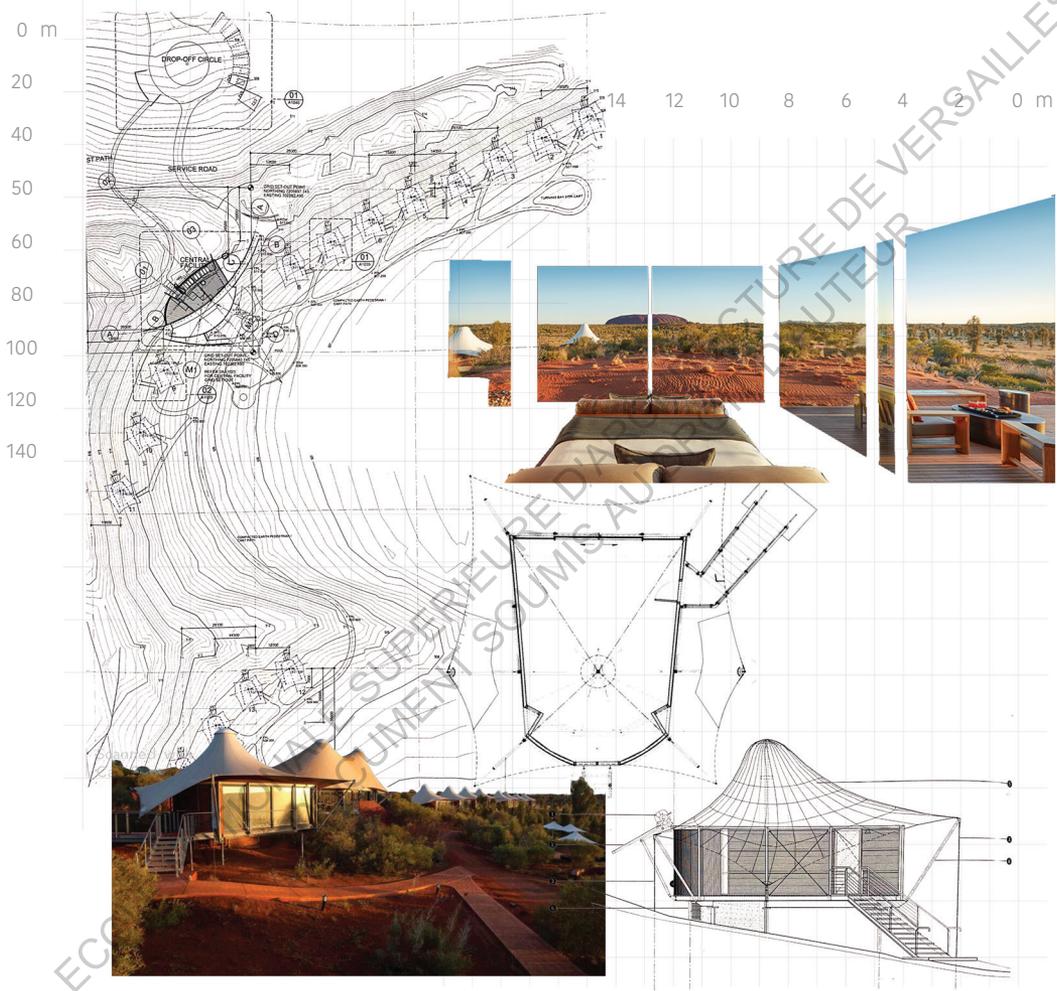
2 Enduring Architecture: Sails in the Desert Takes Home National Award – COX [Internet], [cité 10 janv 2020], Disponible sur: <https://www.coxarchitecture.com.au/latest/enduring-architecture-sails-in-the-desert-takes-home-national-award/>

3 MEMMOTT Paul, Gunyah, Goondie + Wurley: the Aboriginal architecture of Australia, St Lucia, Qld: University of Queensland Press; 2007, 412 p., p.33.

4 COX Philip, Cox Architects, Mulgrave, Vic.: Images; 2000, 272 p., p.14.

5 GRIMA Joseph, Architecture in Extreme Environments 2, Domus, mai 2004;(870):p36-41., P.36

0 20 40 60 80 100 120 140 160 m



jours, il serait possible de supprimer totalement le «village» dans son ensemble et de rétablir les conditions initiales si la permission des communautés avait été révoquée. »¹ Le paysage désertique doit être le moins impacté possible. Dans un souci de conservation de la faune et de la flore qui se trouvent sur le sol du site toutes les constructions sont surélevées afin de ne pas avoir de contact avec celui-ci. Le site choisit est un site instable car les logements sont implantés sur une dune de sable. De part les conditions imposées par les Anangu, l'option des fondations traditionnelles est rapidement éliminée car elle dénaturerait trop le site. Cox Architecture opte pour une structure en métal reposant sur des fondations ponctuelles sous la forme de poteaux à vis. Cette technique permet un stabilité tout en permettant le mouvement de la dune. Pendant la construction, la contrainte s'impose tout autant car il est interdit d'utiliser des véhicules lourds qui laisseraient des empreintes dans le paysage. Il en est de même pour l'accessibilité des logements qui se fait par le biais d'un chemin piéton afin de ne pas endommager la crête de la dune avec des véhicules motorisés.²

Cet exemple s'inspire du mode de vie nomade. La possibilité de supprimer le projet sans avoir un quelconque impact sur l'environnement rappelle à la conception des wiltja. Les logements traditionnels aborigènes ne sont que rarement déconstruits, il ne s'agit pas d'un problème car ils sont composés de matériaux naturels biodégradables et ne laissent donc aucune marque.

Après la restitution des terres aux Anangu, toutes les constructions liées au tourisme sont déplacées à l'extérieur du parc. Le gouvernement négocie néanmoins la construction d'un centre culturel au sein du parc. Actuellement, le centre culturel est la seule construction présente dans le parc dédiée au tourisme. La conception du bâtiment se fait en étroite collaboration avec la communauté Anangu. L'équipe de Gregory Burges, Sonja Peters ainsi que les paysagistes Kevin Taylor et Kate Cullity passent un mois dans la communauté de Mutitjulu. Dans un souci de conception d'architecture hybride, toute l'équipe de conception veut s'imprégner de la culture aborigène. «Les voyages de chasse et les interactions autour de nombreuses tasses de café, les invitations à camper et à ramasser du bois de chauffage, étaient quelques-unes des façons dont nous avons pu établir des relations chaleureuses et détendues.»³ Pour la conception du projet l'équipe s'engage à comprendre le mode de vie des Anangu. Après un mois à partager leur quotidien sur le site, ils se mettent d'accord sur des lignes directrices.

Le concept prend en compte les dimensions : spirituelle, environnemen-

Fig. 12

Projet «Longitude 131», Philip Cox :

Plan d'insertion du projet dans la topographie

Vue de l'intérieur du logement

Plan du projet

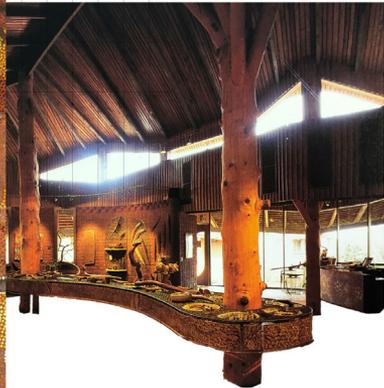
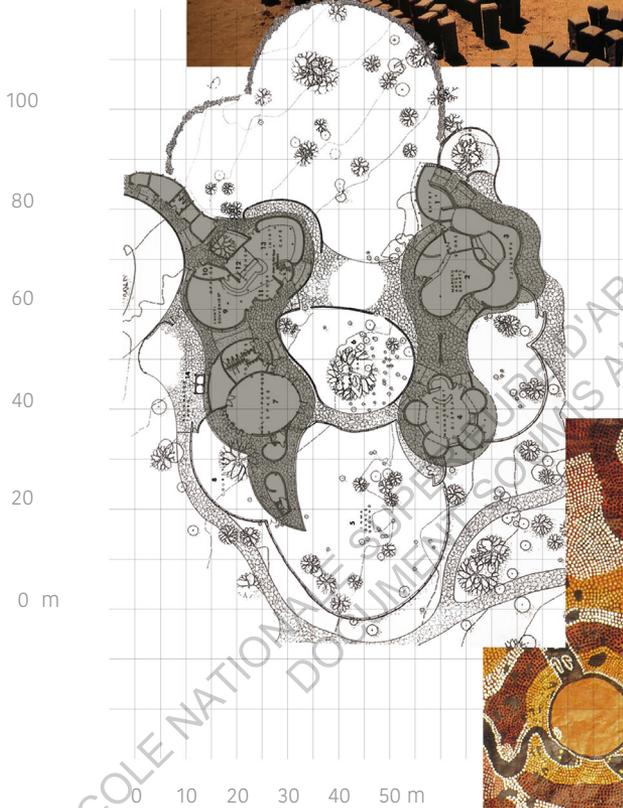
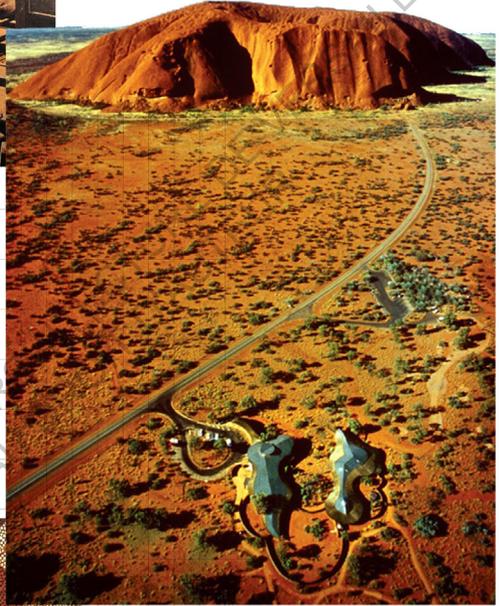
Élévation qui montrent les pilotis

Photographie montrant l'incrustation du projet dans la végétation et les chemins piétons

1 BOSCHETTI Joe, Details in Architecture 5: creative detailing by some of the world's leading architects, Mulgrave: The Images Publishing; 2004, 216 p., p.79.

2 Ibid., p.78.

3 BURGES Gregory, Towards an Ecology of Culture, A+U. mai 1997;(320):102-11, p.103.



tale et fonctionnelle du projet. Le site choisit pour la construction du projet est à environ un kilomètre au sud de Uluru. Une vaste zone, où des chênes morts sont présents, est choisie pour l'aspect symbolique. Depuis le site, la vue s'oriente vers la face d'Uluru où le combat entre la femme python Kuniya et le serpent venimeux Liru s'est passé. Les chênes du site représentent des guerriers métamorphosés du clan Liru.¹ Le choix est déterminé par la symbolique mythologique du site. Les premières esquisses du plan sont faites à même le sol, dans le sable. Le plan du bâtiment représente les deux ancêtres Liru et Kuniya s'affrontant sur le champ de bataille. La femme python Kuniya et le serpent venimeux Liru sont orientés en direction de Uluru, là où l'histoire s'est passée d'après Tjukurpa.²

Le centre culturel s'articule autour d'un ancien chêne mort et se compose de deux principaux corps de bâtiment, représentant chacun un ancêtre créateur. Le bâtiment du sud inclue l'entrée principale et la galerie d'exposition exposant la culture Anangu. Le bâtiment du nord quant à lui loge le magasin, le café ainsi qu'une salle polyvalente. Le centre comprend également un cercle de danse pour les cérémonies Inma. Le bâtiment est chargé en symbolique : « Par exemple, en entrant dans l'espace d'exposition Tjukurpa, vous êtes instantanément dans les tripes d'un serpent, errant dans la topographie sinueuse des dunes et dans une galerie qui présente quelques-uns des plus beaux tableaux d'Anangu, tout en étant instruit sur de le lieu et de ses habitants. »³ Parcourir le bâtiment est une véritable expérience sensorielle. Des chants sont diffusés, des peintures sont exposées, les matériaux qui font le bâtiment sont palpables. Le vent circule librement, quant à la frontière entre intérieur et extérieur, elle est très peu perceptible.

Le centre culturel est chargé en symbolique car son implantation, sa forme et son organisation spatiale découlent des histoires de Tjukurpa. Le centre est également en symbiose avec le mode de vie des Anangu d'un point de vue environnementale. On peut également qualifier ce projet comme appartenant à une architecture durable et climatique. Il est conçu dans le plus grand respect du site. La préservation du paysage et de l'écosystème est une des priorités du projet. Le bâtiment est conçu pour être économe en énergie. Il est complètement perméable et permet une ventilation naturelle grâce aux brises rafraîchissantes.⁴ La toiture se prolonge en casquette dans le but de produire une ombre tout autour des bâtiments. Le toit permet la protection des espaces extérieurs et évite la surchauffe des espaces intérieurs.

Fig. 13

Centre culturel du parc, Greg Burges :

Photographie prise pendant la construction du projet. Elle montre la fabrication des briques d'adobe

Photographie aérienne du projet qui se tourne vers Uluru

Plan du centre culturel, montrant les deux bâtiments qui représentent Liru et Kuniya. Le plan met en avant l'ambiguïté de la limite entre l'intérieur et l'extérieur.

Peinture aborigène illustrant l'histoire de Liru et Kuniya, inspiration pour le plan du projet

Photographie de l'intérieur d'un des bâtiments montrant une structure semblable à celle du wiltja

1 BURGES Gregory, *Towards an Ecology of Culture*, A+U. mai 1997;(320):102-11, p.90.

2 BURGES Gregory, *Snake charmer : Uluru national park cultural centre*, Ayers rock, australia, *Architectural review*, nov 1996;200(1197):p.46-51, p.47.

3 Ibid., p.50.

4 Ibid., p.48.

La construction du projet se fait à partir des éléments présents sur le site, comme le font les Anangu pour la conception de leur wiltja. « [...] ses murs à volants thermiques ombragés sont en briques d'adobe¹ formées du sable et du gravier du désert. Ses bois sont en grande partie sciés radialement dans des feuilles de plantation durables. »² La charpente des différents bâtiments rappelle la structure traditionnelle des wiltja. L'utilisation de matériaux des environs permet au bâtiment une incrustation parfaite dans le paysage désertique. Les bâtiments sont surplombés par des toits courbes qui ondulent comme des dunes.

Gregory Burges est de manière plus générale un architecte dont le travail est synonyme de sensibilité culturelle. Il est également reconnu pour « [...] son processus de collaboration inclusif, son incarnation puissante et poétique de l'esprit du lieu et de l'identité dans toute sa diversité. »³ Au-delà du centre culturel du parc Uluru-Kata Tjuta, l'architecte conçoit l'ensemble de ses projets en fonction des habitants et de la nature du site. Il considère sa pratique comme un art social et environnemental.⁴

LOGEMENTS POUR ABORIGÈNES ET ARCHITECTURE AUSTRALIENNE POST-MODERNE

La partie précédente se focalise sur les infrastructures du parc national Uluru-Kata Tjuta liées au tourisme. Il y est développé les démarches d'architectes australiens blancs pour la conception de projet dans cet environnement sensible. D'autres architectes sont sollicités pour répondre à la politique de logement pour les aborigènes. Dans l'ensemble, les programmes de logement ont tendance à étouffer les principes de l'architecture vernaculaire. Il y a eu cependant quelques exceptions, notamment certains architectes qui travaillent étroitement avec les communautés concernées; et ce dans le but de modeler le prototype de maison conventionnelle en fonction de la culture aborigène. Les études faites sur la conception de logement pour les aborigènes d'Australie ont même donné naissance à une sous-discipline architecturale.⁵

Comme abordé précédemment, l'influence de l'architecture occidentale sur les communautés aborigènes conduit les architectes à la conception de logements hybrides. L'architecte en charge de la conception complexe de ces loge-

1 Terre crue

2 BURGESS Gregory, Snake charmer : Uluru national park cultural centre, Ayers rock, australia, Architectural review, nov 1996;200(1197):p.46-51, p.50.

3 Profile - Gregory Burgess Architects, Disponible sur: <http://www.gbarch.com.au/practice/profile/>

4 Gregory Burgess - Gregory Burgess Architects, Disponible sur: <http://www.gbarch.com.au/practice/gregory-burgess/>

5 MEMMOTT Paul, Gonyah, Goondie + Wurley: the Aboriginal architecture of Australia, St Lucia, Qld: University of Queensland Press; 2007, 412 p., p.302.

ments doit analyser les habitudes culturelles, les interpréter puis les transposer dans l'architecture occidentale.¹

Depuis la mise en place de la politique de logement pour les aborigènes, des chercheurs et des architectes étudient et analysent le mode de vie des aborigènes. Les architectes cherchent à comprendre leurs habitudes au sein d'un abri et plus largement au sein d'un camp. C'est ce que de nombreux architectes australiens appellent : le paradigme culturel. L'analyse des comportements domestiques sert à définir les caractéristiques nécessaires à la conception de logements appropriés pour les aborigènes. Les connaissances se concentrent également sur les changements que les différents groupes aborigènes ont subi. En découle une compréhension totale de la conservation ou de l'abandon des comportements domestiques traditionnels.² Ce concept est délicat à appliquer. Une pleine connaissance de la culture est nécessaire afin de dégager les aspects culturels dominants qui vont par la suite déterminer la conception du logement.

Dans le cas où les concepteurs ne réussissent pas ce travail, le logement peut engendrer le stress, la frustration, le rejet ou l'abandon du domicile. La conception de maison d'après le paradigme culturel provient d'une bonne intention de la part des architectes. Une maison conventionnelle n'est pas forcément la plus adaptée face au comportement domestique des aborigènes. Néanmoins, les logements fournis s'écartent des normes de la maison conventionnelle et les aborigènes se sentent insultés. Le désir des aborigènes d'avoir accès aux mêmes logements que les australiens blancs renvoie à leur statut dans la société et à leur besoin d'égalité. Dans les années 1990, la communauté de Mutitjulu reçoit des maisons conçues pour les Anangu. Les maisons sont si différentes qu'elles sont fortement critiquées par les habitants. Un propriétaire témoigne : "Tu es une personne, moi je suis une personne, et ça (dit-il en pointant du doigt sa maison) c'est un abri pour éléphant. Je suis un homme Anangu. Je veux une vraie maison."³ La problématique est sensible car il s'agit donc de concevoir un logement qui ait l'aspect d'une maison conventionnelle mais qui convienne au mode de vie aborigène.

Paul Pholeros est l'architecte qui est chargé de la conception des logements de la communauté de Mutitjulu. Pendant deux ans, il tente de cerner les besoins des Anangu et de les traduire dans un prototype de maison hybride. Cette période est une période durant laquelle Paul Pholeros instaure un dialogue avec

1 GO-SAM Caroll, The Mutitjulu experiment : a study of decentralised houses designed by Paul Pholeros [Internet] [B.A Thesis], [Queensland]: The University of Queensland; 1997, p.5.

2 MEMMOTT Paul, Gonyah, Goondie + Wurley: the Aboriginal architecture of Australia, St Lucia, Qld: University of Queensland Press; 2007, 412 p., p.50.

3 GO-SAM Caroll, The Mutitjulu experiment : a study of decentralised houses designed by Paul Pholeros [Internet] [B.A Thesis], [Queensland]: The University of Queensland; 1997, p.220.

les Anangu. Il propose en tout dix-huit projets de maison.

Pour Paul Pholeros, l'amélioration des conditions sanitaires des Anangu est l'objectif premier de la conception des premières maisons. Elles sont construites en suivant les principes de base du concept de décentralisation. Le concept se traduit par la division de l'espace du domicile en zones sèche et humide influençant ainsi l'organisation du logement. Les zones humides comprennent la buanderie et les sanitaires. Pour éviter les problèmes sanitaires, leur implantation est déterminée de telle sorte qu'en cas de blocage des drains, les eaux usées et les eaux grises ne s'infiltrent pas dans la maison. Dans le premier prototype construit, les sanitaires se trouvent à environ vingt mètres des espaces à vivre.

Après analyse du mode de vie des Anangu, il dégage un ensemble de caractéristique qu'il juge important pour les futurs habitants. À la manière des structures d'ombrage traditionnelles, une grande toiture permet de protéger l'espace domestique du soleil. Divers degrés de clôture sont utilisés et seules les pièces servant à la fois de réserves pour les biens et d'espace de sûreté pour les enfants sont totalement fermées. Paul Pholeros prévoit que les Anangu utiliseraient les espaces clos pour dormir seulement en cas de temps humide, comme ils le font traditionnellement avec leur ethno-architecture. L'espace domestique est un espace ouvert mais privé et sécurisé. «Bien que cela ne soit pas expressément indiqué, les dessins de Pholeros désignent la chambre comme «wiltja», suggérant qu'il considérerait les chambres comme son équivalent spatial.»¹ Le sol du logement n'est pas imperméable et permet le contact direct avec la terre. Dormir, s'asseoir et faire des feux à même le sol sont des actions possibles au sein de l'espace domestique. Au sein du logement, la relation avec l'extérieur est forte. L'espace couvert par la grande toiture n'est que partiellement muré permettant à la fois la circulation du vent et la surveillance des alentours.² Des murs incurvés sont utilisés en périphérie afin de protéger contre la poussière et les bourrasques de vent. La forme incurvée rappelle le « Yuu », le brise-vent utilisé traditionnellement par les Anangu. Dans le but de sensibiliser les Anangu à l'entretien des nouveaux logements et dans un souci de transition culturelle, les aborigènes sont sollicités au moment de la construction et de la décoration des maisons. Il s'agit aussi de faire écho à leur culture étant donné qu'ils ont pour habitude de pratiquer l'auto-construction.

Paul Pholeros est intervenu deux fois sur la communauté de Mutitjulu. Le projet expliqué précédemment constitue sa première intervention. La livraison des maisons n'a pas le succès escompté car elles sont trop différentes des mai-

1 GO-SAM Caroll, The Mutitjulu experiment : a study of decentralised houses designed by Paul Pholeros [Internet] [B.A Thesis], [Queensland]: The University of Queensland; 1997, p.113.

2 Ibid, p105.

Fig. 14

Projet de logement aborigène à Mutitjulu, Paul Pholeros :

Plan éclaté montrant l'organisation des éléments

Vue satellite d'une maison construite à Mutitjulu

Photographie de l'entrée d'une maison

Plan de mise en situation de la maison

0 m 10 20 30 40

50
40
30
20
10
0 m

Arrivée d'eau

Sanitaires et laverie

Mur courbe rappelant le brise-vent traditionnel

Espace semi-fermé où se trouve la cuisine

Règles fermées, mêmes fonctions que les wiltja

1 2

3 4

5 6

7 8

9 10

11 12

13 14

15 16

17 18

19 20

21 22

23 24

25 26

27 28

29 30

31 32

33 34

35 36

37 38

39 40

41 42

43 44

45 46

47 48

49 50

51 52

53 54

55 56

57 58

59 60

61 62

63 64

65 66

67 68

69 70

71 72

73 74

75 76

77 78

79 80

81 82

83 84

85 86

87 88

89 90

91 92

93 94

95 96

97 98

99 100

sons occidentales. Actuellement, l'une d'entre elles est d'ailleurs abandonnée. Elle est en partie désossée et utilisée pour l'école de la communauté. Trois ans après l'architecte propose une autre typologie de maison prenant en compte les premières critiques des Anangu. Malgré le premier projet qui fut en partie un échec, Paul Pholeros est un des acteurs qui a permis une meilleure pratique de l'architecture en matière de logement pour les aborigènes.¹ Il construit son travail en y injectant une vraie dimension sociale. Il construit avant tout pour les Anangu et en fonction de leur culture. Le travail de l'architecte Paul Pholeros est avant tout une architecture sociale.

Autre que la communauté de Munitjulu, d'autres groupes aborigènes du désert australien se confient, se livrent à des architectes pour la conception de logement. Les logements hybrides dédiés aux aborigènes sont aussi variés que le sont les différents groupes d'aborigène. Ils ne sont en aucun cas comparables aux typologies de maisons occidentales, c'est pourquoi le travail des architectes prend à la fois une dimension sociale et culturelle quand il s'agit de ce type de projet.² L'agence Iredale Pedersen Hook se voit confier la conception de logement pour la communauté de Tjuntjuntjara, une autre communauté du désert australien. Avant la conception, l'agence se lance dans la consultation et la compréhension des facteurs qui déterminent un logement aborigène. Après consultation, l'agence décide de se concentrer sur les liens qu'entretiennent les aborigènes avec la terre, l'utilisation des espaces, les relations familiales, les croyances culturelles et spirituelles.

Avant la construction du projet, les aborigènes de la communauté de Tjuntjuntjara campent dans les environs. Ils se logent dans des wiltja, des tentes ou des abris en tôle. Au centre du campement il y a un espace communautaire où sont implantées des structures d'ombrage. Cet espace est un lieu de rassemblement. Les gens s'y assoient en cercle, leur position indique la direction de leurs terres traditionnelles.

Ce phénomène permet de déterminer l'implantation des logements. « L'emplacement des logements au sein de la communauté exprime une cartographie de la culture, des relations et du lieu, tout comme la culture, les relations et les préoccupations spirituelles. »³ Chaque logement s'organise autour d'un espace central dédié à l'ensemble de la communauté. Les logements s'orientent en direc-

1 Paul Pholeros: Architect behind best practice for Indigenous housing dies aged 62 - ABC News (Australian Broad-casting Corporation) [Internet], [cité 10 janv 2020], Disponible sur: <https://www.abc.net.au/news/2016-02-02/re-nowned-architect-paul-pholeros-dies-aged-62/7134916>

2 MEMMOTT Paul, CHAMBERS Catherine, TAKE 2: Housing Design in Indigenous Australia, 2011, p. 90-97

3 Tjuntjuntjara housing | ArchitectureAU [Internet], [cité 10 janv 2020], Disponible sur: <https://architectureau.com/articles/tjuntjuntjara-housing/>

Fig. 15

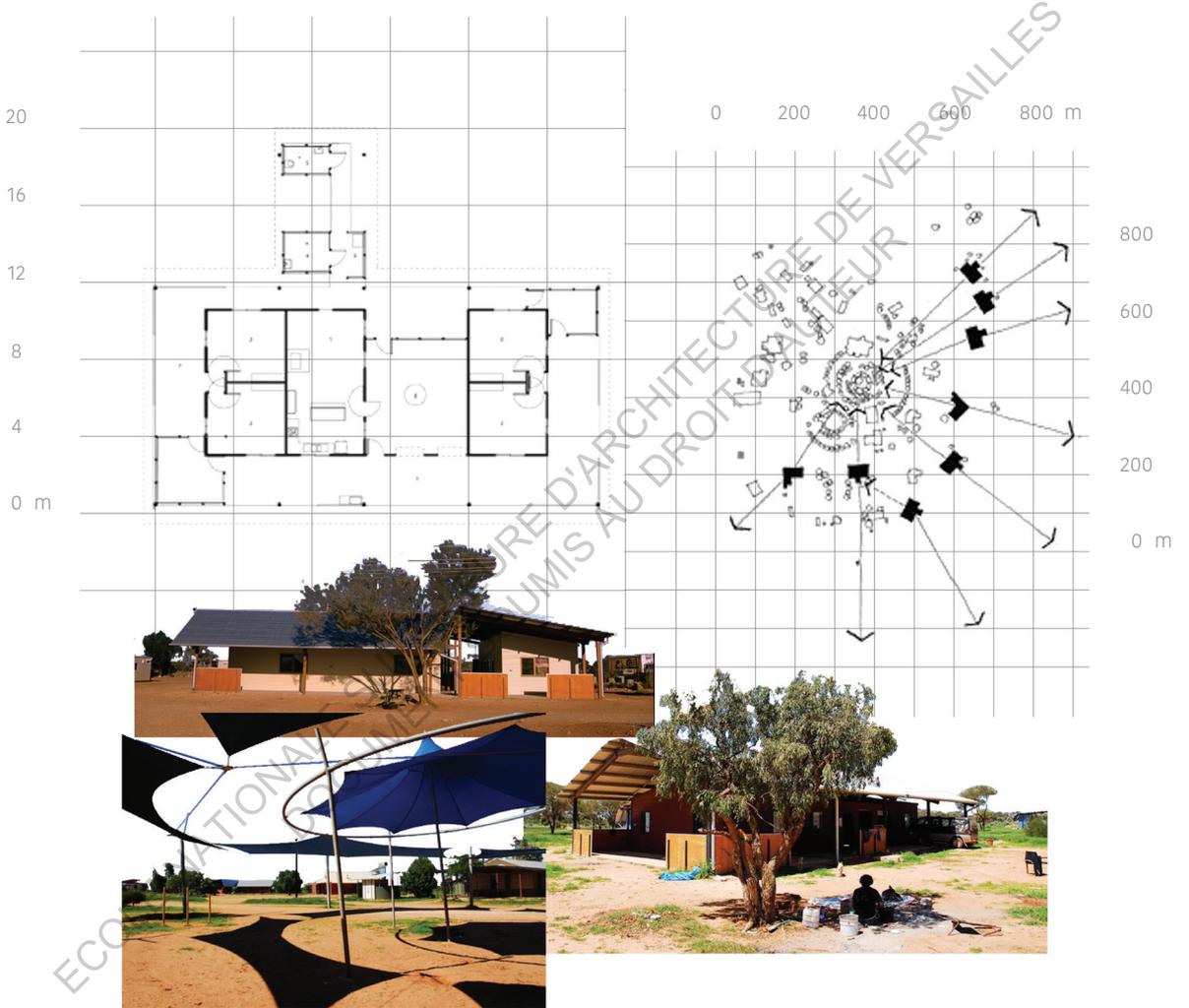
Projet de logement aborigène pour la communauté de Tjuntjuntjara, IPH architects :

Plan d'un des deux types de logement conçu. Il montre les pièces fermées, les espaces semi-fermés et les espaces couverts

Plan d'implantation des logements, tournés vers l'espace communautaire central et organisés en fonction des relations des ménages
Photographie du second type de logement

Photographie du logement représenté ci-dessus en plan

Photographie des structures d'ombrage présentes sur l'espace communautaire



tion des terres traditionnelles des aborigènes de Tjuntjuntjara. La position d'une maison comprenant une famille d'aborigène dépend des relations qu'elle entretient avec les autres. A la manière d'un camp aborigène, l'organisation dépend de l'affinité entre les ménages. Dans le projet, le mode de vie aborigène définit autant l'implantation que l'organisation spatiale des logements. La forme de la maison est déterminée en s'inspirant des structures d'ombrage et des brise-vents traditionnels. La toiture et les murs protègent des aléas climatiques du désert. La flexibilité des espaces laisse le choix aux aborigènes entre l'action de camper en extérieur ou vivre à l'intérieur. A la manière des wiltja, la pièce représente un espace de sûreté. Elle est l'endroit où sont stockés les biens du ménage. En revanche, par temps froid et humide il est néanmoins possible d'investir les pièces fermées. Autre facteur qui influe sur la conception : les obligations comportementales. Certains membres du foyer ne peuvent se croiser. Plusieurs possibilités sont possibles pour sortir d'un lieu et permettre de respecter les comportements d'évitement liés à la culture.¹

Les logements prennent également en compte le mode de vie aborigène étroitement lié avec l'environnement. La préférence qu'ont les aborigènes pour la vie en plein air détermine en partie le projet.² Les plans traduisent une variété d'espaces de vie à l'extérieur, notamment des espaces couverts assez grands pouvant être occupés en fonction des saisons.

Cet exemple s'inspire largement du mode de vie aborigène. L'agence Iredale Pedersen Hook est à l'origine de nombreux projets en lien avec les aborigènes. Il a été construit des logements, une maison de retraite, un centre carcéral, un centre culturel aborigène. Leur approche en terme de conception est comparable à celle des aborigènes qui dépendent du terrain, du climat, des ressources environnantes. Les projets de l'agence IPH s'inspirent du contexte dans lequel il est implanté. Les architectes cherchent à comprendre les modes de vie des futurs occupants. Ils analysent les conditions climatiques, étudient le site d'implantation. Il en découle des projets en symbiose avec leur environnement.

Glenn Murcutt, célèbre architecte australien a une manière d'appréhender l'environnement comme le font les aborigènes d'Australie. Pour un australien blanc, il a une vision particulière de la place de l'Homme sur Terre. « Nous faisons partie de cet ensemble, nous ne sommes pas le tout. Notre présence ici est vraiment l'aspect le plus transitoire de la planète. Ce sont les arbres, c'est le climat, c'est la terre, l'eau, les rochers et le paysage qui sont réels. Lorsque nous

1 Tjuntjuntjara housing | ArchitectureAU [Internet], [cité 10 janv 2020], Disponible sur: <https://architectureau.com/articles/tjuntjuntjara-housing/>

2 YABUKA Narelle, TJUNTJUNTJARA HOUSING, Architecture Australia, mai 2007;96(3):p70-77.

ne parvenons pas à nous voir en appartenir et en faire partie, nous devenons irréels. »¹ Glenn Murcutt est un architecte dont l'éthique concerne le respect du paysage et de l'environnement dans lequel nous évoluons. Le deuxième chapitre expose l'impact de l'Homme sur le territoire australien. « Il est tellement plus facile de tout démolir et de tout détruire, car il est dans la nature de l'homme d'aller de l'avant et de le démolir, alors que, en ce qui me concerne, il est de notre devoir d'agir en tant que gardien de l'un des plus paysages remarquables. »² Il tient le même discours que les aborigènes et considère qu'il a un devoir de protection envers l'environnement.

Le processus de conception de Glenn Murcutt repose sur des bases solides liées au site. Afin de s'imprégner du site, il passe de longues heures sur place. Chacun de ses projets répond aux teintes, aux textures, à l'échelle, à la forme du terrain, à la végétation et à la singularité du paysage. « J'aimerais que nos bâtiments répondent à la partie du monde où ils se trouvent. »³

Glenn Murcutt est lui aussi démarché pour la conception d'une maison destinée à être habitée par des aborigènes. Il s'agit de l'une des rares maisons commandée par le client aborigène lui-même. Le gouvernement n'est pas le maître d'ouvrage. Ici, c'est la cheffe aborigène Banduk Marika et son partenaire Mark Alderton qui en sont les commanditaires. Il est intéressant de voir que les commandes de logement ne concerne pas qu'un seul type de climat. Le groupe aborigène Marika vit à l'extrême nord du pays, le long de la mer. Le climat dans cette région de l'Australie est tropical, les températures y sont élevées et l'humidité est conséquente, entre 80 et 90% en période estivale.⁴ La région des Marika située entre terre et mer permet un apport suffisant en ressource alimentaire. Les aborigènes de ce groupe vivent toujours de manière traditionnelle, à la façon des chasseurs-cueilleurs.

Pour la conception de la maison Marika-Alderton, Glenn Murcutt passe trois années à s'imprégner de la culture aborigène. Il passe des semaines sur place avec la famille, vivant à leur rythme et en fonction de leur mode de vie. «[...] ces Aborigènes qui entretiennent encore une relation culturelle très forte avec leur passé [...] Avec eux, j'ai ramassé des œufs de tortue, des noix, des fruits de toute sorte. J'ai mangé leur nourriture, la raie et son foie, la tortue, la viande rouge d'animaux indigènes, les poissons, les crabes. J'ai vécu avec mes clients, et vécu avec leur peuple un contact de toute première main. C'est une expérience

1 DREW Philip, Touch this earth lightly: Glenn Murcutt in his own words, Sydney: Duffy & Snellgrove; 2001, 182 p.

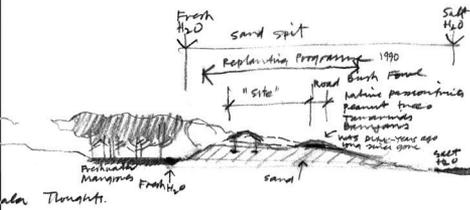
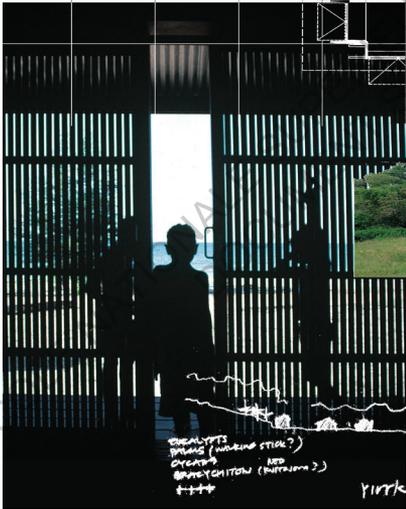
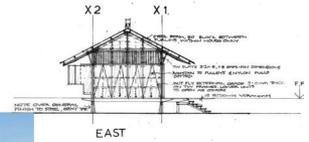
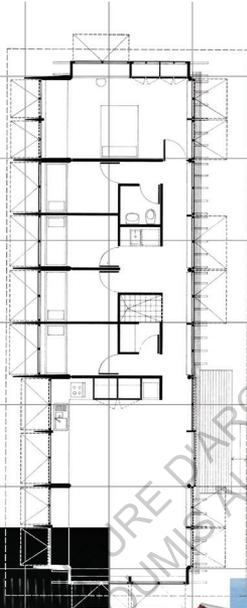
2 Ibid.

3 Ibid.

4 Marika-Alderton House, OZ.E.TECTURE. Disponible sur: <https://www.ozetecture.org/marika-alderton-house>

0 3 6 9 12 m

15
12
9
6
3
0 m



ANALYSIS
HUMAN (WORKING STYLE?)
CLIMATE
INFRASTRUCTURE (WATERWAYS?)
+ + + + +

Yirrkala Thoughts.

extraordinaire.»¹ Il se renseigne sur l'ethno-architecture traditionnelle mais aussi sur les logements qui sont conçus suite à la politique de logement.²

Les abris traditionnels aborigènes, dans cette région, sont de forme allongée. La toiture est faite de grandes écorces qui, une fois posée sur la structure en branchage prend une forme tubulaire arrondie. La maison adopte une typologie assez similaire pour les mêmes raisons rationnelles. Cette forme allongée permet de se protéger du soleil, des insectes et de la pluie.

Le projet ressemble à une maison conventionnelle, néanmoins son organisation dépend de la culture du groupe aborigène. Par exemple, deux salles de bain sont nécessaires, l'une d'entre elles doit se être éloignée des espaces communs, elle se situe tout au fond de la maison et elle est réservée aux femmes. La salle de bain est l'endroit où les ablutions pour les femmes sont faites ; elle doit être à l'écart afin qu'elles ne ressentent pas la présence des hommes. La disposition des chambres dépend de l'organisation traditionnelle dans l'abri traditionnel. Les parents dorment à l'ouest de leurs enfants. Le soleil se couchant à l'ouest, l'orientation marque la fin de journée et symbolise le passé. Les chambres des enfants se situent à l'est de celle des parents. Il s'agit du début de la journée, symbole de la vie future. Les petites filles dorment le plus près de leurs parents et sont entourées de l'autre côté par leurs frères. L'entrée de la maison doit se faire par les côtés. À la manière des aborigènes, les invités ne se présentent pas frontalement à l'abri. Ils font savoir leur présence à une certaine distance puis s'ils sont invités, entrent dans le foyer. La maison Marika-Alderton fonctionne sur le même principe, l'entrée est à l'extrémité du côté le plus long. Les passages extérieurs et couverts sont à éviter car ils favorisent l'entrée des mauvais esprits dans le logement.³

Au-delà de l'aspect culturel, Murcutt admire « [...] le « rapports sensés » que les sociétés primitives entretiennent avec leur territoire, leur discernement dans l'exploitation de ses ressources, leur connaissance intime de ses dangers. »⁴ Il reconnaît la profonde compréhension de l'environnement à travers l'architecture aborigène. Les abris faits d'éléments naturels environnants exprime l'identité du lieu par le biais d'une architecture minimale. Afin de correspondre au procédé aborigène, Glenn Murcutt emploie une architecture climatique en symbiose avec le lieu. La maison Marika-Alderton entretient la connexion entre les habitants et la nature. La vue vers l'extérieur est permise dans l'ensemble du logement. Les

Fig. 16

Maison Marika-Alderton, Glenn Murcutt :

Plan de l'organisation de la maison
Photographies de l'intérieur, mettant en avant la perméabilité du logement et le rapport à l'extérieur
Élévations du projet qui montre les pilots réduisant l'impact de la construction
Photographie extérieure de la maison
Schéma d'implantation montrant le rapport au paysage

1 FROMONOT Françoise, Glenn Murcutt: Projets et réalisations 1962-2002, Paris: Gallimard; 2003, 325 p.

2 MURCUTT Glen, BECK Haig, COOPER Jackie, Glenn Murcutt: a singular architectural practice, Mulgrave, Vic., Australia: Images Pub, Group; 2005, 255 p.

3 MURCUTT Glen, MARQUEZ Cecilia Fernand, LEVENE Richard, Glenn Murcutt, 1980/2012: plumas de metal = feathers of metal, Madrid, Spain: El Croquis Editorial; 2012, 415 p.

4 FROMONOT Françoise, Glenn Murcutt: Projets et réalisations 1962-2002, Paris: Gallimard; 2003, 325 p.

habitants sont ainsi capables de regarder à l'horizon, d'observer les changements climatiques, de discerner les mouvements des personnes ou des animaux aux alentours. Comme les abris traditionnels en écorce, la maison s'ouvre entièrement à ses extrémités. La frontière entre l'intérieur et l'extérieur est mince car les murs et le sol sont perméables. Les murs extérieurs sont des panneaux finement ajourés sans aucun vitrage. La plupart des panneaux peuvent coulisser, ce qui permet de régler le degré d'ouverture de la maison. « Opposé aux procédés de régulation thermique artificiels et consommateurs d'énergie, comme la climatisation [...] »¹ Glenn Murcutt utilise ce système afin de réguler la température de manière naturelle en jouant sur la circulation de l'air dans le bâtiment. Le sol, tout comme les murs est ajouré. Les fines ouvertures permettent à l'air frais provenant du sol de venir rafraîchir le logement. Il s'agit aussi de permettre au sable ramené dans le logement de s'écouler sans difficultés. La maison est surélevée car elle permet à la marée de montée sans détériorer le logement. Les pilotis permettent également de réduire l'impact de la construction sur l'environnement. Au même titre que le projet de Philip Cox, l'emprise au sol est moindre et l'empreinte du bâtiment sur le paysage le sera d'autant moins.

La maison Marika-Alberton est toujours habitée, et ce depuis plusieurs années. Les clients se disent épanouis dans cette architecture hybride qui correspond parfaitement à leur mode de vie. Glenn Murcutt est depuis le début de sa carrière, un architecte passionné par « [...] la relation à la fois pragmatique et fusionnelle avec le paysage dont fait preuve cette culture si complexe, qui commence à se faire connaître et à séduire un large public dans le monde. »² Ce projet est un des projets qui représente le plus le travail de Glenn Murcutt. «Ma grande préoccupation est de trouver une architecture de lieu.»³ Il s'agit pour lui non pas d'affirmer un style architectural mais de s'imprégner d'un site et de ses habitants. L'architecture à la fois environnementale et sociale doit rendre service autant à l'un qu'à l'autre.

Ce chapitre met en évidence l'importance que le mode de vie traditionnel des aborigènes a dans le développement de l'identité nationale. Glenn Murcutt affirme : « Pour moi, il n'existe pas de bâtiment australien, c'est un bâtiment européen modifié. »⁴ La culture australienne porte en elle de grandes caractéristiques similaires à celles des aborigènes. Que ce soit en terme d'habitudes comportementales ou d'architecture, la culture aborigène est belle et bien là. Aussi étonnant que cela peut paraître, il existe des parallèles entre le proces-

1 FROMONOT Françoise, Glenn Murcutt: Projets et réalisations 1962-2002, Paris: Gallimard; 2003, 325 p.

2 Ibid.

3 DREW Philip, Touch this earth lightly: Glenn Murcutt in his own words, Sydney: Duffy & Snellgrove; 2001, 182 p.

4 Ibid.

sus architectural traditionnel et celui de certains architectes australiens.¹ Afin de mettre en évidence le caractère aborigène dans l'architecture post-moderne australienne, les projets choisis sont tous conçus par des architectes australiens blancs. D'abord, l'étude se concentrent sur le parc national Uluru-Kata Tjuta et s'ouvre ensuite à d'autres situations géographiques. Chacun des architectes dont les constructions sont abordées conçoivent leur projet de manière particulière. Leur processus de conception ne s'articule pas sur des prouesses techniques ni sur la revendication d'un style architectural en particulier. À la manière des aborigènes, la conception architecturale commence par une immersion dans l'environnement du site. Le climat, le paysage et la culture sont des éléments majeurs dans le paramétrage de chaque projet.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERMONT
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1 GRIGGS M, MCGREGOR C, Australia Council, Design Arts Board. Australian built: a photographic exhibition of recent Australian architecture responding to the place. Sydney: Design Arts Board of the Australia Council; 1985. 100 p.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

CONCLUSION

Ce mémoire met en évidence la relation unique qu'entretiennent les aborigènes d'Australie et plus spécifiquement les Anangu avec leur environnement. Une étude sans contextualisation aurait été compliquée à saisir. C'est pourquoi le premier chapitre introduit le site de manière général tout en se concentrant sur le domaine environnemental. La première partie dresse le portrait du site à travers les caractéristiques naturelles, culturelles du lieu mais également à travers l'usage qu'en fait le peuple de chasseurs-cueilleurs qui y vit depuis des milliers d'années.

La colonisation vient par la suite dérégler la situation originelle du pays entier. L'impact tant humain qu'écologique met en avant la volonté européenne de dompter le territoire australien. Du fait de la simplicité du mode de vie aborigène, l'européen ne reconnaît pas ce peuple comme une civilisation développée. «Pour les Blancs, les Australiens noirs n'étaient que des peuplades primitives, des survivants de l'âge de pierre au cœur d'une terre oubliée par le temps»¹. Ce peuple n'a effectivement pas développé de technologies similaires aux Européens. Malgré cela, ils détiennent des connaissances environnementales précises et survivent depuis plus de 30 000 ans sur les terres hostiles d'Australie. Ce que les colons n'ont pas réussi à faire malgré l'aide importante de la Grande-Bretagne. L'importation de la culture anglaise sur le sol australien, a largement participé à la dégradation de la biodiversité existante.

Il est irréfutable que le mode de vie aborigène est également touché par cette intrusion. Les habitants traditionnels adoptent progressivement certains aspects de la culture anglo-saxonne. Il est intéressant de relever que malgré l'exposition aux nouvelles technologies et aux nouveaux systèmes culturels coloniaux, les pratiques aborigènes restent d'actualité. Encouragés par les politiques de logement visant à améliorer leurs conditions sanitaires, les aborigènes se sédentarisent. C'est ainsi qu'ils continuent à façonner une nouvelle culture que l'on peut qualifier d'hybride. À travers un mode de vie plus occidentale, la culture traditionnelle persiste de part les habitudes comportementales. La communauté de Mutitjulu n'est pas un camp de nomade. C'est un village composé de maisons et d'infrastructures. D'extérieur, le village des Anangu a l'allure d'un village conventionnel et pour dire, les aborigènes se sont appropriés la majorité des technologies occidentales. En revanche, il est important d'insister sur l'utilisation

1 GREER Germaine, Les aborigènes : Un peuple sans destin, Courrier international, oct 2007;(887);p.32-36, p32.

qu'il en est faite. Les aborigènes vivent dans un village regroupés par famille dans des maisons. Leur quotidien reste dicté par leurs traditions culturelles. Les aborigènes n'utilisent pas les nouvelles technologies de la même manière. Leur ancien mode de vie nomade les conforte dans une existence non-matérialiste. Ils vivent simplement, au contact de l'environnement et de cette façon ils gardent une connexion avec leur loi sacrée.

L'identité aborigène perdure à travers les habitudes comportementales des premiers habitants d'Australie mais elle se fait également ressentir chez les australiens blancs. Comme énoncé dans l'introduction, l'Australie n'est pas la Grande-Bretagne et les aborigènes n'y sont pas pour rien. Le quatrième et dernier chapitre commence par détailler un ensemble de caractéristiques identitaires australiens qui renvoie à la culture aborigène. Depuis l'acceptation tardive du passé colonial du pays, les connaissances aborigènes sont prises au sérieux. Dans le cas du parc national Uluru-Kata Tjuta, la gestion de la biodiversité se fait en fonction de la loi sacrée aborigène et du savoir qui y est lié. La prise de conscience écologique vis à vis du mode de vie aborigène est assez paradoxal. Il y a des milliers d'années, les aborigènes ont adopté un comportement exemplaire en terme de gestion environnemental. Ce comportement a été longtemps dénigré et qualifié de comportement arriéré. Actuellement, il est impossible de remonter le temps, cependant il est plus que nécessaire de nous inspirer de leur mode de vie.

Glenn Murcutt en échangeant avec des communautés aborigènes prend note d'un de leur proverbe «touch this earth lightly» ou autrement dit «il faut effleurer cette terre». L'impact environnemental est la caractéristique qui ressort le plus souvent dans les projets abordés. L'architecte en général est pluridisciplinaire. L'architecte australien de part le pays singulier dans lequel il vit se nourrit de l'histoire, de la sociologie, de la climatologie, et évidemment de l'environnement naturel du pays. Les projets mis en avant dans ce mémoire sont des projets particuliers. Il s'agit dans un premier temps d'infrastructures touristiques qui ont le devoir de respecter un ensemble de normes dictées par les aborigènes. Dans un second temps, ce sont des projets concernant la confection de logement aborigènes, logements qui se doivent de prendre en compte un ensemble de caractéristiques culturelles données par les clients. Il est intéressant de se pencher sur les agences qui ont travaillé sur ces types de projet. Elles sont toutes composées d'architectes australiens blancs. Il ne s'agit pas d'anthropologues spécialisés dans l'étude du mode de vie aborigène, et pourtant, le processus de conception des projets renvoie à l'ethno-architecture aborigène. Dans l'ensemble, la place accordée à l'environnement dans le processus de conception est conséquent. Les

projets sont des projets climatiques, façonnées par les contraintes liées au climat et à l'environnement du site d'implantation.

Étant au début de mes recherches très négative au sujet de la colonisation, ce mémoire m'a appris à voir de façon plus nuancée les conséquences qui y sont directement liés. Ma première expérience dont je parle dans l'introduction m'a réellement touchée. Elle me renvoyait à l'époque à l'image du parc comme d'un zoo humain. Après m'être vraiment penchée sur le sujet, j'ai appris que la situation est nettement moins dramatique. L'histoire coloniale de l'Australie est ce que l'on peut qualifier de désastreuse en matière d'impact humain et le chemin a été long avant que le gouvernement reconnaisse ses torts. Il semblerait qu'aujourd'hui la situation des aborigènes dans le pays s'est considérablement arrangée. Les aborigènes que j'ai vu assis sur le parking ne se vendent pas eux-mêmes. Ils essaient plutôt de transmettre une partie de leur culture aux étrangers par le biais de peintures ou d'artefacts traditionnels.

Ma vision a également changé sur les australiens et l'environnement. Ce mémoire m'a ouvert les yeux sur le désastre écologique que subit le pays. C'est un contre-exemple qu'il ne faut absolument pas suivre. Les incendies qui ravagent la faune et la flore actuellement en sont la preuve. En revanche, d'un point de vue architectural, j'ai été surprise de voir les stratégies mises en place par les architectes pour concevoir des logements adaptés aux aborigènes. La sensibilité qu'ont eu de nombreux architectes blancs à ce sujet est remarquable. Les travaux autour de la conception du logement aborigène se sont étendus sur de longues périodes. Des architectes, accompagnés parfois d'anthropologues, ont passé des années sur place à enquêter sur le mode de vie traditionnel aborigène. Le but est de concevoir le logement le mieux adapté.

Depuis le début de mes études, je suis sensible à l'impact environnemental de l'Homme et cet intérêt ne cesse de grandir. L'étude des projets d'architecture centrés sur l'aspect social et environnemental me conforte dans l'idée que j'aimerais concevoir des projets de manière éthique.

Au début de mon mémoire, j'ai su que j'allais rencontrer des difficultés quant à l'éloignement du site d'étude. Ces difficultés se confirment aujourd'hui. Il y a deux ans, j'ai eu la chance de visiter le site du parc Uluru-Kata Tjuta. À l'époque je ne savais pas que mon mémoire allait traiter de ce sujet. Je n'ai hélas pas eu l'occasion d'y retourner, ce qui je dois l'avouer, a rendu l'étude assez compliquée. Le peuple aborigène n'est pas un peuple littéraire, les aborigènes se transmettent leurs connaissances par la parole, la peinture, la danse mais surtout pas par écrit.

Il existe donc aucune trace ou aucun témoignage écrit d'aborigène car ce moyen de transmission ne fait pas parti de leur culture. Les seuls documents disponibles sont des études que des architectes, sociologues, historiens, anthropologues ont menés sur place.

De même, il est assez difficile de contacter les personnes vivants dans la communauté de Mutitjulu. Le manque de personnel fait que les employés du parc n'ont pas le temps de répondre à ce genre de requête. J'ai été en communication avec une employée qui m'a accordé un peu de son temps. Elle m'a affirmé qu'en temps normal elle m'aurait orientée vers des conseillers culturels qui sont eux-même très occupés.

Au-delà de problèmes liés à la distance, à la culture ou à la communication, je pense avoir été un peu ambitieuse. Je me suis penchée sur un sujet mêlant plusieurs domaines d'études et sur un site particulièrement complexe dont je n'avais à la base absolument aucunes connaissances. J'ai passé une grande partie de mon mémoire a m'immerger dans le site afin de saisir les informations, les comprendre et les utiliser à bon escient.

Les difficultés précédentes m'ont contraintes à adopter une échelle assez grande pour l'étude de la communauté aborigène. Il serait intéressant de réduire l'échelle de l'étude et de se focaliser sur un logement, un espace public ou une rue de la communauté de Mutitjulu. Comment les habitants se déplacent-ils au sein du village? Au vu de la séparation des sexes dans la manière traditionnelle d'habiter, comment sont appréhendés les espaces communautaires? La sédentarisation a été une rupture partielle de la relation qu'entretiennent les aborigènes avec leur environnement. Cette relation étroite avec la nature est toujours d'actualité, mais pour combien temps? Les traditions aborigènes ont jusqu'à présent résisté à l'influence des anciens européens. N'est-il pas réaliste de dire que la perte culturelle continue progressivement?

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

LEXIQUE ABORIGÈNE

Anangu	Nom donné à un ensemble de groupe aborigène, signifie «Personne»
Inma	Cérémonie traditionnelle
Kata Tjuta	Nom d'une montagne signifie «Beaucoup de têtes»
Kunyia	Nom d'un ancêtre créateur qui prend la forme d'un python
Liur	Nom d'un ancêtre créateur qui prend la forme d'un serpent venimeux
Mala	Nom d'un ancêtre créateur qui prend la forme d'un petit wallaby
Mamu	Nom donné aux esprits malveillants
Mutitjulu	Nom de la communauté implantée au pied de Uluru
Pitjantjatjara	Langue parlée par les Anangu, c'est aussi le nom d'un groupe aborigène
Spinifex	Sorte de graminées endémiques à l'Australie centrale
Tjukuritja	Preuve physique du passage des ancêtres créateurs
Tjukurpa	Loi sacrée traditionnelle pratiquée par les Anangu
Uluru	Nom propre d'une montagne
Walytja	Nom signifiant «Famille»
Wiltja	Nom que porte l'abri traditionnel dans le désert
Yulara	Nom du village touristique implanté à l'entrée du parc Uluru-Kata Tjuta

ANNEXE

Question : -Salut Martha, tout d'abord, je tiens à vous remercier pour votre réponse, je suis vraiment reconnaissant de votre temps.

Réponse : -Pas de soucis, je peux essayer d'aider un peu.

Question : -Je voulais savoir des choses sur le mode de vie aborigène actuel et peut-être avoir le contact de quelqu'un qui connaît un propriétaire traditionnel.

Réponse : -Je connais de nombreux propriétaires traditionnels qui parlent un peu anglais, mais qui parlent principalement leur propre langue avant tout.

Question : -Je m'intéresse à l'organisation de la communauté, au plan de ce petit village et à l'architecture des maisons qui je suppose devraient être en lien avec la culture Anangu.

Réponse : -La culture anangu était rarement sédentaire - et si c'était le cas, pas pour longtemps. Les besoins de rester immobiles sont très différents des besoins que l'on a quand on mène un style de vie nomade sans animaux de meute. Je ne sais pas comment vous pensez que le logement pourrait convenir à une culture nomade? Les maisons sont occidentales et de conception simple.

Question : -J'ai déjà fait lu de thèses sur la construction de maisons à Mutitjulu, mais ce serait très utile si vous pouvez m'aider à avoir plus d'information ou à confirmer les informations déjà trouvées. Par exemple, je m'intéresse au lien que les gens ont avec leur environnement, avec la nature et l'extérieur de leurs maisons. Je connais beaucoup de choses et de traditions sur la culture d'origine, mais pas vraiment sur le mode de vie actuel, comment utilisent-ils la maison, l'extérieur, au sujet de la sécurité aussi, comment réagissent-ils par rapport à cet aspect là ? Laissent-ils

**Entretien du 18
Décembre 2019 avec
Martha Coomber du
Bureau au service
des visiteurs.**

tout ouvert en permanence par exemple?

Réponse : -Les gens ne jardinent pas - ils étaient chasseurs cueilleurs. Il y a peu d'eau disponible ici car c'est un désert. Le logement est à l'intérieur du parc national, donc les règles «normales» comme la collecte des loyers, les routes et la collecte des ordures existent toutes de manière différente à cause de cela.

Question : -Et je veux savoir aussi si la culture anglaise a influencé le mode de vie traditionnel.

Réponse : -Oui. chaque partie de celui-ci. Les lois fédérales régissent, pas la loi traditionnelle. Les enfants doivent aller à l'école, les enterrements ou les incinérations sont régis par l'État et les colons ont pris la plupart des ressources essentielles telles que l'eau et possèdent toutes les autres ressources essentielles telles que l'électricité et les routes.

Question : -Je veux savoir si les maisons construites à Mutitjulu ont toutes été conçues par un architecte et si elles ont un plan spécial pour les autochtones, si l'organisation est similaire à une maison conventionnelle ou si elle est différente.

Réponse : -Je vis aussi dans cette communauté. La maison dans laquelle je vis est la même que les autres maisons de Mutitjulu. Les gens vivront dans des tentes ou à l'extérieur s'ils sont en deuil ou engagés dans certains aspects de la loi Anangu pendant une période de temps définie. Les gens déménagent également temporairement et peuvent ériger des abris temporaires à utiliser si le logement est trop petit.

Question : -Je sais que quelques maisons ont été conçues par Pholeros mais je sais que les maisons de la communauté ne se ressemblent pas. Je veux savoir comment les gens vivent dans la communauté, comment ils trouvent de la nourriture.

Réponse : - 90% ou plus de la nourriture provient des supermarchés. Lorsque vous vivez au même endroit, les ressources à récolter ne sont pas les mêmes que lorsque vous êtes toujours en mouvement, la façon

dont ils interagissent avec Uluru est difficile avec 300000 touristes tous concentrés sur Uluru. Cependant pour Anangu, Uluru n'est qu'un site cérémoniel et il existe des centaines de sites sacrés dans tout le pays. Nous, les touristes, nous concentrons sur Uluru, mais ce n'est qu'une partie des histoires.

Question : -J'aimerais savoir s'ils pratiquent encore Tjukurpa.

Réponse : -Oui.

Question : -C'est compatible avec la religion chrétienne?

Réponse : -Les chrétiens disent qu'il n'y a qu'un seul Dieu jaloux, alors je présume que non? Cependant, dans la pratique, je suppose que l'église est devenue plus tolérante à l'égard des croyances autochtones. Les pratiques de l'église luthérienne à Mutitjulu et toutes les personnes que j'ai vues à l'église suivent également leur Tjukurpa.

Question : -Je veux savoir quelle pratique de Tjukurpa et quelles cérémonies existent encore et laquelle disparaît.

Réponse : -Ce n'est pas possible de répondre et il me faudrait trop de temps pour expliquer pourquoi. Beaucoup de Tjukurpa n'appartiennent qu'à certaines personnes. Ce n'est pas de notoriété publique, même parmi tous les Anangu. La connaissance est le pouvoir et n'est pas seulement donnée.

Question : -J'ai vu sur un plan que Mutitjulu est divisé en deux parties, je veux savoir si la partie du sud-est est une partie où vivent les rangers blancs.

Réponse : -Il existe de nombreuses couleurs de Rangers - je suis pâle, mais je m'identifie comme autochtone de ma propre ascendance du sud-ouest du Queensland. Mon partenaire est Anangu, mais du sud d'ici. Il y a des Rangers indigènes. Les Blancs n'ont pas à vivre à Yulara, et les Anangu sont également autorisés à vivre à Yulara dans des logements du parc

ou des logements qui peuvent être pourvus d'un emploi dans le complexe.

Question : -Et je veux savoir si les Noirs et les Blancs vivent ensemble ou si les Blancs doivent vivre à Yulara.

Réponse : -Of course, we are all living together.

**Entretien du 19
Décembre 2019 avec
Martha Coomber du
Bureau au service
des visiteurs.**

Question : -Salut Martha, Merci beaucoup pour votre aide, ce sera très utile pour mon essai. J'ai posé des questions sur la relation en noir et blanc parce que j'ai vu sur une photo satellite qu'il y a deux parties à Mutitjulu, savez-vous pourquoi? Je pensais que peut-être la bonne partie était pour les rangers et l'autre pour les habitants. (Voir la photo que je vous envoie)

Réponse : -Oui c'est vrai. Donc mon partenaire, les gens de l'autre côté de la route et deux lots de mes voisins tout près de moi sont Anangu et vivent également à Rangerville (ce que nous appelons le logement des Rangers). Ce ne sont donc pas seulement les blancs, ce sont les Rangers et la famille uniquement. Ensuite, il y a une section de Mutitjulu que nous appelons les habitants de Mutitjulu Heights, où vivent les auxiliaires de la communauté - donc le médecin, les infirmières, le magasinier, etc. Anangu qui occupe cet emploi peut également choisir de vivre ici. Si Anangu prend un emploi dans le complexe, ils peuvent également y trouver un logement. Les emplois ont toujours un logement attaché (sauf à temps partiel ou occasionnel) car il n'y a pas de location privée ici. La plupart des gens de la communauté préfèrent cependant résider dans la communauté.

Question : -Et je posais des questions sur la différence des maisons parce que je sais que certaines d'entre elles pensaient être mieux adaptées à la culture d'Anangu, par exemple peu de maisons ont été pensées par l'architecte Paul Pholeros en 1986, mais les gens n'aimaient pas et un homme a qualifié la maison de maison d'éléphants parce que ce n'était pas une maison ordinaire. L'architecte a essayé de penser différemment

du mode de vie occidental. Et puis je sais qu'ils ont construit peu d'autres maisons avec un concept spécial de «décentralisé», un type de maison a été construit avec un mur courbe à l'extérieur et un autre type avec une salle de bain déconnectée de la maison, située plus dans la cour. Savez-vous de quoi je parle? C'était une ordonnance de logement public pour diminuer les problèmes de santé.

Réponse : -Je n'ai jamais entendu parler de cela et je ne peux penser à aucune maison que j'ai vu qui reflète cela. Pouvez-vous en indiquer une sur l'image satellite que vous avez envoyée? Toutes les maisons semblent avoir le même vieux design de boîte commun partout. Ma propre maison est une maison de bloc de bessa construite standard pas cher. 2 chambres et une salle de bain WC et douche à l'arrière et une cuisine salle à manger combinée à l'avant.

Question : -Je parlais de la culture nomade et du logement parce que peut-être que les gens vivent dans la communauté pendant la saison sèche, après avoir voyagé et vivre toujours de façon traditionnelle, chasser, construire leurs propres maisons et ensuite quitter pour recommencer dans un autre endroit.

Réponse : -Non, les gens voyagent toujours pour la loi, mais ils vont en voiture et restent dans des maisons. Si les gens vont en brousse, généralement pendant de courtes périodes, des swags sont utilisés (les swags sont des rouleaux de lit). Un peu plus longtemps ou la surpopulation dans les maisons, alors les gens utilisent des tentes. Maison plus longue et surpeuplée sans solution sur place, les gens installent généralement un poteau d'ombrage et un linteau (style européen) avec généralement un toit en tôle, puis campent sous celui-ci, dans un butin ou une tente.

Question : -Puis-je vous demander des photos de votre maison ou de la communauté? Je suis désolé, si vous ne voulez pas que ce soit ok, je ne veux pas être intrusif. En fait, vous êtes le seul à avoir pris le temps de répondre à toutes mes questions, et je suis déjà très clair à ce sujet, merci.

Réponse : -Nous nous concentrons sur le tourisme, et notre personnel

scientifique et culturel est peu nombreux sur le terrain pendant la période chaude de l'année et autour de Noël. Nous ne répondons généralement pas aux questions sur beaucoup de choses sur Anangu sans une consultation complète et souvent coûteuse. Les conseillers culturels ne sont pas gratuits et ne sont pas facilement disponibles. Normalement, je vous aurais présenté mes excuses et je n'aurais pas pu répondre non plus car nous n'avons pas suffisamment de personnel et je ne suis pas un expert. Je suis heureux de vous aider pour le moment car ce n'est pas notre période de pointe. Je peux t'envoyer des photos. Je vais en prendre et puis quand je serai sur le bureau, je vous les enverrai.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

TABLE DES ILLUSTRATIONS

1 Uluru, Tjukurpa & Anangu

Fig 1

Homme qui peint un ancêtre Mala sur le mur d'Uluru, BERNT Ronald M, Australian Aboriginal Religion

Photographie satellite du parc et de ses environs, Google Earth

Coupe géologique schématique

Photographie de spinifex au pied d'Uluru, FORSYTH Ellen, <https://parksaustralia.gov.au/uluru/discover/nature/plants/spinifex/>

Fig 2

Photographie représentant le visage de Liru, le serpent venimeux après avoir reçu deux coups dans la tête, Rob VANDIL, http://landofthefae.blogspot.com/2016/07/songlines-of-serpent_30.html

Photographie représentant les œufs déposés par Kuniya au pied de Uluru, Rob VANDIL, http://landofthefae.blogspot.com/2016/07/songlines-of-serpent_30.html

Carte mentale des chemins traditionnels ancestraux autour d'Uluru, BERNT Ronald M, Australian Aboriginal Religion

Photographie satellite de Uluru, Google Earth

Peinture aborigène représentant Liru et Kuniya, RAVEN PURRULA Bronwyn, 60cm x 90cm, <https://byronbaygallery.com/shop/liru-and-kuniya/>

Fig 3

Photographie de trois aborigènes buvant à une source d'eau, TWEEDIE Penny, Aboriginal australians spirits of Arnhem Land, 1970, p.114.

Capture d'écran d'une vidéo expliquant le fonctionnement de Mutitjulu, <https://www.aiatsis.gov.au/exhibitions/looking-future>

Photographie d'un homme aborigène qui revient de la chasse, UNESCO ANC for. Australian Aboriginal culture [Internet], [4th ed.], Canberra: Australian Government Publishing Service; 1974 [cité 10 janv 2020], 48 p, Disponible sur: <https://trove.nla.gov.au/version/14808049>

Photographie de Uluru sous la pluie, <https://parksaustralia.gov.au/uluru/files/highlights/rain-on-the-rock-t.jpg>

Photographie de trois enfants qui participent à l'entretien de la flore par le feu, TWEEDIE Penny, Aboriginal australians spirits of Arnhem Land, 1970, p.85.

Fig 4

Photographie de l'ethno-architecture aborigène, Paul MEMMOTT, Gunyah, Goondie + Wurley: the Aboriginal architecture of Australia

Carte satellite de l'Australie, Google Earth

Carte des régions occupées par les tribus aborigènes, AIATSIS - <http://australie-recherche.univ-lr.fr/page28aaactual/pages28a12345/page28a4.htm> - <https://aiatsis.gov.au>

Fig 5

Schéma d'un camp de Pitjantjatjara, Paul MEMMOTT, Gunyah, Goondie + Wurley: the Aboriginal architecture of Australia

Croquis aquarelle représentant un camp d'aborigène dans le désert, LE KEUX Jean Henry, 1849, http://nationalunitygovernment.org/content/first-nation-habitats-and-villages-and-after-displacement#slide-13-field_image_1-1560.jpg

Photographies sur la gauche, Paul MEMMOTT, Gunyah, Goondie + Wurley: the Aboriginal architecture of Australia

Fig 6

Photographie de Wiltja, EDWARDS Robert, dans Isaacs, 1980, <http://nationalunitygovernment.org/content/first-nation-habitats-and-villages-and-after-displacement>

Schéma à échelle de l'organisation d'une wiltja et de ses environs, Paul MEMMOTT, Gunyah, Goondie + Wurley: the Aboriginal architecture of Australia

Photographie de la construction d'une wiltja, GO-SAM Caroll, 1997, The Mutitjulu experiment : a study of decentralised houses designed by Paul Pholeros

2 Domination de l'Homme Européen

Fig 7

Carte satellite de l'Australie, Google Earth

Photographie du camping au pied d'Uluru, DALLEN Trevor, Novembre 1981

Photographie de bus touristiques conduisant les visiteurs à l'endroit où le début de l'ascension se trouve, CHAMBERLAIN Michael, 17 Août 1980

Photographie de Baby Lindy Chamberlain et de son bébé sur Uluru, CHAMBERLAIN Michael, 17 Août 1980

Photographie de 1970 de Uluru avec l'ancien aéroport, <https://www.flickr.com/photos/jogiboarder/4178040989/in/photostream/>

3 La colonisation, facteur de mutation culturelle

Fig 8

Photographie d'un aborigène au téléphone, TWEEDIE Penny, Aboriginal australians spirits of Arnhem Land, 1970, p.10.

Photographie d'un aborigène regardant à travers une caméra et de sa petite fille tenant une bouteille de Coca-Cola, TWEEDIE Penny, Aboriginal australians spirits of Arnhem Land, 1970, p.85.

Ancienne photographie d'une mission pastorale, photographe inconnu, 1900, 9 cm x 14 cm, <https://collections.slsa.sa.gov.au/resource/B+41969/continue>

Ancienne photographie d'une mission religieuse, HARRIS Kevin, 1947, <https://collections.slsa.sa.gov.au/resource/B+70782/59>

Ancienne photographie de wiltja, HAMILTON, 1971, Paul MEMMOTT, Gunyah, Goondie + Wurley: the Aboriginal architecture of Australia

Ancienne photographie de wiltja faite avec des nouveaux matériaux, HAMILTON, 1971, Paul MEMMOTT, Gunyah, Goondie + Wurley: the Aboriginal architecture of Australia

Photographie d'une maison de Mutitjulu, <https://www.mutitjulu.com/about>

Fig 9

Publicité «Kindstrand», 1957, Sydney : Pacific Publications, 1931-2000

Vue satellite d'ensemble d'Uluru et de Mutitjulu, Google Earth

Vue cadrée sur Mutitjulu, Google Earth

Image d'une Anangu peignant assise par terre, tirée d'une vidéo expliquant le fonctionnement de Mutitjulu, <https://www.aiatsis.gov.au/exhibitions/looking-future>

Photographie d'une maison de Mutitjulu, <https://www.mutitjulu.com/about>

Photographie d'une tente, PEDERSON Finn, Remotely Sustainable, 2008, p.13

4 Influence de la culture aborigène sur l'identité de l'Australie

Fig 10

Photographie du panneau interdisant l'ascension de Uluru, KHAN Saed, 25 Octobre 2019, <https://www.20minutes.fr/monde/2636443-20191025-australie-fois-fini-uluru-plus-accessible-partir-samedi>
Photographie de Pastor Kramer aidé par un aborigène pour construire un abri, Jack Laver, 20.5cm x 15.8cm, 1924, <https://collections.slsa.sa.gov.au/resource/PRG+1365/1/412>
Photographie d'un ranger en train d'entretenir le parc, BREEDEN Stanley, <https://parksaustralia.gov.au/uluru/discover/nature/conservation/>
Photographie satellite avec nom des propres des villes, Google Earth
Jeune femme qui prend de l'eau dans une sources, BERNT Ronald M, Australian Aboriginal Religion

Fig 11

Image satellite du projet, Google Earth
Photographies, Philip Cox, <https://www.coxarchitecture.com.au/latest/yulara-a-story-of-enduring-excellence/>
Élévation et plan de situation avec les courbes de niveau, Philip Cox, LIM William S.W., TAYLOR Jennifer, World architecture 1900-2000 : a critical mosaic, 1999.

Fig 12

Plan de situation, plan et élévation du projet, COX Philip, Architecture in Extreme Environments 2
Photographies, COX Philip, <https://longitude131.com.au/>

Fig 13

Photographies du chantier et du centre culturel, BURGESS Gregory, Towards an Ecology of Culture, A+U. mai 1997.
Plan du centre culturel, BURGESS Gregory, Towards an Ecology of Culture, A+U. mai 1997.
Peinture aborigène illustrant le combat de Liru et Kunyia, artiste inconnue, disponible dans Indigenous Place-making, BURGESS Gregory.

Fig 14

Vue aérienne d'une maison pensée par Paul Pholeros, Google Earth
Plan éclaté de principe du concept, PHOLEROS Paul, UPK Report, 1987
Plan de mise en situation, PHOLEROS Paul, UPK Report, 1987
Photographie de l'entrée d'une maison, <http://www.capitalhouse.com.au/northernterritory/ntstructuralassessments/.jpg>

Fig 15

Plan et plan d'imprantation, IREDALE PEDERSEN HOOK , <http://iredalepedersenhook.com/?portfolio=tjuntjuntjarra>
Photographies, Courtesy of Iredale Pedersen Hook, 2017, <http://iredalepedersenhook.com/?portfolio=tjuntjuntjarra>

Fig 16

Coupe et croquis, MURCUTT Glenn, 1992, <https://atlasofplaces.com/architecture/marika-alderton-house/>
Plan, Thinking Drawing / Working Drawing, 2008
Photographies, MURCUTT Glenn, <https://www.ozetecture.org/marika-alderton-house>

Couverture

Fig

Photographies, GO-SAM Caroll, 1997, The Mutitjulu experiment : a study of decentralised houses designed by Paul Pholeros

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

BIBLIOGRAPHIE

Introduction

Le dictionnaire de l'Histoire - colonie, colonisation, colonialisme - Herodote.net [Internet]. [cité 10 janv 2020]. Disponible sur: https://www.herodote.net/colonie_colonisation_colonialisme-mot-13.php

1 Uluru, Tjukurpa & Anangu

LESPAGNOL Georges, Sur le Caractère Désertique de l'Australie intérieure. Paris: Armand Colin; 1898. 57 p.

PATTEN John Thomas, FERGUSON William, Aborigines claim citizen rights! : a statement of the case for the Aborigines Progressive Association / by J.T. Patten and W. Ferguson [Internet], Sydney: Publicist; 1938 [cité 10 janv 2020], 11 p, Disponible sur: <https://trove.nla.gov.au/version/31724070>

MULVANEY John, The prehistory of Australia, London: Thames and Hudson; 1969, 276 p.

BERNDT Ronald Murray, Australian aboriginal religion: the four fascicles in one, Leiden: Brill; 1974, Fasc. 1/4.

UNESCO ANC for. Australian Aboriginal culture [Internet], [4th ed.], Canberra: Australian Government Publishing Service; 1974 [cité 10 janv 2020], 48 p, Disponible sur: <https://trove.nla.gov.au/version/14808049>

RAPOPORT Amos, Australian Aborigines and the definition of place [Internet], Melbourne : Deakin University; 1980 [cité 28 déc 2019], 14 p, Disponible sur: <https://trove.nla.gov.au/version/26721518>

BERNDT Ronald Murray, Berndt Catherine, The world of the first Australians, Sydney: Ure Smith; 1985, 608 p.

ROSS Helen, Just for living: aboriginal perceptions of housing in northwest Australia, Canberra: Aboriginal Studies Press; 1987, 186 p.

ISAACS Jennifer, Desert crafts: Anangu Maruku Punu, Sydney: Doubleday; 1992, 149 p.

DAVIS Stephen, Prescott John Robert Victor, Aboriginal frontiers and boundaries in Australia, Melbourne: Melbourne UP; 1993, 169 p.

UNESCO, 447bis ICOMOS Parc national d'Uluru-Kata Tjuta [Internet], 1994 [cité 16 juin 2019], Disponible sur: <https://whc.unesco.org/fr/list/447/>

STREHLOW Theodor George Henry, Australian Association for the Study of Religions, Central Australian religion, Bedford Park: Australian Association for the Study of Religions; 1995, 64 p.

GO-SAM Caroll, The Mutitjulu experiment : a study of decentralised houses designed by Paul Pholeros - UQ eSpace [Internet] [B.A Thesis], [Queensland]: The University of Queensland; 1997 [cité 10 janv 2020]

MURRAY Tim, Archaeology of Aboriginal Australia: a reader, St. Leonards, N.S.W.; London: Allen & Unwin ; UCL; 1999, 364 p.

DOVEY Kim, Seeing Uluru, Thresholds, 2000;(21):60-5.

LAYTON Robert, Australian Institute of Aboriginal Studies, Uluru: an Aboriginal history of Ayers Rock, Canberra: Aboriginal Studies Press; 2001, 139 p.

RUMSEY Alan, WEINER James, Emplaced myth: space, narrative, and knowledge in Aboriginal Australia and Papua New Guinea [Internet]. Honolulu: University of Hawai i Press; 2001 [cité 15 oct 2019]. 281 p. Disponible sur: <http://books.google.com/books?id=lqiAAAAAMAAJ>

2 Domination de l'Homme Européen

- GINER François, En terre aborigène: rencontre avec un monde ancien, Paris: A. Michel; 2007, 299p.
- GREER Germaine, Les aborigènes : Un peuple sans destin, Courrier international, oct 2007;(887):p.32-36.
- Memmott Paul, Gunyah, Goondie + Wurley: the Aboriginal architecture of Australia, St Lucia, Qld: University of Queensland Press; 2007, 412 p.
- GO SAM Caroll, Working with and against Indigenous design paradigms, ArchitectureAU, oct 2008;97(5):p53-8
- DESCOLA Philippe, Musée du quai Branly (Paris), La fabrique des images: visions du monde et formes de la représentation, Paris: Somogy; 2010, 223 p.
- HAMEL Gwénaëlle, Situation des Aborigènes australiens : inégalités sociales et réponses politiques, Informations sociales, 30 juill 2012;n° 171(3):p70-8.
- ONNUDOTIR Helena, POSSAMAI Adam, TURNER Bryan, Religious Change and Indigenous Peoples: the Making of Religious Identities, London: Taylor & Francis; 2016, 149 p.
- DANIEL James, The Day Australia Got a Conscience [Internet], 2019 [cité 8 janv 2020], Disponible sur: <https://indigenoux.com.au/the-day-australia-got-its-conscience/>
- Australian Government Parks Australia, Fact Sheet Uluru-Kata Tjuta National Park : Tjukurpa
- Australian Institute of Aboriginal and Torres Strait Islander Studies [Internet], [cité 16 juin 2019], Disponible sur: <https://aiatsis.gov.au/>
- Geology | Department of the Environment and Energy [Internet], [cité 10 janv 2020], Disponible sur: <https://www.environment.gov.au/topics/national-parks/uluru-kata-tjuta-national-park/natural-environment/>
- GitPA : Accueil [Internet], [cité 16 juin 2019], Disponible sur: <https://www.gitpa.org/PeopleFrame.htm>
- IndigenousX Showcasing & Celebrating Indigenous Diversity [Internet], [cité 16 juin 2019], Disponible sur: <https://indigenoux.com.au/>
- Parks Australia [Internet], [cité 16 juin 2019], Disponible sur: <https://parksaustralia.gov.au/>
- Uluru Ayers Rock Northern Territory Australia [Internet], [cité 16 juin 2019], Disponible sur: <http://www.atn.com.au/nt/south/uluru.htm>
- HOUGH Richard, Captain James Cook, Hodder & Stoughton; 1784, 416 p.
- PATTEN John Thomas, FERGUSON William, Aborigines claim citizen rights! : a statement of the case for the Aborigines Progressive Association / by J.T. Patten and W. Ferguson [Internet], Sydney: Publicist; 1938 [cité 10 janv 2020], 11 p, Disponible sur: <https://trove.nla.gov.au/version/31724070>
- MOIZO Bernard, GUILLAUME Henri, Être Aborigène aujourd'hui. Migrations, sédentarisation et changements identitaires dans le Nord-Ouest de l'Australie, Études rurales, 1990;120(1):p107-28.
- GO-SAM Caroll, The Mutitjulu experiment : a study of decentralised houses designed by Paul Pholeros - UQ eSpace [Internet] [B.A Thesis], [Queensland]: The University of Queensland; 1997 [cité 10 janv 2020],
- PAYET Nicolas, La colonisation du cirque de Salazie, Versailles : Ecole d'architecture de Versailles; 1999, 78 p.

3 La colonisation, facteur de mutation culturelle

GREER Germaine, Germaine Greer: White Australians must embrace Aboriginal roots, The Guardian [Internet], 19 juin 2004 [cité 15 déc 2019]; Disponible sur: <https://www.theguardian.com/world/2004/jun/19/australia.bookextracts>

GREER Germaine, Les aborigènes : Un peuple sans destin, Courrier international, oct 2007;(887):p.32-36.

DIAMOND Jared, Effondrement: comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie, Paris: Gallimard; 2013, 873 p.

DIAMOND Jared, De l'inégalité parmi les sociétés essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire, Vol. 1. Paris: Nouveaux Horizons; 2013, 695 p.

MC Ali, The Spinifex People: Then and now [Internet], Right Now, 2019 [cité 11 déc 2019], Disponible sur: <http://rightnow.org.au/opinion-3/spinifex-people-then-now/>

The Day Australia Got a Conscience [Internet], IndigenousX Showcasing & Celebrating Indigenous Diversity, 2019 [cité 16 juin 2019], Disponible sur: <https://indigenousx.com.au/the-day-australia-got-its-conscience/>

MORRIS Kaleesha, We are people of the past, present and future | [Internet], [cité 10 janv 2020], Disponible sur: <https://indigenousx.com.au/we-are-people-of-the-past-present-and-future/>

FURNEAUX Tobias, Captain James Cook: A Biography by Richard Hough (1994) [Internet], [cité 16 juin 2019], Disponible sur: <https://astrofella.wordpress.com/tag/tobias-furneaux/>

Collaborating for Indigenous Rights 1957-1973 [Internet], [cité 16 juin 2019], Disponible sur: https://indigenous-rights.net.au/civil_rights/albert_namatjira_and_citizenship_1958-59

History of the park | Department of the Environment and Energy [Internet], [cité 10 janv 2020], Disponible sur: <https://www.environment.gov.au/topics/national-parks/uluru-kata-tjuta-national-park/culture-and-history/history-park>

Le Red Centre d'Australie, Territoire du Nord, Australie - Tourisme d'Australie [Internet], [cité 16 juin 2019], Disponible sur: <https://www.australia.com/fr-fr/places/red-centre.html>

MOIZO Bernard, GUILLAUME Henri, Être Aborigène aujourd'hui. Migrations, sédentarisation et changements identitaires dans le Nord-Ouest de l'Australie, Études rurales, 1990;120(1):p107-28.

ISAACS Jennifer, Desert crafts: Anangu Maruku Punu, Sydney: Doubleday; 1992, 149 p.

UNESCO, 447bis ICOMOS Parc national d'Uluru-Kata Tjuta [Internet], 1994 [cité 16 juin 2019], Disponible sur: <https://whc.unesco.org/fr/list/447/>

GO-SAM Caroll, The Mutitjulu experiment : a study of decentralised houses designed by Paul Pholeros - UQ eSpace [Internet] [B.A Thesis], [Queensland]: The University of Queensland; 1997 [cité 10 janv 2020]

NOYCE Philip, Rabbit Proof Fence, Becker Entertainment; 2003.

GRIMA Joseph, Architecture in Extreme Environments 2, Domus, mai 2004;(870):p36-41.

GREER Germaine, Les aborigènes : Un peuple sans destin, Courrier international, 30 oct 2007;(887):p.32-36.

MEMMOTT Paul, Gonyah, Goondie + Wurley: the Aboriginal architecture of Australia, St Lucia, Qld: University of Queensland Press; 2007, 412 p.

GO SAM Caroll, Working with and against Indigenous design paradigms, ArchitectureAU, oct 2008;97(5):p53-8

4 Influence de la culture aborigène sur l'identité de l'Australie

HAMEL Gwénaëlle, Situation des Aborigènes australiens : inégalités sociales et réponses politiques, Informations sociales, 30 juill 2012;n° 171(3):p70-8.

COOMBER Martha, Entretien au sujet de la communauté de Mutitjulu, 2019.

MC Ali, The Spinifex People: Then and now [Internet], Right Now, 2019 [cité 11 déc 2019], Disponible sur: <http://rightnow.org.au/opinion-3/spinifex-people-then-now/>

Mutitjulu community | Australian Institute of Aboriginal and Torres Strait Islander Studies [Internet], [cité 10 janv 2020], Disponible sur: <https://aiatsis.gov.au/exhibitions/mutitjulu-community>

Griggs M, McGregor C, Australia Council, Design Arts Board. Australian built: a photographic exhibition of recent Australian architecture responding to the place. Sydney: Design Arts Board of the Australia Council; 1985. 100 p.

PEGRUM Roger, Details in Australian architecture / Roger Pegrum - Detail, Sydney : Royal Australian Institute of Architects, Education Division; 1987, 111 p.

MOIZO Bernard, GUILLAUME Henri, Être Aborigène aujourd'hui. Migrations, sédentarisations et changements identitaires dans le Nord-Ouest de l'Australie. Études rurales, 1990;120(1):p107-28.

UNESCO, 447bis ICOMOS Parc national d'Uluru-Kata Tjuta [Internet], 1994 [cité 16 juin 2019], Disponible sur: <https://whc.unesco.org/fr/list/447/>

BURGESS Gregory, Snake charmer : Uluru national park cultural centre, Ayers rock, australia, Architectural review, nov 1996;200(1197):p.46-51.

BURGESS Gregory, Towards an Ecology of Culture, A+U. mai 1997;(320):102-11.

GO-SAM Caroll, The Mutitjulu experiment : a study of decentralised houses designed by Paul Pholeros - UQ eSpace [Internet] [BA Thesis], [Queensland]: The University of Queensland; 1997 [cité 10 janv 2020]

LIM William S.W., TAYLOR Jennifer, World architecture 1900-2000 : a critical mosaic. Volume 10, Southeast Asia and Oceania / general editor Kenneth Frampton ; volume editor Jennifer Taylor and William S. W. Lim - Detail, Vol. 1. Autriche: Wien : Springer, 1999 [cité 16 juin 2019], 288 p.

COX Philip, Cox Architects, Mulgrave, Vic.: Images; 2000, 272 p.

DREW Philip, Touch this earth lightly: Glenn Murcutt in his own words, Sydney: Duffy & Snellgrove; 2001, 182 p.

FROMONOT Françoise, Glenn Murcutt: Projets et réalisations 1962-2002, Paris: Gallimard; 2003, 325 p.

BOSCHETTI Joe, Details in Architecture 5: creative detailing by some of the world's leading architects, Mulgrave: The Images Publishing; 2004, 216 p.

GREER Germaine, Germaine Greer: White Australians must embrace Aboriginal roots, The Guardian [Internet], 19 juin 2004 [cité 15 déc 2019]

GRIMA Joseph, Architecture in Extreme Environments 2, Domus, mai 2004;(870):p36-41.

MURCUTT Glen, BECK Haig, COOPER Jackie, Glenn Murcutt: a singular architectural practice, Mulgrave, Vic., Australia: Images Pub, Group; 2005, 255 p.

GREER Germaine, Les aborigènes : Un peuple sans destin, Courrier international, 30 oct 2007;(887):p.32-36.

MEMMOTT Paul, Gonyah, Goondie + Wurley: the Aboriginal architecture of Australia, St Lucia, Qld: University of Queensland Press; 2007, 412 p.

YABUKA Narelle, TJUNTJUNTJARA HOUSING, Architecture Australia, mai 2007;96(3):p70-77.

MEMMOTT Paul, CHAMBERS Catherine, TAKE 2: Housing Design in Indigenous Australia, 1 janv 2011.

MURCUTT Glen, MARQUEZ Cecilia Fernand, LEVENE Richard, Glenn Murcutt, 1980/2012: plumas de metal = feathers of metal, Madrid, Spain: EL Croquis Editorial; 2012, 415 p.

MAKHZOUNI Jala, EGOZ Shelley, PUNGETTI Gloria, The Right to Landscape: Contesting Landscape and Human Rights, 1re éd. Routledge; 2016, 342 p.

PERIS Aanoma, Indigenous Cultural Centers and Museums: An Illustrated International Survey, Rowman & Littlefield Publishers; 2016, 329 p.

O'ROURKE Timothy, Sharing plans for Aboriginal housing | ArchitectureAU [Internet], 2017 [cité 10 janv 2020], Disponible sur: <https://architectureau.com/articles/sharing-plans-for-aboriginal-housing/#>

Australie : Cette fois c'est fini, Uluru ne sera plus accessible à partir de samedi [Internet], 20minutes, 2019 [cité 3 janv 2020], Disponible sur: <https://www.20minutes.fr/monde/2636443-20191025-australie-fois-fini-ulu-ru-plus-accessible-partir-samedi>

Ayers Rock (Yulara) Resort – COX [Internet], [cité 16 juin 2019], Disponible sur: <https://www.coxarchitecture.com.au/project/ayers-rock-yulara-resort/>

Enduring Architecture: Sails in the Desert Takes Home National Award – COX [Internet], [cité 10 janv 2020], Disponible sur: <https://www.coxarchitecture.com.au/latest/enduring-architecture-sails-in-the-desert-takes-home-national-award/>

Gregory Burgess - Gregory Burgess Architects [Internet], [cité 10 janv 2020], Disponible sur: <http://www.gbarch.com.au/practice/gregory-burgess/>

Marika-Alderton House [Internet], OZ.E.TECTURE. [cité 16 juin 2019], Disponible sur: <https://www.ozetecture.org/marika-alderton-house>

Paul Pholeros: Architect behind best practice for Indigenous housing dies aged 62 - ABC News (Australian Broadcasting Corporation) [Internet], [cité 10 janv 2020], Disponible sur: <https://www.abc.net.au/news/2016-02-02/re-owned-architect-paul-pholeros-dies-aged-62/7134916>

Profile - Gregory Burgess Architects [Internet], [cité 10 janv 2020], Disponible sur: <http://www.gbarch.com.au/practice/profile/>

Tjuntjuntjara housing | ArchitectureAU [Internet], [cité 10 janv 2020], Disponible sur: <https://architectureau.com/articles/tjuntjuntjara-housing/>

Conclusion

GREER Germaine, Les aborigènes : Un peuple sans destin, Courrier international, 30 oct 2007;(887):p.32-36.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

TABLE DES MATIÈRES

Sommaire		7
Introduction		9
1	Uluru, Tjukurpa & Anangu	
	Uluru et son environnement	12
	. Explication de la géologie d'Uluru	
	. Climat et environnement	14
	. Le peuple qui y vit : les Anangu	15
	L'environnement : fondement de la loi Tjukurpa	17
	. Définition et explication de Tjukurpa	
	. Histoires des ancêtres créateurs à 'origine du paysage	18
	. Les Anangu, comme gardiens du patrimoine laissé par les ancêtres	21
	. Tjukurpa, le guide sacré fondamental à la vie dans le désert	22
	Le mode de vie aborigène	24
	. Le mode de vie de chasseur-cueilleur	
	. Habitat traditionnel des aborigènes australiens	27
	. Habitat traditionnel ciblé sur le désert central d'Australie	30
2	La colonisation & ses prémices	37
Domination de l'Homme Européen	. Prémices de la colonisation	
	. La découverte de l'Australie	38
	. L'arrivée dans le désert central	40
	Re-modeler l'existant en fonction de l'Homme européen	42
	. Relation conflictuelle entre aborigène et anglais	
	. Adaptation du site à l'Homme anglais	46
3	Familiarisation progressive aux infrastructures coloniales	53
La colonisation, facteur de mutation culturelle	. Les missions religieuses	
	. Les exploitations pastorales	54
	Acquisition des technologies mais résistance de la culture	55
	. Nouvelles connaissances mais conservation du lien avec l'environnement	
	. Appropriation de certaines technologies mais existence non-matérialiste	56
	. Architecture traditionnelle et nouveaux matériaux	57

	Sédentarisation accélérée par les politiques de logements	58
	. Problèmes sanitaires	
	. Mise en place de la politique de logement	
	Sédentarisation des Anangu	59
	. Les débuts de Mutitjulu	
	. Infrastructure de la communauté	60
	. Démocratisation des maisons conventionnelles	
	. Conservation de la culture traditionnelle	62
	. Perte du lien entre Anangu et Uluru mais alternatives pour pratiquer leurs rituels	63
4	Influence sur la culture en général	67
Influence	. Culture australienne et non pas britannique	
de la culture	. Attitude et rapport avec l'extérieur	69
aborigène	. Acceptation de la culture aborigène	
sur l'identité de	Connaissances environnementales des aborigènes	70
l'Australie	. Main d'œuvre et connaissances des aborigènes vitales à l'implantation coloniale	
	. Mode de vie aborigène comme exemplaire d'un point de vue écologique	72
	. Gestion traditionnelle de l'environnement	
	Infrastructures touristiques : Retour aux idéologies traditionnelles aborigènes	73
	. Village touristique de Yulara, Philip Cox	
	. Logements touristiques, Philip Cox	75
	. Le centre culturel, Gregory Burges	77
	Logements pour aborigènes et architecture australienne post-moderne	80
	. Logement à Mutitjulu, Paul Pholeros	81
	. Logement ailleurs dans le désert, IPH Architects	84
	. Logement dans un autre climat, Glenn Murcutt	86
	Conclusion	93
5	Lexique	99
Compléments	Annexe	100
	Table des illustrations	106
	Bibliographie	110
	Table des matières	116

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

La colonisation façonne les territoires mais aussi les hommes. Au regard du passé colonial de beaucoup de pays, sa mise en pratique n'a pas été des plus respectueuses envers les populations autochtones. La colonisation est synonyme de perte des traditions et d'effacement identitaire. En ce qui concerne l'Australie, les répercussions environnementales et humaines sont sans précédent. Ce mémoire se concentre sur la manière dont la colonisation devient un acteur dans l'influence réciproque des cultures. La colonisation en Australie est abordée avec du recul. Tout en traitant les côtés négatifs, elle est appréhendée comme facteur de mutation culturelle. Il est vrai que la culture aborigène s'est façonnée au contact des connaissances britanniques mais les anglais se sont également imprégnés de certaines caractéristiques aborigènes qui font d'eux, aujourd'hui, des australiens. Le mémoire explore cette piste tout en apportant une dimension environnementale.

AUSTRALIE, COLONISATION, ABORIGÈNE, AUSTRALIEN, ULURU, MUTIJULU, HABITAT, VERNACULAIRE, POST-MODERNE, CULTURE, TRADITION, ENVIRONNEMENT

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR